

**Contes et
légendes de tous
pays [000] –
Contes et**

**Ch. Quinel
A. De Montgon**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CH. QUINEL ET A. DE MONTGON

CONTES ET LÉGENDES DU GRAND SIÈCLE



FERNAND NATHAN

CH. QUINEL ET A. DE MONTGON

CONTES ET LÉGENDES DU GRAND SIÈCLE



FERNAND NATHAN

Contes et légendes du grand siècle

PAR

CH. QUINEL et A. de MONTGON

ILLUSTRATIONS DE DANIEL DUPUY

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 18 (VI^e)

La légende de la source



u temps où le voyage de Saint-Germain était, pour les bourgeois parisiens, comme une sorte de petite expédition, c'est-à-dire avant le chemin de fer, ceux qui ne craignaient pas de s'aventurer dans l'épaisseur des forêts pouvaient voir, très à l'écart du chemin de Maisons-Laffite, au milieu d'une clairière assez vaste, un amas de pierres qui donnait l'impression d'avoir été, jadis, une fontaine rustique. Ces pierres, toutes recouvertes de mousse, à moitié ensevelies sous les plantes rampantes et les arbustes, n'étaient pas des roches naturelles ; elles avaient, c'était visible, été grossièrement taillées et même, sur l'une d'elles, juchée au sommet du tas, on pouvait, en grattant la mousse, déchiffrer une inscription latine :

*Quando surget filius regis
Hic fons surget aquae dulcis.*

Ce qui signifie, en français :

Quand un fils de notre Roi naîtra
Ici, source pure coulera.

Cet amas de pierres était donc bien une vieille fontaine. Elle s'appelait la source du Dauphin et elle possédait sa légende :

Dans cette clairière vivait, en l'été 1638, dans une hutte ni plus ni moins pauvre que toutes les huttes forestières, un brave bûcheron, François Mortier, avec sa femme Jeanne. Un rude travailleur que ce Mortier ! C'est, en effet, un métier pénible que celui qui consiste à abattre les arbres des forêts, mais il l'accomplissait avec joie car il appréciait sa vie libre et menée au grand air. François était, à tout prendre, un homme heureux : il savait limiter ses besoins et son épouse était la femme la plus aimable et la plus aimante que l'on pût rêver.

Étroitement serrés l'un contre l'autre dans leur hutte bien chaude l'hiver, puisqu'il y avait du bois en abondance, bien fraîche l'été, puisqu'elle était ombragée par les arbres séculaires, il n'avait manqué à leur bonheur que d'avoir un rejeton. Ils étaient gens pieux et ils avaient longuement prié leurs saints patrons, sans oublier la bonne Vierge, qu'ils leur accordassent la grâce d'avoir un petit enfant qui embellirait leurs jours et soutiendrait leur vieillesse.

Leurs prières avaient été écoutées et bientôt, Jeanne Mortier devait être mère. Pourtant, comme si un bonheur devait chasser l'autre, une triste nouvelle parvint à leurs oreilles ; de par le roi Louis XIII, M. de Maisons, qui possédait la capitainerie de Saint-Germain, avait promulgué un ordre interdisant à l'avenir le déboisement de la forêt.

« Les arbres, disait doctement cet ordre, ne sont pas seulement la parure de la terre et le couvert des animaux sylvestres, mais ils sont encore les dispensateurs des pluies et les régulateurs des saisons ; il importe qu'ils soient protégés contre la destruction. »

C'était là de belles et savantes raisons, mais elles n'empêchaient pas que le gagne-pain des bûcherons de la forêt de Laye, en général, et celui de François Mortier, en particulier, se trouvât supprimé. Que deviendrait-il ? Quitter la forêt pour aller exercer ailleurs un autre métier ? Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute. Le cœur de Mortier eût saigné à l'idée de laisser sa bonne hutte, les belles frondaisons où les oiseaux taisaient des concerts pour son plaisir et celui de sa femme et, surtout, de sacrifier sa douce liberté qui lui paraissait le plus précieux des biens. Si encore, il avait pu se livrer à quelque culture ! La clairière était assez vaste pour que l'ombre des grands arbres ne nuisît pas à la croissance des plantes ou des céréales ; tout au plus, abriteraient-ils les jeunes pousses contre la froide bise du Nord et de l'Est.

Seulement, un obstacle s'opposait à ces projets, c'est qu'il eût été impossible d'arroser les plantations. À une lieue à la ronde, Mortier ne connaissait pas de source ; l'eau qui lui servait dans son ménage, il devait aller la chercher à cinq cents toises de sa hutte, dans un mauvais puits qui fournissait à peine trois ou quatre seaux par jour.

Avec Jeanne, il se lamentait devant ses haches et ses cognées désormais inutiles.

— Si nous avions une source, nous serions plus heureux que nous n'avons jamais été. Je reprendrais le métier de jardinier que j'ai

appris chez mon père quand j'étais petit garçon et tu verrais les beaux légumes et les fruits que nous récolterions et tu m'aiderais dans le temps que te laisseraient notre petit ménage et nos enfants, quand nous en aurons. Je vendrais facilement le produit de notre travail au château et même à la ville. La terre, ici, est bonne et ne nous refuserait pas son concours, mais il n'y a pas de source.

— Il n'y a pas de source..., répondait Jeanne en écho.

Pourtant une source, il y en avait eu une jadis dans la clairière même ; une pierre creusée par un filet d'eau en témoignait et les vieux de la forêt lui attribuaient même un nom : la Tirefontaine... seulement elle était tarie.

— Ne crois-tu pas, disait la pieuse Jeanne, que si nous priions saint Fiacre, le patron des jardiniers, il ne nous accorderait pas l'eau que nous souhaitons afin d'agrandir son domaine par ce nouveau jardin ?

— Je crois qu'il serait préférable d'invoquer saint Louis ; c'est demain sa fête et, après tout, il est le patron de ces lieux, puisque la forêt appartient au Roi qui se prénomme Louis.

— Tu as raison, répondit Jeanne qui, en toute choses ne voulait point contrarier son mari.

Ils s'en allèrent dans l'église de Saint-Germain et apportèrent, devant l'image de saint Louis, à qui ce sanctuaire est consacré, un cierge aussi gros que leurs modestes moyens le leur permettaient. Chaque jour, ils renouvelaient leur pèlerinage et, au bout d'une semaine, alors que leurs prières étaient particulièrement ferventes, ils crurent entendre une voix qui leur parlait. Ils furent tout d'abord saisis, mais ils revinrent vite de leur étonnement car il ne leur parut point invraisemblable qu'un saint, aussi renommé par sa douceur et son urbanité que le pieux roi de France, Louis IX, eût répondu à leurs prières. N'est-il point de la plus élémentaire civilité de faire réponse à qui vous parle ?

Seulement si l'un et l'autre époux avaient entendu des paroles, ils ne les avaient pas comprises et il est bien difficile de faire répéter à un habitant des célestes demeures ce qu'il vous a dit : ils se communiquèrent les sons qui leur étaient restés dans l'oreille et qui se trouvèrent à peu près semblables ; ils les gravèrent dans leur mémoire, faute de pouvoir les consigner par écrit, ne sachant, pas plus l'un que l'autre, tenir une plume ; et s'en allant rendre visite à messire Tardot,

le vénérable curé de la paroisse, ils le mirent au courant du fait.

L'abbé Tardot fut hautement réjoui de ce qu'il apprenait, considérant que c'était un insigne honneur et une grande bénédiction pour sa paroisse. Il fit, plusieurs fois, réciter à François Mortier les sons émis par la voix céleste et, les mettant bout à bout, non sans interpréter peut-être ce qu'ils avaient d'un peu vague, il transcrivit ces deux vers latins :

*Quando surget filius regis
Hic fons surget aquae dulcis.*

dont il donna, en benoît français, l'explication au bûcheron et à sa femme. Il est impossible de décrire la joie des époux lorsqu'ils rentrèrent chez eux, emportant le précieux billet sur lequel le prêtre avait consigné la promesse céleste.

Peu leur importait que le latin en fût pauvre et la prosodie indigente : c'était, après tout, un saint français et non pas un poète latin qu'ils avaient invoqué et, au demeurant, ils n'étaient pas à même de juger son style. Ils tenaient une promesse et il ne leur en fallait pas davantage. Leur espoir n'eût-il reposé que sur la parole de saint Louis, il eût suffi pour remplir leur cœur, mais il s'appuyait sur un fait matériel : toute la France savait que la Reine Anne d'Autriche était sur le point d'être mère.

La grossesse avancée de Jeanne Mortier ne lui permettait plus de faire, tous les jours, le voyage de Saint-Germain pour remercier saint Louis dans son sanctuaire et lui rafraîchir la mémoire par des cierges ou des prières, ce qui aurait peut-être été prudent, étant donné le nombre de requêtes diverses dont on assiege les bienheureux et qui peut leur faire commettre des oublis regrettables.

François et sa femme se contentaient donc de venir, matin et soir, s'agenouiller près de la source tarie de Tirefontaine et d'y faire oraison. Or, le 5 septembre, Jeanne, assistée de la femme d'un autre bûcheron, donna le jour à un beau poupon. François, tout joyeux, se précipita hors de la hutte, un seau à la main, pour aller puiser au puits lointain l'eau qui était nécessaire à la toilette du nouveau-né.

En passant près de Tirefontaine, il pensa être renversé de stupeur : la source coulait ! Il jaillissait, de la pierre, un filet d'eau, gros comme le bras, qui bouillonnait et murmurait allègrement. À cette source, le bûcheron remplit son seau et s'en fut le rapporter, avec la bonne nouvelle, à la jeune accouchée.

Le lendemain, on apprit qu'à l'heure où, dans la forêt, naissait le fils de François Mortier, la Reine, au Château de Saint-Germain, mettait au monde un Dauphin, Louis-Dieudonné.

Bien vite, le prodige fût connu de toute la Cour. Lorsque l'abbé Tardot, dans l'église de Saint-Germain, baptisa l'enfant de Jeanne Mortier du nom de Louis avec de l'eau provenant de la source miraculeuse, il y eut une assemblée de seigneurs et de dames comme jamais on n'en vit au baptême d'un fils de bûcheron.

François ne se montra pas ingrat ; il construisit de ses mains, autour de la source, un bassin rustique et éleva, pour le protéger des souillures, une petite voûte au fronton de laquelle il inscrivit les vers latins dictés par saint Louis lui-même et copiés par l'abbé Tardot :

*Quando surget filius regis
Hic fons surget aquae dulcis.*

Une petite statue du roi pieux compléta l'édifice.

Aussitôt ces soins remplis, François s'occupa activement de défricher la clairière et, bientôt, il y récoltait ses premiers légumes. Les fonds, pour cette petite entreprise, ne lui firent pas défaut. La fontaine, appelée par tous « la fontaine du Dauphin », connut une vogue incroyable ; il n'y eut pas un courtisan ni une dame de la Cour qui ne voulût voir, de ses yeux, couler la source si intimement liée à la naissance du jeune prince et qui était comme un don de joyeux avènement offert par saint Louis en l'honneur de la venue de son petit-fils. Naturellement, les visiteurs se fussent fait scrupule de ne pas imiter la générosité céleste et ils laissaient, pour le bûcheron et sa famille, un cadeau proportionné à leurs ressources et à leur munificence.

Les projets de François se réalisèrent au-delà de ses espérances : les fruits et les légumes de son petit domaine étaient les plus beaux de la région ; la clientèle ne lui manquait pas et il lui fallut acheter un ânon et une charrette pour que Jeanne pût aller vendre quotidiennement ces produits à la ville. Les pèlerinages aussi se multipliaient ; non seulement on venait de Saint-Germain, mais de pieux curieux n'hésitaient pas à entreprendre le voyage de Paris, surtout après une visite que l'enfant royal, maintenant Louis XIV, fit à sa source.

Les années passaient. Louis XIV régnait glorieusement. Louis Mortier aidait son père et la prospérité familiale augmentait.

Les légendes se propageaient. On disait, mais de cela on n'était pas absolument sûr, que lorsqu'il survenait une naissance dans la famille royale, la source du Dauphin bouillonnait plus fort et, qu'au contraire, lorsqu'un prince décédait, son flot se teintait de sang.

François Mortier mourut ; sa femme le suivit dans la tombe. Louis Mortier, s'étant marié, avait, à son tour, des enfants et des petits-enfants ; la hutte, après de successifs agrandissements, était devenue une vraie maison.

En 1715, Louis Mortier allait atteindre ses soixante-dix-huit ans, il était bien vieux et fatigué et se contentait maintenant de diriger le travail de ses descendants, mais, toujours, il rendait grâce à saint Louis pour cette fontaine qui avait tiré ses parents de la misère et lui avait permis, à lui et aux siens, de prospérer.

Le 1^{er} septembre, il fut pris d'une sorte de fièvre qui le força à s'aliter. Anxieux, ses enfants et ses petits-enfants s'étaient groupés autour de son lit.

— À boire, dit-il faiblement à sa plus jeune arrière-petite fille, Apporte-moi un verre de l'eau de notre belle fontaine, cela me fera sûrement du bien.

L'enfant courut à la source. L'eau était tarie.

Désespérée, la petite fille rentra dans la maison, où elle trouva les siens en pleurs. L'aïeul venait de s'éteindre sans souffrances.

À cette même minute, dans le château de Versailles, Louis XIV rendait le dernier soupir.

Depuis lors, jamais la fontaine du Dauphin n'a donné une goutte d'eau et, petit à petit, la construction de François Mortier, avec les vers dictés par saint Louis et recopiés par l'abbé Tardot, est devenue un amas de pierres que la mousse et les broussailles ont fini par effacer.



Le rôti brûlé



e sieur Cocarel n'est pas content. Vêtu de sa souquenille de Pierrot, il fait à Colombine, qui n'est autre que dame Zénobie Cocarel, son épouse, une scène furieuse. On vient de répéter une pantomime, pourtant excellente puisqu'elle est du sieur Cocarel lui-même, et il estime qu'elle n'a pas été jouée avec l'entrain voulu.

Le théâtre de Cocarel n'est ni celui de l'hôtel de Bourgogne, ni celui du Palais-Royal, ni celui du Marais ; il est sis au bout du Pont-Neuf, se compose d'un tréteau et ses murs sont de toile.

C'est donc dans cette enceinte, vide pour l'instant, que tempête le directeur de la troupe, auteur et grand premier comique en même temps.

Ce n'est pas la première fois que le sieur Cocarel adresse des remontrances à sa femme et pensionnaire ; il lui trouve une mollesse dans l'action et un manque de conviction dans le geste qui risquent de gâter les plus beaux passages mais, cette fois, la colère du directeur retombe sur toute la compagnie : le malheureux Frimousset, titulaire du rôle d'Arlequin, auquel il prête une hilarante maigreur entretenue par des jeûnes trop répétés, et même le vieux pitre, La Folie, spécialisé dans le personnage de Pulcinella qui, cependant, a la prétention de connaître les grimaces qui font rire, depuis tant d'années passées sur les tréteaux, ne sont pas épargnés.

On est à la veille des fêtes de Carnaval. Sur le Pont-Neuf, jongleurs, charlatans, bateleurs, marchands d'orviétan, préparent des boniments nouveaux, des tours sensationnels qui doivent attirer et retenir les chalands et leur inspirer une louable générosité ; les autres théâtres, concurrents de celui de Cocarel, annoncent des programmes inédits et dont on promet maintes merveilles. Il va donc être la fable du Pont-Neuf, heureux encore s'il ne récolte pas des coups de bâton de

la part de quelques jeunes seigneurs turbulents, mécontents de ne pas faire provision de rire en échange de leurs deux sols d'entrée.

— Et pourtant, rugit l'auteur-directeur, quoi de plus comique et de plus réjouissant que ce spectacle que j'ai composé ? Les personnages en sont tous intéressants et les farces comprises selon la meilleure tradition ; ce sont les plus divertissantes de celles que m'apprit feu mon père et qu'il tenait, lui-même, d'un italien qui fut son maître. Les musiques qui les accompagnent sont toutes des airs éprouvés...

Le sieur Cocarel se frappe le front :

— Peut-être, continue-t-il plus posément, y a-t-il là une faiblesse ? Certainement mes scènes avec Colombine seraient-elles plus vives si je disposais de quelque air nouveau, comme ceux que jouait ce petit polisson de Jean-Baptiste. Holà ! Fanfan ! Arrive ici, petit drôle !

Fanfan, jeune clampin de quatorze ans qui remplit les délicates fonctions de balayeur, de contrôleur à l'entrée, de machiniste, d'allumeur de chandelles et à qui au besoin, on confie de petits rôles, lesquels demandent, pour tout talent, de savoir gracieusement recevoir des soufflets, des coups de pied ou des coups de bâton, était prudemment caché, comme il convient à un enfant précautionneux lorsque les maîtres se disputent et que des coups peuvent s'égarer ; il fait une timide apparition. Le sieur Cocarel daigne lui adresser la parole avec aménité :

— Sais-tu, graine de potence, où se trouve présentement le petit Jean-Baptiste et me le pourrais-tu amener ?

— Hé ! Monsieur, ne vous souvient-il point que vous l'avez copieusement rossé parce qu'il dansait avec M^{lle} Françoise, votre fille, et que vous l'avez, par surcroît, chassé ?

— En effet, je l'ai chassé car je n'admets pas que ma fille, dont je compte faire une artiste, danse avec une espèce de ce genre... un petit racleur de violon de rien du tout... mais, à cette heure, j'en ai besoin, il te faut me le rattraper.

— Je le connais, Monsieur, jamais il ne voudra revenir.

— Mais tu sais où il est ?

Fanfan hoche la tête d'un air entendu :

— Oui, je le sais, il est même bien pourvu et en passe de faire fortune...

— Et comment ça ?

— Il a l'honneur d'appartenir à Mademoiselle^[1], en qualité de tournebroche. Il a son logement à l'hôtel de Luxembourg.

— La belle affaire ! Cours le quérir et dis-lui qu'il me trouve un air de sa façon pour ma nouvelle farce. Je saurai le récompenser, assure le sieur Cocarel avec dignité.

Fanfan se met à pleurnicher.

— Jamais je n'oserai entrer au Luxembourg ; d'ailleurs, les gens me chasseront...

Mais alors paraît une petite fille, presque une jeune fille, à l'air assuré et à l'œil pétillant. C'est Françoise Cocarel. Elle ne connaît pas la timidité et déjà, plusieurs fois, elle a paru sur les tréteaux où elle a exécuté des pas fort gracieux qui ont été universellement applaudis. Elle est à peu près du même âge que Fanfan qu'elle dépasse de la tête et aussi de son autorité de fille de directeur.

— J'irai avec toi, Fanfan, dit-elle résolue. Je lui ferai des excuses et tu verras qu'il reviendra.

Les deux enfants partent à la recherche du petit Jean-Baptiste. Ils n'ont pas grand'peine à trouver le Luxembourg et l'aile qu'occupe Mademoiselle. C'est pour y pénétrer que commencent les difficultés. Un grand diable de suisse leur enjoint de déguerpir s'ils ne veulent pas connaître les caresses de son bâton. Un laquais les menace de sa savate, mais Françoise sait bien que toute maison a deux entrées, la grande et la petite. C'est à la petite qu'il faut s'adresser. Elle parvient à découvrir la porte des cuisines et se faufile dans les sous-sols, suivie de Fanfan qui, peureusement, ne la quitte pas d'une semelle.

Les cuisines de Mademoiselle sont, ce jour-là, en rumeur. Un événement remarquable va se dérouler : M. le Cardinal est attendu pour souper. Mazarin chez la fille de Monsieur Gaston d'Orléans, prenant place à table avec Monsieur, avec M. le Prince et quelques seigneurs de moindre importance comme M. de Nogent, M. de la Rochefoucauld, l'abbé de la Rivière et une dizaine d'autres ! C'est une conjoncture qui ferait tourner bien des têtes au Marais et aux faubourgs.

Nous n'entrerons pas dans les considérations politiques qui ont motivé ce prodige et nous nous en tiendrons aux circonstances gastronomiques et à leurs répercussions dans le royaume des broches, des casseroles et des marmites. Or, ces répercussions sont immenses.

Dans les grands sous-sols du Luxembourg, des bataillons de marmitons, de gâte-sauce, de pâtissiers, d'aides, manœuvrent sans relâche ; on va, on vient. Ici, sur une table, se hache de la chair à saucisse ; dans cette auge, se pétrit de la pâte à croûte ; là, des filles armées de longues aiguilles, bardent de lard des petits oiseaux ; plus loin, un artiste met la dernière main à un palais antique fait de croque-en-bouche, de blanc-manger et incrusté d'angélique.

Françoise et Fanfan ouvrent, sur tous ces préparatifs, des yeux émerveillés et gourmands. Ils ne sont pourtant pas si inexpérimentés qu'ils ne reconnaissent que cet immense chantier paraît bourdonner d'une activité indisciplinée ; des disputes s'élèvent entre marmitons et garçons pâtissiers, un gâte-sauce fait pleurer une fille en lui tirant les cheveux et personne ne semble se soucier de ce désordre.

C'est qu'en effet, le sieur Bounaire, chef cuisinier de Mademoiselle, s'est trouvé, voici une heure, pris d'une sorte d'indisposition et que, ne pouvant supporter la chaleur des cheminées, il est monté s'étendre dans sa chambre en ne laissant, pour le représenter, que de sévères instructions, instructions qui, on le voit, sont mal respectées.

Nul, dans ce branle-bas, ne se préoccupe de la petite Cocarel ni de son compagnon ; audacieuse, elle aborde un marmiton particulièrement occupé à ne rien faire et lui demande s'il n'y a pas, dans les cuisines, un certain Jean-Baptiste, récemment entré au Luxembourg et qu'elle n'aperçoit pas céans.

— Jean-Baptiste, répète le marmiton, ne serait-ce point un italien, un petit garçon de quatorze ans environ ?

— C'est cela même.

— En ce cas, je vous dirai qu'il est tournebroche et qu'il se tient là, derrière, dans la cuisine des rôtis.

Munie de ces précieux renseignements, Françoise, suivie de Fanfan, se dirige vers l'endroit que lui désigne le marmiton. C'est une deuxième cuisine, un peu plus restreinte que la première, où, dans une immense cheminée à hotte, flambe un gai feu de bois.

Devant le leu, tourne autour d'une broche une immense dinde, grande comme un petit mouton, accompagnée dans sa ronde par toute une série de volatiles plus menus tels que poulardes, pintades, oies et pigeons. Respectueusement installé devant la dinde, un enfant, au visage aussi cuit que son rôti, veille au mouvement régulier de la broche ; cet enfant est Jean-Baptiste.

Quelle joie pour tous les trois de se retrouver ! Gaîment, ils s'embrassent et, après ces effusions, le jeune italien demande le motif de cette aimable visite.

— Mon père, dit Françoise, a bien regretté de t'avoir chassé de son théâtre ; il voudrait, pour sa nouvelle pantomime de Carnaval, une jolie musique comme celles que tu composais. Ne pourrais-tu pas revenir au Pont-Neuf ? Tu verrais comme l'on s'y amuserait et tout le passé serait oublié.

— Que nenni ! s'écrie Jean-Baptiste, je me trouve fort bien de servir chez Mademoiselle. Il y a, aujourd'hui, beaucoup de travail, mais ce n'est pas tous les jours grand couvert et on ne fait, ici, que chère très ordinaire. Tu as vu, ajoute-t-il en se rengorgeant, que nous sommes nombreux pour la préparer.

Pendant ce temps, le dindon a repris son immobilité naturelle, car l'aide-tournebroche n'a pu s'empêcher de venir partager l'allégresse de son camarade. Quand Jean-Baptiste voit l'air désappointé de son amie Françoise, il cherche à la consoler :

— Quel est donc le sujet de la pantomime de ton père ?

Ces mots font renaître l'espoir dans le cœur de la petite fille.

— C'est Pierrot... commence-t-elle.

Jean-Baptiste l'interrompt :

— Je l'avais deviné, eh bien ! justement, il m'est venu à l'esprit un petit motif qui accommoderait fort bien une histoire de ce genre ; je puis te le jouer, tu as bonne mémoire, tu le fredonneras à mon remplaçant et cela ira tout seul.

Jean-Baptiste s'en va dans un coin de la cuisine où se trouve une grande poissonnière de cuivre, il en tire son violon. Sur ce violon, il se met à jouer en chantonnant des paroles :

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume...

Cette musique a été entendue de la cuisine voisine et voici que gâte-sauce, marmitons, filles et aides se précipitent. Grimpé sur la table à découper, Jean-Baptiste joue. Il répète son air nouveau ; il en invente d'autres, il repasse son répertoire. Les marmitons dansent avec les filles, Fanfan a saisi la taille de Françoise et esquisse un pas comme il l'a vu faire au sieur Cocarel. Les gâte-sauce, qui n'ont point de cavalières, dansent entre eux.

Dans l'air, flotte une légère odeur de roussi ; nul ne s'en inquiète.

Là-haut, chez Mademoiselle, les convives sont tous arrivés, on commence à s'impatienter, Monsieur fait entendre des bâillements qui ne sont point discrets, M. le Prince s'agite ; les histoires que contait le Cardinal traînent en longueur ; il a presque achevé de citer tous les poèmes, quatrains, rondeaux, épigrammes faits sur son compte et que l'on appelle mazarinades. Il en possède pourtant une litanie quasi interminable.

Mademoiselle fait comparaître son intendant Guilloire. Elle lui demande ce que signifie ce retard ; le sieur Guilloire s'en va gourmander le service de table ; le premier valet s'en prend à ses subordonnés qui n'en font jamais d'autres et les laquais, la menace aux lèvres, font irruption dans les cuisines.

Le spectacle qu'ils voient les remplit de stupeur : le parfum de roussi s'est transformé en une violente odeur de brûlé, mais Boumaire n'est toujours pas là et les gens dansent à cœur joie. Les laquais sont chassés à coups de boulettes de pâte, de fruits confits, de carottes, de cuillers et de casseroles. Ils remontent en hâte ; le sieur Guilloire est prévenu, il vient de recevoir une nouvelle semonce de Mademoiselle à qui le Cardinal a dit, dans un sourire ;

— Serais-je tombé dans oune guet-apens et voudriez-vous mé faire mourir dé faim ?

L'entrée du sieur Guilloire dans les sous-sols est d'abord saluée par des huées mais, lorsqu'on l'a reconnu chacun s'immobilise, la mine contrite, conscient de l'orage menaçant.

M. l'intendant, en silence, fait le tour des cuisines : son œil implacable a tout vu ; il constate que les rôts sont brûlés et que les

ragoûts sont attachés au fond des casseroles. Qui est le coupable ? Hélas ! il se désigne lui-même au châtiment ; il est là, grimpé sur sa table, tête basse, le violon dans une main et l'archet dans l'autre.

M. Guilloire a pris le petit italien par une oreille et l'a fait descendre de son estrade ; il le traîne le long des couloirs et jusqu'en haut des degrés ; il faut que Mademoiselle connaisse le responsable et statue sur son crime domestique, trop grave pour ressortir de sa seule justice.

Jean-Baptiste est enfermé dans un cabinet et le sieur Guilloire va rendre compte. La princesse, au milieu de ses invités impatients, ne peut pas retenir sa colère ; son beau dîner est tout gâté, le superbe rôti est brûlé ; il faut une heure pour réparer le mal et comment le réparera-t-on ?

Le Cardinal s'approche de Mademoiselle, il veut savoir contre qui elle profère de terribles menaces.

— C'est un petit italien qui est chez moi comme tournebroche et que mon intendant vient de surprendre occupé à faire danser mes gens avec un violon. Il sera fouetté et chassé sur l'heure.

À ce mot d'italien, Mazarin sent s'éveiller sa sympathie pour un compatriote.

— Il n'a peut-être pas crou mal faire, dit-il.

— Il a laissé brûler le rôti.

— Il a peut-être oune excuse ?

— Il n'y a pas d'excuse pour avoir gâché votre dîner.

— Joue-t-il bien dou violon au moins ?

— Là n'est pas la question.

— Pendant qu'on réparera les effets de son incartade, ne pourrions-nous pas l'entendre ? Cela nous ferait prendre patience.

Mademoiselle donne un ordre. Sans entrain, M. Guilloire va tirer Jean-Baptiste de son cachot improvisé mais, avant de le pousser dans la salle où se tient la compagnie, il n'omet pas de le gratifier d'un maître coup de pied bien ajusté.

Après cette rude caresse, l'enfant se trouve subitement devant le

Cardinal. Il est tout étonné de voir un sourire sur les lèvres de cet homme rouge qu'il a toujours entendu dépeindre comme une sorte de monstre inhumain. Il est réconforté d'entendre le ministre s'exprimer avec le même accent que le sien.

— Comment te nommes-tu ? demande très doucement le Cardinal.

— Jean-Baptiste Lulli...

— Où es-tu né ?

— À Florence...

Le sourire de l'homme rouge devient encore plus bienveillant. Il murmure :

— Bene ! Bene ! Que faisais-tu, ladrone, dans la cuisine quand tu as brûlé le rôti ?

— Je jouais un petit air que j'ai composé.

— Joue-le.

Dans la bagarre, Jean-baptiste ne s'est pas séparé de son violon. Il prélude et entame : « Au clair de la lune » ; Mazarin paraît enchanté.

— Bene ! Bene ! répète-t-il, continue.

L'enfant ne se fait pas prier. Il joue tout ce qu'il sait... il improvise même avec verve. Le ministre est ravi et tout le monde partage si bien le plaisir du Cardinal que l'on est tout surpris lorsqu'on vient annoncer que les viandes sont sur la table.

Le lendemain, Jean-Baptiste Lulli est appelé au Palais-Royal. Il fera désormais partie des petits violons du Roi, qui s'est bien diverti lorsque Mazarin lui a raconté l'histoire du rôti brûlé par la faute de ce petit garçon qui a cinq ans de plus que lui.

On sait que Lulli est devenu le plus grand musicien du siècle et qu'il a dirigé, pendant des années, l'Opéra royal. Peut-être que s'il n'avait pas, un soir, été cause que le souper offert par Mademoiselle à Mazarin fût exécration, la seconde Fronde n'eût-elle pas éclaté ? Peut-être Mademoiselle fût-elle devenue reine de France ? Mais peut-être aussi celui qui devait composer Armide et rénover l'art de la musique, serait-il resté toute sa vie dans les cuisines du Luxembourg ?



L'âne de dame Camus



lors quoi, le Fendeur, te voilà passé mazarin ?

Celui à qui ce discours s'adressait était un robuste gaillard qui ne devait pas être loin de la soixantaine. Ses cheveux grisonnants tombaient sur ses épaules, il portait la moustache et cette petite barbiche, sous la lèvre inférieure, que l'on appelait la « royale » ; moustache et « royale » étaient mêlées de beaucoup de fils d'argent. Sa casaque de cuir, fort usée, était un vieux vêtement militaire ; d'ailleurs tout, dans l'attitude de celui que l'on appelait le Fendeur — et même ce surnom — prouvait que Pierre Giquet, tel était son nom véritable, était un ancien soldat.

— Et pourquoi, mes maîtres ? demanda-t-il en se dirigeant vers une table où trois hommes de son âge, apparemment, comme lui, militaires retraités, étaient accoudés autour d'un pot et de gobelets en étain.

— Parce que je ne vois de paille, ni à ton chapeau ni à ta ceinture, répondit l'un des hommes.

— Ah ! La Ramée, mon compère, rien ne t'échappe. C'est pourtant vrai et il est bien étonnant qu'en passant place Royale je ne me sois pas fait battre.

Tout en parlant, Pierre Giquet, dit le Fendeur, sortit de sa poche un petit bouquet de trois ou quatre brins de paille et le passa à une boutonnière de sa casaque. C'était là le signe de ralliement de ceux de la Fronde, or, en ce 1^{er} juillet 1653, tout Paris était frondeur. Dans la journée, Mademoiselle, la fille de Monsieur Gaston d'Orléans, l'oncle du Roi, avait été reçue à l'Hôtel de Ville et ces messieurs de la Ville, le maréchal de L'Hôpital, gouverneur de Paris et le prévôt des marchands, M. Le Fèvre, en tête, s'étaient déclarés hautement pour M.

le Prince et contre le ministre.

Mademoiselle avec ses « maréchaux de camp », les comtesses de Fiesque et de Fontenac, avaient parcouru les rues, partout on criait sur leur passage : « Vive le Roi et point de Mazarin. »

— Peut-on savoir pourquoi tu as quitté la paille ? demanda Trompette.

— Est-ce qu'on t'aurait proposé une compagnie dans un régiment de M. de Turenne^[2] ? interrogea Fescourt.

Le Fendeur vint s'asseoir auprès de ses vieux compagnons : La Ramée, Fescourt et Trompette, tandis que dame Marthe, la propriétaire de l'auberge au « Canon de la Bastille » — on ne manquera pas de goûter ce jeu de mots — s'empressait d'apporter elle-même un gobelet de plus et un pichet de renfort.

Quand elle se fut éloignée et que les quatre vétérans se retrouvèrent seuls, Pierre Giquet se pencha sur la table et dit en confidence :

— Vous savez que je m'emploie tous les jours à l'hôtel de Tresmes, sur la place Royale, où je fais de menus travaux. Eh bien ! aujourd'hui, la place est toute pleine de bagages de l'armée de M. le Prince qu'on a fait entrer dans Paris cette nuit ; il paraîtrait que cette armée campe sur le Cours^[3] et qu'il serait question de lui ouvrir Paris, mais que ces messieurs de la Ville, malgré leurs bonnes paroles, s'y opposent.

— M. le Prince au Cours, ses bagages place Royale, Mademoiselle à l'Hôtel de Ville, ce n'est pas le moment de se montrer mazarin, grogna La Ramée assurant le piquet de paille qui ornait son chapeau.

— Voire ! dit Pierre Giquet en appuyant son index sur le bout de son nez, ce qui donnait de la force à ses paroles. Chez M. de Tresmes, il vient quelqu'un de bien informé...

— Peuh ! souffla Fescourt qui n'aimait pas voir les autres se vanter d'une supériorité. Tout le monde en ce moment se dit bien informé, pour peu qu'il ait vu un soldat de M. le Prince ou un soldat de M. de Turenne ; nous pouvons pourtant témoigner, nous autres, qu'on peut être soldat dans une armée et ne rien savoir de ce qui se prépare.

— C'est vrai, opinèrent La Ramée et Trompette.

— Croyez-vous que j'aie pris mes renseignements au corps de garde ?..., reprit le Fendeur piqué. Je puis vous dire, en confidence, que M. de Gondi de Retz est tourné mazarin et c'est lui qui, en me croisant sur le degré de l'hôtel de Tresmes, tantôt sur les deux heures, m'a enlevé, en matière de plaisanterie, mon petit bouquet de paille.

— Le coadjuteur ! dit La Ramée avec respect.

— Le coadjuteur ! ricana Fescourt ; le matin, il est mazarin et, le soir, il est frondeur.

— Oui, mais, attendez, ajouta Pierre Giquet en prenant une posture avantageuse, il a dit que Monsieur, que l'on prétend malade, est fort bien mais qu'il a feint la maladie pour ne pas monter à cheval et rester chez lui au Luxembourg.

— Il laisse tout de même faire sa fille, dit Fescourt qui tenait à avoir le dernier mot.

— Celui qui peut empêcher Mademoiselle d'agir à sa tête, interrompit La Ramée, n'est pas né. Vous avez vu comment elle s'est comportée à Orléans ; elle s'est emparée de la ville, par sa seule autorité.

— Monsieur Gaston est un fin renard, dit Giquet ; s'il ne se montre pas, c'est qu'il n'a pas confiance dans le succès de M. le Prince.

— Pourtant, après la victoire de Bléneau, qui pourrait en douter ?

— La victoire de Bléneau, c'est M. de Turenne qui l'a remportée !

— Non, c'est M. le Prince !

— Et qu'est-ce que ça prouve, la victoire de Bléneau ? À la guerre, c'est tantôt le tour de l'un, tantôt celui de l'autre, d'être victorieux. Les soldats gagnent les batailles, mais ce ne sont pas eux qui font triompher les partis.

— Bien parlé, La Ramée, proclama Giquet. Le soldat se fait tuer et quand on partage le produit de sa victoire, ce sont d'autres qui se mettent en avant. Aujourd'hui, Mademoiselle est contre la Cour, demain, elle épousera le Roi et le Mazarin sera son ministre.

Les voix s'élevèrent et la discussion s'anima ; les quatre vétérans exhalaient bruyamment leur mauvaise humeur contre un métier qu'ils avaient exercé pendant plus de trente ans et qui était le seul qu'ils connussent et qu'ils aimassent.

Les habitués du cabaret du « Canon de la Bastille » s'étaient rapprochés pour entendre les belles choses qui se disaient et, au premier rang des auditeurs, se trouvait naturellement dame Marthe.

— J'aurais un fils, criait La Ramée, que je préférerais le faire périr de ma main plutôt que de le voir prendre l'état militaire.

— Eh bien ! moi, j'ai une fille, répliqua Giquet ; vous la connaissez, ma fille Céline ? Pour rien au monde, je ne lui permettrais de se marier avec un soldat.

Un rire de femme, un bon rire cordial, s'éleva derrière l'orateur. C'était le rire de dame Marthe.

— Et si la jolie Céline vous disait qu'elle veut épouser Florent Dupin, le bas-officier canonnier qui tient présentement garnison à la Bastille, que répondriez-vous, maître Giquet ?

— Je répondrais que je ne donne pas mon consentement, que ma fille ne saurait se passer de l'agrément de son père et qu'elle ne l'aura jamais pour unir ses jours à un militaire, fût-il bas-officier, fût-il capitaine, fut-il colonel... enfin, colonel, on verrait... mais, pour vous montrer que je ne parle point pour ne rien dire et que je règle mes actes sur mes paroles, je m'en vais vous apprendre que j'ai, pas plus tard que ce matin, disposé de la main de ma fille en faveur de Pancrace Camus.

— Le fils de la Mère Camus, la verdurière ?

— Celle qui a une petite voiture où elle entasse ses choux, ses navets, ses carottes...

— Et que traîne un petit âne maigre...

— Qu'on appelle Picotin, sans doute pour lui faire illusion.

— C'est bien ça, dit Giquet.

— Il n'est point beau votre Pancrace, trancha dame Marthe.

— Il n'est point beau peut-être, mais il est clerc chez maître

Hurot, tabellion royal, et il a un salaire régulier : ça vaut mieux que de ne pouvoir compter que sur le pain du Roi.

— Ouais ! insista l'accorte cabaretière, et qu'en dit-elle, de votre Pancrace tout chétif et pas mal tortu, votre jolie Céline ?

— Céline est une fille bien élevée et qui respecte la volonté de son père ; elle ne peut qu'approuver mon choix. D'ailleurs, elle ne le connaît pas encore et je m'en vais, de ce pas, lui en faire part.

— Tu nous quittes ! s'écrièrent les vétérans en chœur.

— Les devoirs de famille, dit gravement Pierre Giquet. Il va être sept heures et, dans des moments comme celui-ci, je n'aime pas laisser ma fille seule quand vient le soir.

Ayant répondu à quelques saluts amicaux, le Fendeur sortit du cabaret, qui était un de ceux qui faisaient face aux fossés de la Bastille, hors de l'enceinte de Paris, et qu'en temps ordinaire fréquentaient volontiers les soldats de la garnison du château ; mais, actuellement, le gouverneur, M. de Louvière, ne laissait que peu de répit à ses hommes afin d'avoir tout son monde sous la main. Le cabaret n'était pas éloigné de plus de cent pas du logis que Giquet partageait avec sa fille, au coin de la chaussée Saint-Antoine.

Bien modeste, ce logis : un rez-de-chaussée surélevé de deux marches, composé d'une seule salle où l'on vivait et où l'on faisait la cuisine, avec un petit réduit pour serrer le bois et les provisions, un premier étage partagé en deux chambres dont une à feu et un grenier. Mais ce qui faisait la gaîté de la demeure, c'étaient les fleurs.

À la fenêtre de la salle, quelques bouquets bien disposés avertissaient, en toutes saisons, le passant que, là, il trouverait de quoi fleurir sa belle ; dès les premiers beaux jours, une table était placée devant la porte, chargée des odorantes dépouilles des jardins d'alentour. Les jardiniers confiaient à Céline Giquet le soin d'écouler leurs fleurs et personne ne s'y entendait comme elle.

Le matin, un panier au bras, Céline, aussi fraîche que ses roses, entrait dans la ville et allait porter, dans les beaux hôtels de la rue des Tournelles, de la place Royale et de la rue Saint-Antoine, des piquets de fleurs pour les corsages, des guirlandes pour les tables, des bouquets bien serrés dans leurs collerettes de papier pour les fêtes, les fiançailles, les mariages.

C'était elle qui fournissait la jolie Ninon de Lenclos, M. le prince

de Guéméné, l'austère président des Hameaux, le maréchal de Chaulnes, la pieuse Marie de Rabutin, belle-fille de la sainte Jeanne de Chantai et mère de la marquise de Sévigné, actuellement en Bretagne pour y pleurer son mari tué en duel.

La matinée se passait ainsi pour Céline Giquet à visiter ses chalands ; elle savait quelle fête on célébrait de préférence dans telle maison ; elle n'ignorait pas, par les propos des chambrières, les fiançailles qui s'ébauchaient et, sans faute, elle se trouvait là avec le sourire de ses dents blanches comme des lis entre ses lèvres pourpres comme des pivouines, pour prendre les commandes toujours exécutées avec zèle et diligence.

Vers l'heure de midi, la jolie bouquetière regagnait le logis de son père, hors de la porte Saint-Antoine et passait, en fredonnant une chanson, au pied de la vieille forteresse de Charles V. Il restait toujours quelques fleurs au fond de son panier ; Céline ne manquait pas d'en choisir une et de la remettre à la sentinelle qui montait la garde devant le pont-levis de la Bastille.

Tous les soldats de la garnison — ils n'étaient d'ailleurs pas bien nombreux — avaient été successivement fleuris pas ses soins.

Tantôt c'était une rose, tantôt un brin de muguet, tantôt trois violettes, tantôt une marguerite, suivant la saison et la chance.

Pourquoi faut-il que trois fois, au cours de la même semaine, le hasard — mais était-ce bien le hasard ? — fit placer de garde, à la douzième heure, le canonnier Florent Dupin ? Pourquoi fallut-il que trois fois le dit canonnier reçût une églantine, ce qui, pour toutes les personnes ayant la moindre notion du langage des fleurs, signifie : amour ?



Dès lors, à plusieurs reprises il l'avait rencontrée, toujours par la faute du hasard, à la porte Saint-Antoine, quand elle allait porter ses fleurs à ses clients. Son panier étant bien lourd, il l'avait aidée à le porter ; fréquemment depuis, il l'escortait l'après-midi lorsqu'elle se rendait chez les jardiniers pour faire ses commandes et se réassortir

pour le lendemain et même, un jour, avec la permission de M. le gouverneur, il lui avait fait les honneurs du beau jardin particulier établi sur le bastion, où M. de Louvière avait coutume de promener les belles dames qui lui venaient rendre visite.

C'est que Florent Dupin était un soldat particulièrement bien vu de ses chefs : joli garçon, d'allure crâne et franche, très propre de sa personne, très soigneux de ses armes, il était, de plus, renommé pour son adresse comme pointeur. Il avait servi sous M. de Turenne et avait même eu l'honneur d'être distingué par cet illustre capitaine. Quand, après la première fronde, on avait réarmé la Bastille, Florent y fut envoyé. Il se trouvait donc combattre son ancien général, mais quand on est simple canonnier, ce sont des détails que l'on n'a pas à connaître.

Simple canonnier, Florent n'allait pas le rester longtemps. L'artillerie était à ce moment un corps très spécial en marge du reste de l'armée : les canonniers étaient habituellement plus instruits que les fantassins ou les cavaliers ; ceux qui, parmi eux, se faisaient remarquer par un savoir plus particulier, pouvaient prétendre à un bel avancement. Plusieurs, sortis du rang, étaient arrivés à être officiers. Florent Dupin, garçon sérieux et rangé, avait consacré tous ses loisirs à l'étude ; non seulement il savait parfaitement lire et écrire, mais encore il calculait fort bien et connaissait imperturbablement les règles de la balistique.

Or, tandis que Florent et Céline se promenaient dans le jardin de M. le gouverneur et que le canonnier faisait admirer à la jeune fille, qui s'y connaissait, les parterres dont le commandant de la forteresse était justement fier, les deux jeunes gens, au détour d'une allée, se trouvèrent nez à nez avec M. de Louvière lui-même.

Florent lâcha le bras de Céline et porta la main à son feutre. Le gouverneur lui fit un signe bienveillant et souleva fort gracieusement son chapeau devant la jeune fille, puis, se tournant vers le soldat, il lui dit :

— Tu feras bien de cueillir une belle fleur et de l'offrir à cette jolie jeune fille ; nous lui devons bien ça, depuis le temps qu'elle fleurit nos sentinelles.

Céline rougit, mais c'est à elle que le gouverneur s'adressait maintenant :

— J'ai bien des excuses à vous faire, ma belle enfant. Vous ne

rencontrerez plus votre amoureux à la porte de la forteresse — il s'arrêta un instant, s'amusant de son air dépité — non, car il ne montera plus la garde ; je vous annonce qu'à dater d'aujourd'hui, il est nommé maître-canonnier et qu'il prendra la pique de bas-officier. Cela ne lui ôtera rien des loisirs qu'il avait coutume de vous consacrer.

M. de Louvière allait s'éloigner, il revint sur ses pas :

— Quand aura lieu le mariage ? Dépêchez-vous, car j'y voudrais assister et, au temps où nous vivons, nul ne peut dire où il sera envoyé demain.

— Je ne sais pas, répondit la bouquetière, j'ai bien touché deux mots de la chose à mon père...

— Eh bien ?

— Mon père n'aime pas les soldats.

— Votre père n'aime pas les soldats ? Mais Pierre Giquet n'est-il pas un vétéran ?

— C'est justement ça, continua Céline embarrassée, il dit qu'il y a assez d'un soldat dans la famille.

M. le gouverneur se mit à rire :

— Florent Dupin se chargera bien de le faire changer d'avis.

Le soir du 1^{er} juillet, lorsque Pierre Giquet, quittant le « Canon de la Bastille », se retrouva devant sa demeure, il vit sa fille, assise sur le pas de sa porte avec, à la main, un bas qu'elle raccommodait. Quand nous disons qu'elle le raccommodait, ce n'est pas tout à fait la vérité, car si elle savait tout ce qu'il fallait pour cette opération, elle ne semblait guère s'en soucier. Ses yeux étaient levés vers le haut de la tour du Puits, qui était celle des tours de la Bastille qui dominait le faubourg. De temps à autre, elle faisait un geste, auquel un geste semblable, autant du moins que l'on pouvait en juger à cette distance, répondait.

Le vétéran, furieux, se planta devant Céline.

— Ah ! je t'y prends, à envoyer des baisers à ce propre à rien, à ce fainéant de Florent ! Fille dénaturée, qui profite de ce que son père est à son dur travail pour lui désobéir au lieu de préparer sa soupe ou de rapetasser ses culottes qui en ont grand besoin !

Céline se taisait, ce qui augmentait la colère du Fendeur :

— T'ai-je assez répété que jamais tu n'épouseras ce Florent, pas plus qu'un autre soldat du reste ?

La jeune fille leva fièrement les yeux :

— Florent n'est pas un soldat, mon père. Il est bas-officier !

— Bas-officier ! La belle affaire ! Et serait-il lieutenant que tu n'aurais pas mon consentement, je venais justement t'annoncer que j'avais décidé de te faire épouser Pancrace. Nous sommes d'accord avec la mère Camus. Voilà un beau parti. S'il n'est pas joli, joli, au moins Pancrace a-t-il un métier, clerc chez un tabellion ! C'est quelque chose, ça !

Le beau discours paternel fut interrompu par l'apparition de dame Camus, la mère de Pancrace qui poussait, devant elle, l'âne Picotin, traînant péniblement la charrette de la verdurière, toute chargée de légumes de toutes sortes en un assemblage pittoresque à l'œil, mais pesant pour la pauvre bête.

Afin de se mêler à la conversation, dame Camus s'arrêta ; pour se reposer, Picotin en fit autant.

— Je ne suis pas fâchée, dit la verdurière de sa voix tonitruante, de voir que vous raisonnez comme il faut votre fille. Je l'ai aperçue, pas plus tard que ce matin, qui parlait à ce mauvais plaisant de Florent Dupin et je crois bien que, si j'avais de meilleurs yeux, j'aurais vu ce garçon lui bailler un baiser.

— Est-ce vrai ? cria le père courroucé.

Céline restait la tête baissée.

— Il faut que cela cesse, continua Pierre Giquet ; je lui ai dit que j'avais décidé avec vous son mariage avec votre Pancrace.

— Nous devons le hâter, approuva dame Camus. Toute cette liberté que vous donnez à votre fille ne lui vaut rien. Dès le lendemain de la noce, elle laissera ses fleurs et ses bouquets et elle viendra avec moi m'aider à vendre mes choux et mes navets au marché Saint-Antoine ; c'est elle qui conduira Picotin : ça lui vaudra mieux que de rôder autour de la Bastille.

— Sans faute demain, j'irai trouver M. le gouverneur et je lui

dirai ce que je pense de ce Florent... Les soldats ne sont pas à la Bastille pour faire les jolis cœurs auprès des bouquetières.

Céline, toute en larmes, rentra à la maison. Dame Camus appliqua un grand coup de bâton sur l'échine de Picotin qui, péniblement, reprit son chemin.

Le souper de la petite bouquetière, en tête à tête avec son père, ne fut pas gai. Pierre Giquet n'était pas un méchant homme, mais il était entêté. Il avait décidé d'avoir pour gendre un clerc de tabellion, fils d'une verdurière riche et dont le commerce prospérait ; il était persuadé que ce mariage ferait le bonheur de son enfant et il n'en démordrait pas.

Après le souper, Pancrace fit son apparition. Il n'était pas bien beau, évidemment, ce clerc de basoche, ses bras inégaux pendaient le long d'un corps inharmonieux et poussé de travers, ses petits yeux clignotaient sous des sourcils de couleur incertaine et mal plantés. Sa bouche, aux lèvres minces, s'ornait de vilaines dents. Il était gauche dans son maintien et d'abord hésitant.

Il salua poliment Pierre Giquet, qui lui répondit par une bourrade amicale dont le malheureux jeune homme pensa s'écrouler puis, son prétendu beau-père étant sorti humer l'air du soir dans le faubourg, il s'assit auprès de sa promise.

— Vous ne semblez point gaie, ce soir, ma mie, dit Pancrace.

Céline poussa un soupir auquel le clerc répondit par un soupir plus bruyant.

— Ne me dites rien, continua le jeune homme, cela me ferait plus de peine et j'en ai déjà ma part. Je sais que ma mère a résolu notre mariage et veut même qu'il se fasse sous peu.

— Oui, répondit la bouquetière.

— Je ne suis pas le mari qu'il vous faut et vous aimez ailleurs. Oh ! je suis bien renseigné, allez, sur ce qui vous touche ! Mais je n'ose pas tenir tête à ma mère. Alors, que faire ? Je ne veux pas être cause de votre malheur. Si j'étais soldat, j'aurais la ressource de me faire tuer, mais je ne suis pas brave. En venant du Châtelet, tout le long de la rue Saint-Antoine, j'ai tremblé de voir tous ces hommes en armes et je passais mon temps à montrer ou à cacher mon piquet de paille, suivant que les partisans que je rencontrais me paraissaient frondeurs ou mazarins. Que faire, mon Dieu, que faire ?

— Je ne sais pas, dit Céline attendrie par le naïf désespoir de Pancrace.

— Peut-être qu'on pourrait gagner du temps, suggéra le clerc.

— Demain, mon père veut aller voir le gouverneur et lui demander de faire retirer Florent de la Bastille, gémit la pauvre bouquetière prenant son fiancé involontaire pour confident.

Mais le lendemain, Pierre Giquet, dit le Fendeur, n'alla pas à la Bastille.

Le 2 juillet, les portes de la ville étaient demeurées fermées, les portes et même les poternes. Céline n'avait pas pu porter à Paris les fleurs qu'on lui avait commandées et qui restaient étalées sur la table, devant la maison ou, en tas, dans des seaux et des brocs, pour garder leur fraîcheur. Picotin n'avait pas pu entrer dans la rue Saint-Antoine et il mangeait philosophiquement des débris de carottes, attachés à une borne, tandis que sa charrette disparaissait sous son chargement de légumes. Dame Camus avait été aux nouvelles et on lui avait répondu qu'on ne savait pas à quelle heure la porte livrerait passage à ses provisions. La verdurière attendait cet instant sans dételer son ânon, afin d'être la première à arriver au marché.

C'est que des événements se préparaient.

Dès l'aube, M. Le Prince était venu trouver Mademoiselle dans la maison de M. de la Croix, maître des comptes, la dernière maison de la rue Saint-Antoine touchant aux remparts, où elle s'était établie. Il lui avait demandé de profiter des bonnes dispositions de messieurs de la ville pour laisser entrer ses soldats dans Paris. Le prince de Condé était dans un état pitoyable, sa cuirasse était pleine de coups, son collet et sa chemise maculée de sang, quoiqu'il ne fut pas blessé personnellement. Il tenait son épée à la main, ayant perdu son fourreau.

Les troupes du Roi avaient fortement bousculé celles de M. le Prince, qui étaient obligées de se replier ; la protection des murs de Paris leur permettrait de se reformer. Si on leur refusait l'entrée, il y avait gros à parier que M. de Turenne, qui était presque sur leurs talons, les taillerait en pièces. Déjà, elles avaient beaucoup souffert. Bien des combattants étaient restés sur le terrain. MM. de Nemours, de la Rochefoucauld, de Clinchamp, entre autres, étaient blessés à mort.

Mademoiselle, qui avait pleins pouvoirs de l'Hôtel de Ville, donna les ordres demandés. De sa personne, elle se rendit à la Bastille.

Du haut de la tour du Puits, la duchesse de Montpensier considérait la retraite en désordre des frondeurs. Les premiers groupes étaient arrivés au pont-levis de la porte Saint-Antoine, au moment où on l'abaissait ; ils s'y engouffrèrent, pressés de se mettre à l'abri.

L'arrière-garde essayait de couvrir la débâcle et se défendait dans le faubourg contre l'armée de M. de Turenne, dont elle ralentissait la marche.

Le parti de la Cour avait son quartier-général sur les hauteurs de Charonne. Avec une lunette d'approche, Mademoiselle voyait les compagnies de son royal cousin s'ébranler, les unes après les autres, pour écraser celles du parti de M. le Prince qui n'avaient pas encore pu entrer dans la ville.

Les troupes du Roi accouraient par Popincourt et par Reuilly ; on se battait maintenant aux pieds de la forteresse ; tous ceux qui n'avaient pas à se mêler à ces combats : les bourgeois, les artisans, les boutiquiers, s'étaient enfermés dans leurs maisons. Au coin de la chaussée Saint-Antoine, on ne voyait que l'éventaire abandonné de la jolie Céline et la charrette chargée de légumes de dame Camus dont l'ânon, malgré le tumulte environnant, continuait paisiblement à mâcher ses débris de carottes.

Une poussée formidable fit refluer, le long de la chaussée, les partisans des Princes ; dans la débâcle, on vit le cheval du marquis de Luynes, portant son maître blessé, qui se frayait un chemin vers les remparts ; le comte de Bossu tomba à la tête de ses Flamands. Il y eut un sauve-qui-peut général. Les fuyards, malgré les efforts de leurs chefs, se battaient devant la porte à qui passerait le premier.

Alors apparut le maréchal de La Ferté lui-même, avec un corps de gendarmerie de la Maison du Roi. Le maréchal s'arrêta pour attendre que ses troupes fussent en force, afin de balayer les fuyards et, peut-être, de profiter de ce que la porte était ouverte pour entrer, à leur suite, dans la ville.

M. de La Ferté se trouvait juste devant la maison de Giquet ; il aperçut l'éventaire et se baissa pour prendre une rose.

Mademoiselle vit la scène. Elle fit un signe ; un homme approcha : c'était Florent Dupin, le maître -canonnier de la tour. La princesse désigna un canon de « douze », pointé dans un créneau.

— Cette pièce est-elle prête à tirer ? demanda la duchesse de Montpensier.

— Oui, Madame, répondit le bas-officier.

— Vous voyez cet éventaire de fleuriste ? C'est le but que je veux atteindre.

Florent eut une seconde d'hésitation.

— Vous voyez quelle maison je vous indique ? Elle est bien reconnaissable.

La maison de Céline ! Elle était là certainement, derrière ses volets clos. Il allait la tuer. C'était un ordre.

M. de Louvière, qui accompagnait la princesse, disait à ce moment :

— Avec ce garçon-là, jamais un boulet n'a dévié d'une ligne.

Le bas-officier, soigneusement, pointait la pièce. Meticuleusement, il vérifia la lumière. Un artificier approcha la mèche allumée. Mademoiselle la lui arracha des mains et, elle-même, mit le feu à la poudre.

Dans un grand fracas, le coup partit et la pièce recula.

Mademoiselle se précipita au parapet. Le boulet avait porté, mais M. de La Ferté était toujours à cheval et l'éventaire de la fleuriste restait intact. Seulement, au milieu de la place, gisait un monticule de légumes de toutes sortes et des débris de charrette, tandis qu'un ânon détalait à toutes jambes. Le coup avait frappé en plein dans la cargaison de dame Camus.

— Maladroit ! s'écria Mademoiselle en s'adressant à Florent.

— C'est la première fois que cela lui arrive, disait M. le gouverneur avec un air contrit tout en lançant une œillade complice au bas-officier.

Le boulet avait épargné le maréchal et l'éventaire, mais il n'avait pas moins jeté le trouble dans le parti royal. M. de La Ferté ne voulut pas, pour la satisfaction stérile de remporter une victoire sur une arrière-garde en déroute, lancer la Maison du Roi à découvert au-devant des canons de la Bastille.

Cette hésitation donna aux retardataires le temps de se mettre à l'abri.

L'histoire de la maladresse voulue de Florent Dupin ne tarda pas à courir le faubourg et M. de Louvière ne fut pas tout à fait étranger à cette indiscretion.

Pierre Giquet tint à remercier le bas-officier d'avoir épargné sa maison et, pour ce faire dignement, il le convia à souper dedans son logis, ce qui indisposa fort dame Camus qui déclara bien haut que son fils ne se marierait pas à une fille dont le père régala l'assassin de ses légumes. Elle ne cessait de pleurer sa charrette et son ânon Picotin, qui avait profité de sa liberté pour se choisir un autre maître moins généreux de coups de bâton.

Maintenant que les partis négociaient, Florent pouvait venir quand cela lui plaisait faire sa cour à la jolie bouquetière et cela lui plaisait tous les jours.

Un matin d'octobre, la chapelle de Notre-Dame-des-Anges, dans la rue Saint-Antoine, vit le mariage de Florent Dupin avec Céline Giquet et M. de Louvière daigna signer comme témoin.

Après la cérémonie, un beau dîner réunit, autour des jeunes époux, dans la demeure de Pierre Giquet dit le Fendeur, La Ramée, Fescourt et Trompette. Comme toujours, ceux-ci faisaient étalage de leurs connaissances en politique.

— Mademoiselle de Montpensier n'épousera pas le Roi. Le Mazarin l'a décidé, déclara, avec la satisfaction d'apporter une nouvelle d'importance, le vétéran Trompette.

— C'est évident, compléta Fescourt, Mademoiselle peut dire que le coup de canon de la Bastille a tué son mari.

Céline se pencha tendrement vers Florent et lui glissa :

— Et moi, il m'a gagné le mien.

Giquet n'avait pas entendu ces derniers mots et, répondant à son compère, il ajouta :

— Ce coup de canon a aussi fait perdre l'âne de dame Camus.

Quand bien des années plus tard on dépouilla les papiers de la marquise de Sévigné, on trouva, sur une feuille blanche, tracés d'une main inconnue, ces deux vers dont on a mal compris le sens :

Il suffit d'un coup de canon
Pour libérer un pauvre ânon.



« La Morte passa »



es touristes qui visitent Londres auront peut-être l'occasion d'y voir l'Hôtel Royal des Invalides. Ce bâtiment, plus remarquable par sa ligne architecturale que par son ornementation, a été élevé par le roi Charles II, à Chelsea, maintenant un faubourg populeux, mais, à l'époque, localité jolie et élégante de la banlieue londonienne.

Dans l'intérieur de l'hôtel, se trouve un petit musée qui renferme des objets assez hétéroclites dont les plus intéressants sont des souvenirs des derniers Stuarts. On a l'impression qu'ils ont été placés là parce que les Anglais, conservateurs dans l'âme, n'ont pas voulu les détruire, mais qu'ils avaient, en même temps, le désir de les écarter de leur vue.

Au milieu d'une vitrine, parmi un bric-à-brac d'armes, de tabatières, l'œil est arrêté par un objet d'une rare beauté. C'est une statue de perroquet, de grandeur naturelle, taillée dans un bloc de marbre de Carrare.

L'oiseau est dressé sur une branche, son plumage est hérissé, son cou gonflé, ses ailes légèrement écartées, son bec est ouvert et tourné vers le ciel. On dit parfois d'une statue qu'il ne lui manque que la parole, tel est le cas du perroquet de Chelsea. L'oiseau est en proie à la colère ou à la terreur et il veut pousser un cri qui s'étrangle dans son gosier de marbre. Longuement, on se laisse aller à admirer cette image de la vie, si fidèlement rendue par l'artiste, puis on est séduit par le fini et la perfection des détails. On regarde de plus près et on lit, sur le soubassement, une signature et une date « Pietro Bambara-Roma, 1630. »

Sur la branche à laquelle l'oiseau s'agrippe a été sculptée cette phrase :

Il faudrait n'avoir jamais été mordu par le démon de la curiosité pour penser que l'on pourra ne pas chercher à connaître l'histoire de ce perroquet tué par le Cardinal-ministre, car Giulio Mazarini fut, chez nous, Mazarin qui gouverna la France durant la minorité de Louis XIV. On consulte le catalogue et l'on apprend que ce marbre fait partie d'un lot d'objets ayant appartenu à Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, morte à Chelsea, en 1699.

Hortense Mancini ! Une des cinq nièces du Cardinal, une des plus belles femmes de son siècle, spirituelle, semblant née pour le bonheur, celle qui avait épousé le duc de La Meilleraye, grand maître de l'Artillerie, devenu, de par la volonté du ministre, duc de Mazarin et héritier de la plus grande partie de ses biens. En butte aux mauvais procédés d'un mari demi-fou, Hortense s'était réfugiée successivement dans toutes les villes d'Europe et trouva un asile en Angleterre où elle mourut. Mais que venait faire, dans cette vie tourmentée, cette statue d'un perroquet, d'un perroquet tué par le Cardinal ?

L'histoire vaut d'être contée.

En 1630, vivait à Rome, en dehors de la porte Saint-Laurent, en face de l'antique voie Tiburtine et à proximité de la basilique Saint-Laurent, un sculpteur du nom de Pietro Bambara. C'était un grand artiste, mais dénué du talent de l'intrigue. Il n'avait pas su obtenir des bureaux pontificaux les commandes bien rémunérées pour l'embellissement des églises et des palais. Il se contentait de travailler modestement pour les particuliers.

Non loin de l'échoppe adossée au rempart où Pietro sculptait le marbre résistant ou la pierre friable, se trouvait un cimetière. Ce n'était point encore le Campo Verano, un des plus beaux cimetières de la banlieue romaine, qui ne devait être ouvert aux morts que quelques siècles plus tard ; c'était, tout près de Saint-Laurent, un campo santo exigü et paisible où les défunts reposaient à l'ombre des cyprès.

Les convois funèbres, sortant de Rome et se rendant à la basilique, puis au cimetière, passaient devant la demeure de Pietro ; aussi exposait-il à sa porte des bustes magnifiquement ornés, des statues de pleureuses artistement drapées ou, plus simplement, des colonnes ou des stèles sur lesquelles il n'y avait plus à inscrire qu'un

nom et une date.

Les familles éplorées voyaient, en passant, des échantillons d'un art propre à éterniser le souvenir du disparu et à témoigner de leur douleur et de leur pieuse magnificence. Au retour de leur triste pèlerinage, elles ne manquaient pas de s'arrêter chez le sculpteur Bambara, et de lui commander, pour celui ou celle qui désormais reposait en terre bénite, une statue, une urne, un buste ou une stèle, selon leur fortune, l'intensité de leur douleur ou l'importance de leur héritage.

Ainsi, en honorant les morts, Pietro gagnait-il sa vie et le campo santo de Saint-Laurent-hors-les-Murs, une des sept basiliques romaines, était-il peuplé de ses œuvres qui en faisaient un lieu de promenade agréable où, le dimanche, les bourgeois et les artisans du quartier de la Porte-Majeure aimaient à venir se délasser. Nous disons, le dimanche, car en semaine, sauf la distraction que procuraient les convois funèbres, l'endroit était fort solitaire.

L'artiste, veuf depuis bien des années, menait une existence austère et frugale ; s'il travaillait avec une sorte d'acharnement, s'il passait ses journées et une partie de ses nuits à exécuter des commandes, c'est qu'il voulait amasser un avoir qui permettrait à son fils unique, Paolo, de faire, à son retour dans la Ville Éternelle, un honorable établissement. La perspective de vivre en bourgeois aisé, détournerait peut-être ce fils tant aimé du goût de l'aventure qui le possédait.

Sans cesse, Bambara songeait à son Paolo qui courait les mers sur « la Rosa », un des navires d'un armateur vénitien. Son engagement était expiré. Il faisait son dernier voyage sur ce vaisseau, qui était allé aux pays barbaresques remplir ses cales d'étoffes de soie et d'épices. Ensuite, le marin viendrait embrasser son père et celui-ci se promettait — avec quelle joie ! — de lui annoncer qu'il avait réservé pour lui une dot rondelette et une fiancée, la plus jolie que l'on pût trouver entre les sept collines.

Et voici qu'un soir, — le soleil était déjà caché derrière le mont Esquilin et Pietro continuait sa tâche pour pouvoir livrer le lendemain une commande importante et généreusement payée, — le sculpteur vit venir à lui un jeune homme enveloppé d'un manteau brun.

— Je suis Angelo, dit le garçon que Bambara ne reconnaissait pas dans l'ombre.

L'artiste eut un mouvement de joie. Angelo était le fils d'un voisin, il s'était loué sur le même navire que Paolo et finissait son engagement en même temps que lui.

— Entre, mon ami, s'écria Pietro, tu es le bienvenu. J'ai un vieux falerne, au frais dans ma cave, nous allons en vider un fiasco avec Paolo, car je pense que mon garçon t'accompagne. Il a dû s'arrêter pour saluer quelque jolie personne que je connais...

Mais Angelo n'avait pas bougé plus qu'un terme. Il n'avait pas fait un pas pour franchir le seuil. L'artiste eut une inquiétude :

— Quoi ? Paolo ne serait-il pas venu avec toi ?

— Il ne viendra pas, dit tristement Angelo.

Quiconque eût vu Pietro l'eût pris pour un de ses marbres, tellement il devint pâle et froid.

— Tu dis ?

— Je dis, hélas ! qu'il ne viendra pas. La « Rosa » a fait naufrage en face de Palerme. Nous étions quelques-uns, dont Paolo, qui avions pu nous accrocher à des pièces de bois qui flottaient, mais la mer était déchaînée, ton fils a été emporté par une vague...

— Mon fils... mon fils..., gémissait le pauvre Pietro.

Il leva la tête en entendant une sorte de plainte qui répondait à la sienne. Angelo avait ouvert son manteau. Il en tira un de ces oiseaux des îles que l'on nomme papegais ou perroquets et dont le plumage vert et rouge brillait malgré l'ombre qui s'épaississait.

— Je te rapporte cet oiseau, continua le marin, c'est tout ce que j'ai pu recueillir de l'avoir de Paolo. Il te le destinait. C'est un oiseau parleur. Il s'appelle Ercole.

Le perroquet fut désormais le compagnon de Pietro. L'artiste lui avait confectionné un perchoir et, dès qu'il faisait jour, il l'installait devant la porte. L'oiseau disait « Paolo » et le pauvre père ne se lassait pas d'entendre répéter le nom de son fils, que celui-ci avait dû enseigner à son papegai.

L'animal, de nature curieuse, regardait avec intérêt ce qui se passait devant la maison et ce qu'il apercevait, c'était surtout des enterrements. Il les voyait venir de la porte Saint-Laurent et les suivait

de ses petits yeux ronds comme des pointes d'or jusqu'à ce qu'ils aient atteint la basilique. Sur le passage des cortèges, les passants se mettaient à genoux. Ils se signaient et murmuraient :

— « La Morte passa. » « La Mort passe. »

Bientôt, l'oiseau joignit sa voix à celle des humains et lui aussi redisait : « La Morte passa. »

Maintenant, chaque fois qu'il apercevait un enterrement, le perroquet lançait son funèbre appel qui s'alliait à la mélancolie de la circonstance, du lieu et à la tristesse de son maître inconsolable.

À la même époque, dans le somptueux palais Colonna, édifié près de l'église des Saints-Apôtres, vivait auprès du prince, Pietro Mazarini, son camérier. Ce Mazarini, originaire de Sicile, avait avec lui son fils Giulio, jeune homme de près de vingt-huit ans qui, après de brillantes études aux universités espagnoles de Salamanque et d'Alcala, était revenu à Rome où il avait servi, comme capitaine, dans l'armée pontificale. Sans avoir renoncé à l'état militaire, il s'était un peu mêlé de diplomatie et espérait y réussir, car il était dévoré d'ambition.

Beau cavalier, fort élégant, aimant le luxe, les jolies étoffes, les bijoux de prix, mais, pour lui-même assez démuné de ducats, il s'était attaché au nonce Pancirola qu'il avait assisté dans plusieurs missions délicates. Son protecteur lui conseillait d'embrasser l'état ecclésiastique, lui promettant une brillante et rapide ascension, mais Mazarini hésitait. Il ne savait pas encore si c'était l'épée ou la robe qui satisferait le mieux ses aspirations. En attendant, il vivait de la vie agréable d'un jeune patricien romain, au milieu de la plus aimable société rencontrée soit chez le connétable Colonna, soit chez le nonce Pancirola, les gentilshommes qui la composaient oubliant volontiers, en faveur de son esprit, de sa bonne mine et de l'agrément de sa conversation, ce que sa position avait d'un peu subalterne.

Parmi ces jeunes gens, Giulio n'avait pas de meilleurs amis que Giovanni Cosmati et Carlo Barberini, le premier, son condisciple à Alcala, plus tard, son compagnon d'armes, héréditairement attaché à la maison des princes Colonna, le second, cousin du pape régnant, Urbain VIII Barberini, dont les parents s'étaient emparés des postes les plus éminents de la ville.

Les trois jeunes gens, de même âge, se retrouvaient tous les soirs. Tantôt ils devisaient avec d'autres compagnons dans les

splendides jardins Colonna, au pied des ruines de la tour de Mécène, du haut de laquelle, dit-on, l'empereur Néron assista à l'incendie de Rome en déclamant des vers de sa composition, tantôt ils se réunissaient dans un des palais Barberini ou allaient souper dans une trattoria du Transtevere, au bas du Janicule, sur le bord du fleuve.

Librement, ils parlaient de toutes choses, l'art et la politique étant leurs principaux sujets d'entretien. Giulio et Carlo étaient, en art, en continuel désaccord. Le premier tenait pour les œuvres antiques, le second pour les ouvrages modernes. Il défendait les agissements de son cousin, le Pape, et de sa famille, qui détruisaient les merveilleux vestiges de la Rome païenne pour reconstruire au goût du jour. Mazarini s'indignait de ce vandalisme et il répétait la pasquinade faite à propos de l'autre pape Barberini, Urbain VI : « Quod non fecerunt Barbari, fecit Barberini. » « Ce que n'ont pas osé faire les Barbares, Barberini l'a osé. »

Quand la dispute allait trop loin, Giovanni s'empressait de l'apaiser. Qui lui aurait résisté ? Il était si aimable, si souriant, si séduisant, que ses amis mettaient fin à leurs plus ardentes polémiques pour éviter de le contrister et l'on revenait vite à la politique, sur laquelle chacun peut avoir son avis sans prétendre posséder la vérité.

Giulio avait voué à Giovanni un véritable culte et cette affection était réciproque. Deux frères n'eussent pas été plus liés, ils n'avaient pas, entre eux, de secrets et, dans les réunions avec d'autres compagnons, ils savaient qu'ils étaient tous deux du même sentiment et cela sans se le dire. Cette amitié était proverbiale parmi les jeunes gentilshommes romains.

Pour boire le vin nouveau des coteaux de la Sabine, Silvio Verano, le fils d'un marchand dont la richesse, rapidement édiflée mais immense, avait fait l'émule des plus fiers patriciens, réunit, un soir à souper, dans la trattoria d'Annibale, une des plus renommées du Transtevere, plusieurs jeunes gens distingués. Parmi les convives, se trouvaient Carlo Barberini et Giovanni Cosmati. Giulio Mazarini avait été également invité mais il était retenu, ce soir-là, chez le nonce Pancirola où des étrangers de marque devaient discuter une importante négociation que Giulio avait amorcée.

La soirée était belle, les mets succulents, le vin nouveau coulait à pleines coupes. La lune qui brillait au-dessus de l'Aventin éclairait le Tibre et les ruines du pont Émilio, un pont antique aux arches écroulées dominées par le petit temple de la Fortune virile.

— Ceci aurait plu à notre ami Mazarini, fit remarquer Carlo Barberini.

Silvio Verano, dont l'esprit commençait à s'échauffer sous l'effet de trop copieuses libations, fit entendre un gros rire.

— En effet, dit-il, il paraît que le seigneur Mazarini est grand amateur de vieilles pierres ; il croit que cela lui confère une distinction particulière et lui donne des allures de patricien. Ah ! il me fait bien rire !

Carlo Barberini se leva à moitié :

— Mazarini est mon ami, dit-il d'une voix forte, et je n'entends pas qu'on le raille en ma présence.

Silvio était lancé, il continua avec un entêtement d'ivrogne :

— Je ne le raille pas, très cher, je l'aime beaucoup, mais je révère la vérité plus que sa personne, or la vérité m'oblige à dire que le père de votre Giulo, un ancien chapelier, avait, à Palerme, avant de devenir l'honnête camérier de l'illustre connétable Colonna, une manière bien particulière de respecter le bien d'autrui.

— Racontez ! Racontez ! Silvio, crièrent plusieurs jeunes gens friands de scandale.

— Oh ! je ne puis rien dire de précis, continua Verano, heureux de l'effet produit, mais on m'a affirmé qu'il avait toujours quelques pièces de mauvais aloi dans son tiroir quand il s'agissait d'un règlement de comptes ; que plusieurs chalands sont sortis de sa boutique beaucoup moins chargés de ducats qu'ils n'étaient entrés. Il paraîtrait aussi que, sous prétexte d'agrandir et de mieux aménager son commerce, il avait montré à différentes personnes de sa ville des commandes très avantageuses, commandes écrites de sa main et, qu'ayant ainsi gagné leur confiance, il les engagea à financer son négoce. L'argent reçu, il aurait changé d'avis et pris la résolution d'abandonner le vil trafic pour s'attacher aux pas d'un noble seigneur. L'honnête Pietro Mazarini ne serait, en somme qu'un voleur...

— Et vous un menteur, lança quelqu'un.

En proférant ces mots, Giovanni Cosmati se jeta sur Silvio Verano et lui appliqua un retentissant soufflet.

Le premier geste de Silvio fut de riposter à coups de poing. Déjà

on pensait assister à un pugilat, mais Barberini s'interposa :

— Messieurs, dit-il avec autorité, vous n'allez pas vous battre ici, comme des lazaroni ou des laquais.

Aussitôt Silvio se ressaisit. Il fut convenu que les adversaires croiseraient le fer le lendemain, à l'aube, derrière le cimetière de Saint-Laurent, endroit discret propice à ces sortes de rencontres. Silvio demanda à deux des convives de lui servir de seconds, ce qu'ils acceptèrent sans enthousiasme, mais le moyen de manger un souper aux dépens d'un homme et de refuser de l'assister dans une affaire d'honneur ?

On se sépara dans le tumulte des discussions.

Barberini accompagna Cosmati au palais Colonna.

— Vous serez mon second, dit Giovanni à Carlo.

— Cela va sans dire, mais qui vous assistera avec moi ?...

— Mazarini. Il est impossible qu'il ne sache pas que je me suis battu ; si je ne fais pas appel à lui, il soupçonnera que j'ai voulu lui cacher le motif de la rencontre et il ne tardera pas à le découvrir. Or cela, je ne le veux à aucun prix. Il faut qu'il ignore la raison de ce duel. Donnez-moi votre parole que, non seulement vous ne l'en instruirez pas, « quoi qu'il arrive », mais encore que vous demanderez à ceux qui ont été présents à la scène de ce soir d'imiter votre discrétion.

— Vous avez ma parole, répondit Carlo en quittant son ami sur la place des Saints-Apôtres devant le palais Colonna.

Cosmati monta dans l'appartement de Giulio qui venait de rentrer et lui dit qu'il avait eu avec Verano une altercation pour un motif futile et qu'une rencontre avait été décidée pour le lendemain matin. Mazarini offrit aussitôt son concours à son ami, qui l'accepta.

De grand matin, Cosmati accompagné de ses deux compagnons sortit de la porte Saint-Laurent pour se rendre au lieu de la rencontre. Leurs adversaires devaient venir les rejoindre par la porte Majeure. Ils étaient à pied, enveloppés dans des manteaux sombres, car il fallait éviter, autant que possible, de se faire remarquer. Le duel était beaucoup plus sévèrement puni, à cette époque, à Rome, que dans les autres pays ; on ne plaisantait pas avec l'édit qui le proscrivait et si la police du Pape avait eu des soupçons, elle aurait mis tout le monde

dans les cachots du château Saint-Ange.

Les trois jeunes gens allaient donc en silence sur le chemin solitaire qui mène de la porte au campo santo, quand, arrivant à la hauteur d'une maison basse adossée au rempart de la ville, ils furent surpris par un cri :

— La Morte passa ! lançait une voix aigre.

Ils regardèrent autour d'eux. Personne.

— La Morte passa ! répéta la voix.

Ce fut Mazarini qui aperçut, sur son perchoir au seuil de la bicoque, un perroquet, plumes hérissées, qui égrenait ces mots sinistres. Giulio montra le papegai à ses amis.

Barberini sourit, mais Cosmati eut un frisson.

— La peste étouffe cet oiseau de mauvais augure, dit-il, tandis que le perroquet criait, pour la troisième fois :

— La Morte passa !

Les amis pressèrent le pas. Le silence devenait plus lourd entre les trois jeunes gens, Giovanni Cosmati, de grave, était devenu soucieux. Mazarini, au bout d'un instant, crut pouvoir dissiper le malaise en répondant aux secrètes préoccupations de son ami :

— Qu'importe les mots prononcés par un papegai ? Cet animal ne connaît même pas la signification des sons qu'il profère. Il pouvait aussi bien lancer un appel joyeux qui n'aurait pas eu plus de sens.

Giovanni se contenta de répondre :

— Le Ciel, pour nous avertir, prend tels moyens qu'il lui plaît. Il est indifférent que l'instrument qu'il emploie comprenne ou ne comprenne pas la portée de ce qu'il transmet.

Giulo aurait voulu discuter cette opinion pour rendre à son ami une confiance qu'il sentait être ébranlée, mais on arrivait au coin du mur du campo santo et Silvio Verano, avec ses seconds, Albani et Bernini, débouchaient du sentier qui venait de la porte Majeure.

Les adversaires et les témoins se saluèrent correctement, se débarrassèrent de leurs manteaux, mirent bas leurs habits et, jetant au loin les fourreaux de leurs épées, tombèrent en garde.

Les témoins se battaient plus pour obéir à la coutume que dans l'intention de s'atteindre réellement. Ils ferraillaient un peu, puis rompaient et, après quelques feintes à distance, revenaient à l'attaque.

Il en était tout autrement des acteurs principaux. Silvio s'était tout d'abord, élané avec fougue sur Giovanni en poussant des cris furieux à la manière italienne. Cosmati avait paré ses premiers coups. Avec une vivacité calculée, il avait écarté, à trois reprises, l'épée de son adversaire, qui tirait au corps. Voyant qu'il ne parvenait pas à atteindre Giovanni par la surprise, Silvio avait assagi son jeu ; son fer restait en contact avec le sien, il cherchait à déranger sa garde par de petits battements fréquents et par des changements de ligne ; on reconnaissait, en lui, l'élève de San-Stéphano, le maître d'armes florentin qui avait rénové la science de l'escrime.



Cosmati commençait à s'énervier, ses parades devenaient moins serrées. C'était ce qu'attendait Silvio qui rompit de deux pas et, avec une vitesse foudroyante, lança une attaque dans la ligne basse. Giovanni fit dévier le coup par une parade de prime, mais l'épée de son adversaire était passée tout près de son corps, si près que les témoins le croyant mort, avaient interrompu leurs combats. Alors, tout changea. Cosmati, qui s'était péniblement maîtrisé jusqu'à présent, ne se domina plus ; il se jeta en avant.

Négligeant toutes les précautions, il tirait en furieux. Il ne cherchait plus à parer, ce n'est que par des bonds de côté qu'il échappait aux ripostes, peu nombreuses d'ailleurs, de Silvio qui se contentait d'écarter les coups.

Verano était-il fatigué ? Le jeu désordonné de Giovanni l'avait-il dérouté ? Le fait est qu'il n'avait plus le brio du début. Il rompait. Mais un connaisseur se fût aperçu qu'il ne rompait pas en ligne droite, mais en biais, de façon à ce que Giovanni trouvât constamment le vide devant son épée.

Les témoins, leurs lames à la main, suivaient le combat ; on entendait le souffle plus court des duellistes, leurs appels, leurs interjections. C'était maintenant Cosmati qui criait le plus fort, Silvio paraissant conserver toute son énergie pour sa défense. Il n'était pas difficile de se rendre compte que Giovanni voulait en finir ; une ou deux fois, il parut avoir atteint son antagoniste.

Et voilà que celui-ci fit une faute. Une parade de tierce lui découvrit la poitrine. Cosmati saisit l'occasion, il se fendit... Il n'acheva pas le mouvement ; un coup d'arrêt, porté avec une précision et une violence extrêmes qui prouvaient que le geste avait été prévu, lui traversa la gorge. La sang jaillit.

Barberini et Mazarini s'étaient précipités, ils étendaient leurs manteaux pour y coucher leur ami, tandis que Verano et ses témoins ramassaient à la hâte leurs habits. Albani s'était rapproché de Barberini :

— Dois-je vous dépêcher mon chirurgien ? demanda-t-il.

— Hélas ! répondit Carlo, c'est inutile. Faites plutôt dire au palais Colonna que l'on envoie une litière.

Barberini avait mené Albani à l'écart :

— Je ne vous demande qu'une chose, à vous et à Bernini, c'est que vous ne parliez, ni l'un ni l'autre, du motif de ce combat. Mazarini l'ignore. C'est sa volonté.

— Je vous le jure pour moi et pour Bernini, répondit Albani.

Ayant salué, celui-ci alla rejoindre ses compagnons qui gagnaient précipitamment la ville.

Pendant ce temps, Mazarini faisait un rapide pansement à

Cosmati pour essayer d'arrêter le sang. Il avait des gestes doux et habiles et s'acquittait fort bien de ce soin.

Giovanni ouvrit les yeux. Giulio comprit qu'il voulait lui parler, il se pencha tout près de lui. Le blessé lui prit la main et la serra de toutes les faibles forces qui lui restaient :

— Giulio, dit-il d'une voix étouffée, vous avez été mon meilleur ami...

Il se tut, puis reprit .

— L'oiseau... l'oiseau qui parlait, il faut que vous le fassiez disparaître. C'est lui... jurez.

— Je vous le jure, Giovanni, dit Mazarini en retenant ses larmes, je vous le jure, mais...

Il n'eut besoin de rien ajouter. Cosmati avait souri, ses yeux s'étaient clos, sa tête était retombée en arrière. Il était mort.

Aidé de Barberini, Mazarini avait enveloppé le cadavre dans un des manteaux et, tous deux assis sur des pierres avaient attendu que vint la litière pour l'emporter.

— Que vous a-t-il dit ? demanda Carlo.

— Il m'a fait jurer de faire disparaître l'oiseau parleur.

— Il ne vous a rien dit d'autre ?

— Non.

— Ah ! soupira Barberini.

Après un moment de silence, Mazarini pensa tout haut :

— Notre pauvre ami s'est figuré que ces paroles de mauvais augure avaient été cause de sa mort alors qu'il n'a été victime que de la science de ce Verano et de sa propre nervosité.

— Il a pensé aux autres qui, plus tard, viendront ici et qui pourraient entendre les mêmes paroles.

— Voyons, Carlo, comment vous, un homme de caractère froid, pouvez-vous attacher de l'importance aux propos d'un oiseau privé de jugement ?

— J'en attache une très grande. Vous reconnaissez vous-même que notre ami a été, pour partie, victime de sa nervosité ; celle-ci n'a-t-elle pas eu pour origine la rencontre que nous avons faite ? Elle pourra avoir sur d'autres le même effet.

— Vous avez raison, répondit Mazarini après avoir réfléchi. Le mauvais sort n'existe pas en lui-même, mais en ceux qui croient à une influence maléfique. Je ferai disparaître l'oiseau. D'ailleurs, je l'ai juré. Ce papegai ne sera pas la première ni la dernière victime innocente d'une illusion.

Le prince Colonna fit faire à Giovanni Cosmati de splendides funérailles. Tous les clients du Connétable, tous les jeunes gens de l'aristocratie de Rome, ceux d'épée, de robe ou de finance, prirent part à la cérémonie avec des signes évidents d'une profonde douleur qu'ils éprouvaient réellement. Entre tous, le plus affligé était certainement Giulio Mazarini qui, habituellement très maître de ses émotions, ne parvint pas à dissimuler son désespoir.

On commenta beaucoup l'absence de Silvio Verano et l'on sut qu'il s'était enfui à Florence, dans les États de Ferdinand II de Médicis, grand-duc de Toscane. C'était avouer le duel, alors que la mort de l'infortuné Giovanni avait été mise officiellement sur le compte d'une rixe avec des malandrins.

À cause des hautes parentés de Barberini et de la protection du Connétable, les témoins ne furent pas inquiétés, mais on chercha, dans le public, à découvrir la cause d'une affaire sur laquelle tous ceux qui devaient savoir quelque chose restaient muets.

Lorsque la première émotion fut passée et que l'on se mit à parler d'autres événements, à oublier le duel mystérieux et ses acteurs — car on oubliait vite à Rome — Mazarini retourna, un soir, à la porte Saint-Laurent et se dirigea vers la maison de Pietro Bambara.

Le perroquet était sur le seuil et paraissait assoupi. Le sculpteur, à côté du perchoir, polissait une stèle. Il salua poliment le jeune seigneur en qui il pensait voir un client.

— Bonsoir, Votre Seigneurerie, dit-il en soulevant son bonnet. Je devine à votre air que Votre Seigneurerie s'est vue enlever une personne chère et sans doute désirez-vous, par quelque monument, perpétuer sa mémoire ? Bien que j'aie beaucoup de commandes...

— Il ne s'agit pas de cela, dit Giulio un peu embarrassé.

— Alors que désire Votre Seigneurie ?

— Je veux acheter ton papegai.

— Mon papegai ? Mais il n'est pas à vendre. C'est la seule chose, ajouta Pietro avec un sourire forcé, dont je ne veuille pas me séparer avant ma mort.

— Il me le faut pourtant. J'accepte d'avance ton prix.

— Je vous répète, Seigneur, que je ne veux pas me séparer de mon papegai...

— Je t'en offre cinquante ducats d'or. C'est, me semble-t-il, payer largement un oiseau, même rare.

— C'est trop pour l'oiseau, ce n'est pas assez pour le souvenir qu'il représente pour moi.

— Allons, vieux farceur, j'irai jusqu'à soixante-quinze ducats. Je crois que le souvenir sera payé.

Mais l'artiste secoua la tête. Mazarini s'impatientait contre cet entêtement qu'il attribuait à la cupidité.

— Tu vois que je veux l'oiseau et tu entends me rançonner. C'est ton droit, après tout. Eh bien ! va pour cent ducats d'or. À ce prix-là, tu pourras t'acheter une autre bicoque.

— Non, dit fermement Pietro. Je ne veux ni rançonner Votre Seigneurie, ni lui faire payer son caprice. Ma bicoque suffit à un vieil homme tel que moi, qui vit de son travail et qui n'espère que la mort. Je vous répète que je ne veux pas vendre mon papegai.

La colère s'était emparée de Giulo :

— Prends garde, vieil entêté, que tu ne perdes ton oiseau et les cent ducats que j'ai la faiblesse de t'offrir pour un volatile qui n'en vaut pas quatre !

— Personne, fut-ce le Pape, n'a le droit de prendre ce qui m'appartient.

— C'est comme ça ? s'écria Mazarini, hors de lui. Alors, tu vas voir !

Le jeune homme, avant que Pietro dont les mouvements étaient

ralentis par l'âge, n'eût pu faire un geste, tira son épée, d'un seul coup, il transperça le perroquet.

L'oiseau se dressa sur ses pattes, hérissa ses plumes, ouvrit le bec et lança d'une voix chevrotante :

— La Morte pas...

Il n'acheva pas et tomba de son perchoir. Bambara se précipita vers son papegai et le ramassa avec soin en l'arrosant de ses larmes.

— Paolo ! criait-il, Paolo ! Ils t'ont tué une deuxième fois.

Mazarini crut que le bonhomme était devenu fou ; il jeta sur le banc une bourse pleine et, tournant sur ses talons, se dirigea vers la porte de la ville.

Les affaires allaient mal à Rome et l'on parlait de graves difficultés avec le grand-duc de Toscane à propos du duché d'Urbino. On fit peu attention à la plainte d'un vieux sculpteur qui accusait un jeune seigneur d'avoir tué son perroquet, d'autant plus qu'en déposant sa plainte chez l'officier de police, il avait apporté une bourse contenant des ducats qui lui avait été donnée en dédommagement et qu'il ne voulait pas conserver. Il était payé, il ne désirait point garder l'argent, alors de quoi se lamentait-il ?

Las de se plaindre sans être écouté, Bambara s'était remis au travail. Délaissant ses commandes, il s'était d'abord attaché à sculpter, de tout son talent et avec tous ses soins, une effigie de son papegai, de son oiseau des îles, seul souvenir de son enfant péri en mer. Il avait su, au cours de ses démarches infructueuses pour se faire rendre justice, quel était l'auteur de la cruauté qui avait coûté la vie au perroquet et, sur le perchoir, il avait sculpté, à côté du nom de la victime, celui de son assassin. On pouvait lire sur la branche qui soutenait la statue :

Ercole, per Giulio Mazarini ucciso.

À la place jadis occupée par l'oiseau, devant la porte de la maison, se trouvait maintenant sa reproduction fidèle, en marbre de Carrare, si ressemblante que l'on pensait que l'on allait l'entendre pousser son appel funèbre. Ainsi l'avait sculpté Bambara.

Les gens du quartier ayant reconnu le papegai, l'histoire s'était transformée en légende. On racontait que l'oiseau de pierre lançait, dans la nuit, son cri macabre et que l'âme du perroquet, par un

maléfice diabolique, était murée dans la statue. Certains affirmaient avoir entendu, volets clos et porte fermée, la bicoque de Pietro retentir du cri :

— La Morte passa !

C'était assez pour effrayer les gens simples. Ils s'écartèrent de la maison hantée par un papegai revenant et, petit à petit, Bambara se vit délaisser par ses clients et sa pauvre industrie s'en allait doucement à la ruine sans que lui-même parût s'en apercevoir.

Un autre sculpteur s'était installé un peu plus loin et c'est à lui que les familles éplorées commandaient maintenant statues, stèles ou urnes funéraires, selon leur fortune ou leur générosité.

Qu'importait à Pietro Bambara de manger ses économies ? Il ne songeait qu'à son fils dont le dernier souvenir lui avait été enlevé.

Giulio Mazarini avait été très profondément affecté par la mort de son ami ; pour se distraire de ses tristes pensées, il se plongeait, à corps perdu, dans le travail. Le nonce Pancirola était parti pour Cherasco dans le Piémont, négocier la paix entre la Savoie, la France et l'Espagne ; Mazarini l'avait accompagné et il prit une part active et utile aux pourparlers, se montrant très habile diplomate.

Un bon diplomate ne doit pas avoir de répugnance à écouter plus ou moins aux portes, c'est ce que ne manquait pas de faire Giulio et c'est ainsi que, discrètement dissimulé derrière une tenture, il entendit une conversation entre le chargé d'affaires du grand-duc de Toscane et celui de la Sérénissime République de Venise.

Les deux interlocuteurs commencèrent par parler de leurs négociations, puis leurs propos prirent un tour plus particulier. Une anecdote quelconque amena, à la bouche du Florentin, le nom de Silvio Verano.

— Silvio Verano ! s'écria l'envoyé de Venise, n'est-ce pas ce jeune homme qui quitta les États du Pape à la suite d'un duel ?

— C'est lui-même.

— Il me semble qu'il y eut, dans cette rencontre, un certain mystère. Le motif n'en est-il pas assez ténébreux ? Je lui ai entendu attribuer une cause politique.

Le diplomate florentin éclata de rire :

— En aucune façon, répondit-il. Il est vrai que les témoins de l'affaire ont été beaucoup plus discrets qu'on ne l'est d'ordinaire dans ces cas, mais ils étaient à Rome et devaient chercher à laisser s'éteindre, au plus tôt, le bruit fâcheux que pouvait y faire ce duel. Silvio Verano, réfugié chez mon maître, n'a pas témoigné de la même réserve.

— Quel fut donc le motif de l'affaire ?

— Un motif bien futile. Une querelle dans une trattoria, au sujet du jeune Mazarini, que vous connaissez, celui qui accompagne ici le nonce Pancirola et qui est, en fin de compte, le véritable négociateur. Verano, dans la chaleur d'un souper, avait dit que le père de ce Mazirini était un voleur et Giovanni Cosmati avait pris la défense de l'honneur de la famille de son ami. Silvio Verano m'a d'ailleurs avoué qu'il éprouvait un grand déplaisir d'avoir tenu ces propos appuyés sur de simples ragots et d'avoir, pour si peu de chose qu'un Mazarini, tué un cavalier plein de valeur et subi les ennuis d'un exil.

Maintenant Mazarini savait la raison pour laquelle s'était battu son ami, la raison pour laquelle il était mort et sa peine en fut encore augmentée. Il songea à se jeter dans un couvent, mais son activité naturelle le porta simplement à demander une place qui l'éloignât de l'Italie et il fut, après plusieurs missions dont il s'acquitta à merveille, envoyé comme vice-légat à Avignon.

Peu de temps après, il était nommé légat à Paris ; il fut remarqué par Richelieu, passa au service de la France. On connaît sa carrière étourdissante : cardinal, puis ministre, il arriva au faîte du pouvoir, il gouverna la France dans les années difficiles de la minorité de Louis XIV.

Jamais il n'oublia le sacrifice de son ami Cosmati. C'était à lui, qu'en cette triste journée de Janvier 1661, il songeait. Le Cardinal-ministre était souffrant depuis quelque temps et ne semblait plus prendre plaisir à rien. Les merveilles entassées dans l'ancien hôtel Tubeuf, devenu son palais particulier^[4], ses collections d'œuvres d'art admirables, ses statues, ses tapisseries, ses tableaux, ses cabinets d'ébène, ses tables de marbre, ses verres de Venise, ses meubles d'ivoire ne parvenaient pas à le distraire. Il avait fait consigner sa porte aux plus illustres visiteurs.

Seul, dans sa chambre tendue de riches draperies, au milieu des cassolettes qui exhalaient ces suaves odeurs dont il raffolait, Mazarin, dans une robe de chambre de soie rouge, était assis dans un fauteuil,

la tête tristement penchée sur sa poitrine.

Il pouvait pourtant être content de son sort. Il possédait aujourd'hui, dans ses coffres, près de deux cents millions, son œuvre politique était achevée, il avait pacifié intérieurement la France, soumis ses ennemis, assis la paix. Il venait de marier son maître à la fille du roi d'Espagne, après le traité des Pyrénées qui terminait une guerre de vingt-cinq ans, ses nièces, les demoiselles Mancini, étaient établies de façon brillante. Mais que peuvent ces considérations sur quelqu'un qui voit s'échapper la santé ?

On gratta à la porte ; Paolo Geloti, le fidèle domestique du Cardinal, entra. Ce Geloti avait, chez Mazarin, le droit de tout dire, de tout faire ; depuis plus de trente ans il le servait ; il avait été élevé au palais Colonna par le père du ministre qui l'avait recueilli par charité.

— Qu'y a-t-il, Paolo ? demanda le Cardinal en italien.

— Un envoi de Rome, Monseigneur ; nous n'avons pas osé l'ouvrir, c'est le légat du Pape qui l'a fait parvenir. Le paquet est très lourd, je crois que c'est une statue.

— Sans doute le présent d'un ami de là-bas qui sait combien j'aime les marbres antiques, dit le Cardinal que sa passion fit sortir de sa mélancolie. Qu'on l'apporte, je veux qu'on le déballe devant moi, cela me procurera une distraction.

Un paquet, non point très volumineux, mais très lourd, fut apporté dans la chambre par des laquais qui se mirent en devoir de l'ouvrir.

— Il y a aussi une lettre du légat, dit Geloti.

Le Cardinal prit le pli et le décacheta. Le légat informait le ministre que la Secrétairerie d'État l'avait chargé de faire parvenir cet envoi. « C'est une sculpture d'un certain mérite, léguée à Votre Éminence par un artiste, du nom de Bambara, qui vient de mourir dans l'indigence. »

« Bambara, Bambara », murmura Mazarin, « ce nom ne m'est pas inconnu, mais où l'ai-je entendu ? »

De son emballage de toiles et de paille émergea bientôt la statue d'un perroquet.

Mazarin reconnut Ercole, l'oiseau qu'il avait tué ; il poussa une

exclamation à laquelle Geloti fit écho, car lui aussi connaissait l'histoire.

— Emportez ceci, commanda le valet de chambre aux laquais.

— Qu'ils s'en gardent bien, protesta le Cardinal, je veux garder cette statue dans ma chambre même, elle me rappellera Cosmati, mon ami, peut-être mon seul ami...

Geloti dut obéir malgré sa répugnance. Mazarin restait maintenant en tête à tête avec l'oiseau de marbre, songeant à celui qui l'avait aimé jusqu'à mourir pour défendre son honneur, celui qui n'avait eu pour lui qu'un secret, le secret de sa mort afin de lui éviter une peine.

La santé du Cardinal s'altérait de plus en plus. On désespéra de le guérir. Il demanda à être porté à Vincennes.

— C'est là que je veux mourir, dit-il à son vieux domestique.

— Mais, Monseigneur, pourquoi parler de mourir ? protesta le valet de chambre.

— « La Morte passa », répliqua Mazarin.

De tous les objets d'art qui garnissaient son palais, de tous ses meubles précieux qu'il avait tant aimés, le Cardinal ne voulut emporter que le papegai de marbre.

Dans la chambre qu'il occupait dans le château royal de Vincennes accolé au vieux donjon, la statue fut placée sur une table, près du lit du malade.

Dans les premiers jours de mars, il fut certain que Mazarin ne pourrait être sauvé. Le Roi, la Reine, la Reine-Mère vinrent lui rendre visite.

Longuement, le ministre conversa avec le Roi, il usa ses dernières forces à parler des affaires du royaume ; quand Louis XIV se retira, le Cardinal put lui dire avec un ultime sourire que « son cœur était bien français, si son langage ne l'était guère ».

Le 9 mars, dans la nuit, une tempête se mit à souffler et des rafales de pluie ébranlèrent les vitres, les plaintes des vieux arbres de la forêt se joignirent à celles du vent. Soudain Geloti, qui reposait dans l'antichambre de son maître, fut réveillé en sursaut. Il lui semblait,

dans son sommeil, avoir entendu un grand cri lancé d'une voix rauque :

— La Morte passa !

Il se précipita, la porte de la chambre du Cardinal était ouverte à deux battants, la flamme de la veilleuse vacillait et l'oiseau de marbre, posé près du lit, paraissait battre des ailes. Dans le lit, Mazarin était mort.

Avec vingt-deux millions de livres, avec l'hôtel de Paris, les châteaux, les terres et les collections de l'héritage du Cardinal, le papegai de marbre passa entre les mains d'Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, la nièce du ministre. En souvenir de son oncle, la malheureuse duchesse garda toujours le marbre auprès d'elle dans la vie errante que la manie de son époux lui imposa.

En Angleterre, grâce à la protection des Stuarts, M^{me} de Mazarin crut avoir trouvé un refuge et même un semblant de bonheur. Saint-Évremond et quelques autres Français plus ou moins disgraciés ou exilés formèrent un moment autour d'elle l'ombre d'une petite cour.

Mais les révolutions survinrent. Charles II dut résister à des intrigues sans nombre, à des révoltes, à des complots, son frère et successeur fut obligé de fuir son pays.

Triste et seule, abandonnée de tous, tenue en suspicion par le roi Guillaume à cause de son affectueuse reconnaissance pour les Stuarts, sans secours de son mari qui dilapidait, dans son inconscience, son immense fortune, brouillée avec ses sœurs, la nièce du Cardinal s'éteignit, au château de Chelsea à l'âge de cinquante-trois ans.

— La Morte passa !



Presque Reine



e suis fort mécontente, Monsieur le Cardinal, de votre nièce Marie. Il faut que ce manège cesse ou sinon... Vous avez déjà obtenu, pour ses sœurs, des alliances bien disproportionnées à leur condition. L'une a épousé le duc de Mercœur, l'autre sera bientôt la comtesse de Soissons, mais celle-ci vise véritablement trop haut.

Dans sa chambre du vieux palais du Louvre, la Reine, Anne d'Autriche, exhalait sa colère et Mazarin, le Cardinal-ministre, l'échine courbée, laissait passer l'orage. Enfin, voyant la Reine à bout de souffle, il risqua :

— Yo ne vois pas. Madame, pourquoi Votre Majesté est si grandement en colère. Que fait donc Marie ? La poverella est bien timide et de beaucoup la moins belle de mes nièces.

Tant de feinte candeur faillit étrangler la Reine d'indignation.

— Ce qu'elle fait ? Vous le savez aussi bien que moi. Il ne se passe pas de jour qu'elle n'ait un long entretien secret avec le Roi. Ils feuilletent ensemble des livres d'amour et j'ai su que mon fils avait appris l'italien pour lire, avec elle, Pétrarque.

Le Cardinal chercha à faire dévier la conversation :

— Pétrarque ! Ah ! che bella cosa ! Quelle finesse ! Quel esprit ! Quelle galanterie !

— Il n'est pas question de Pétrarque, mais du Roi. Vous n'ignorez pas non plus, car vos espions sont plus actifs que les miens, que votre nièce a su s'attacher le Roi qui nourrit, pour elle, un tendre sentiment.

— Hé ! Qu'y pouis-je, yo ? C'est le Roi qui commande et ma nièce ne peut faire autrement que de lui obéir ; s'il lui plaît lui ordonner de lui faire la lecture !

— S'il ne s'agissait que de lecture, vous pensez bien que je ne m'en inquiétera pas, mais votre nièce a d'autres visées et ce sont celles-là que je ne puis souffrir.

— L'amore, Madame ! Pouvons-nous lutter contre l'amore ?

— Nous le pouvons et nous le devons ; il ne faut pas décorer du nom d'amour ce qui n'est qu'ambition et je sais que votre nièce s'est mise en tête d'être Reine ; elle veut se faire épouser par mon fils. Je ne crois pas, Monsieur le Cardinal, que le Roi soit capable d'une telle lâcheté, mais s'il était possible qu'il en eût la pensée, je vous avertis que toute la France serait contre vous et contre lui ; que moi-même je me mettrais à la tête des révoltés et que j'y engagerais mon second fils.

Le souple italien s'aperçut bien qu'il n'y avait pas à heurter, de front, les idées de la souveraine :

— La chose est, en effet, impossible, trop de distance sépare le roi de France d'une simple particulière, quoique yo doive rappeler à Votre Majesté que la famille Mancini est une ancienne famille patricienne de Rome. Yo sais ! Yo sais !... s'empressa-t-il d'ajouter, ce n'est pas assez.

La soumission de son ministre radoucit la Reine.

— Nous avons eu la chance de tirer le royaume des dangers de la Fronde et vous-même, avez pris une large part dans la pacification ; il ne faudrait pas, par un mariage mal assorti, réveiller la guerre civile.

— Yo souis tout à fait du sentiment de Votre Majesté, mais j'ai de la tendresse pour le Roi et yo pense à son bonheur.

Le Cardinal poussa un profond soupir. La Reine le regarda avec quelque étonnement :

— Moi aussi, je songe au bonheur de mon fils, mais les mariages que nous avons envisagés, soit avec une princesse de Savoie, soit avec la fille de mon frère, le roi d'Espagne, ne le lui donneront-ils pas ?

Mazarin soupira à nouveau plus fortement encore que précédemment :

— Ah ! Madame ! Est-ce vous qui pouvez parler du bonheur que l'on trouve dans ces unions politiques où la grandeur des intérêts est seule en cause ?

— Un roi s'appartient-il ? A-t-il le droit de considérer son propre agrément et tous ses actes, même les plus privés, ne doivent-ils pas concourir au bien de son peuple ?

— J'admire ces nobles sentiments et yo partage votre opinion. Pourtant, est-il assuré qu'une alliance personnelle avec une princesse étrangère donne aux peuples la paix et la sécurité que l'on recherche ? Vous-même, Madame, n'êtes-vous point issue de l'antique Maison d'Autriche et sœur de Sa Majesté Catholique ? Or, depuis vingt-cinq ans, nous sommes en guerre avec l'Espagne.

— C'est vrai, concéda la Reine, mais si ces alliances ne réussissent pas toujours, on doit, néanmoins, les tenter.

— Sans doute, mais puisque nous parlons du bonheur des peuples, ne pourrait-on croire qu'il serait mieux assis, yo parle naturellement en général et non pour le cas présent, ne serait-il pas mieux assis sur l'exemple des vertus domestiques et de l'affection conjugale donné par ceux qui sont sur le trône ?

— Que voulez-vous dire ?

— Nous possédons trop d'exemples de princes mariés pour les convenances de leur Cour ou de leurs ministres et dont le foyer offre le spectacle du désordre et non point celui de l'amour mutuel, de l'intimité et de l'attachement. Ces choses donnent matière à bien des controverses.

Cette fois, la Reine ne répondit rien ; peut-être songea-t-elle à son union avec le feu roi Louis XIII, union si souvent malheureuse. La conversation fut abandonnée et la souveraine, avec son ministre, travailla aux affaires de l'État. Lorsque Mazarin prit congé de la Reine et qu'il fut sorti de sa chambre, il se frotta les mains :

— Va bene ! se dit-il.

Entrevoyait-il que, peut-être, la Reine céderait, que peut-être sa nièce, Marie Mancini, la moins favorisée physiquement de ses sœurs, réussirait à s'emparer tellement de l'esprit du Roi, qu'il lui ferait partager son trône et que lui, Mazarin, petit-fils d'un obscur commerçant de Palerme, serait non seulement le parrain et le ministre, mais l'oncle du roi de France ?

À plusieurs reprises, la Reine revint sur le même sujet ; elle résistait encore, mais le Cardinal, qui la connaissait bien, se rendait compte que le jour où il déploierait toute la force de sa dialectique, il emporterait son consentement.

Pendant ce temps, le monarque de vingt ans et la jeune fille de dix-huit continuaient leur innocent manège. La Reine était bien informée ; Louis XIV avait bel et bien appris la langue de Pétrarque, pour pouvoir lire ce galant auteur avec celle pour qui il se sentait une irrésistible passion. Il était allé à la guerre, s'était couvert de gloire au siège de Montmédy ; après la bataille, il écrivait une lettre à Marie Mancini qui la remplit d'orgueilleuse joie et qu'elle s'empressa de cacher dans son corsage, pas assez vite cependant pour ne pas laisser, aux personnes de son entourage, le temps d'en apercevoir l'écriture. Et puis, on avait parlé du mariage du Roi avec la princesse Marguerite de Savoie ; les grands yeux de Marie s'étaient voilés de larmes ; elle avait été jusqu'à faire des reproches jaloux à son royal amoureux et cela avait duré jusqu'à ce qu'il lui eût avoué le secret de l'État ; ce mariage ne devait pas être, ce n'était qu'une feinte dont la cause était connue du seul Cardinal. Le Roi, lui-même, l'ignorait.

La jeune fille avait éprouvé du bonheur, mais aussi du dépit contre son oncle qui menait ainsi le Roi à sa guise. Quand elle serait Reine, cela changerait. Le voyage à Lyon, où l'on devait rencontrer la princesse de Savoie, fut un enchantement. Le Roi et Marie, chevauchant en tête du cortège, s'amusaient à mille jeux d'esprit ; parfois, ils s'éloignaient au galop du chemin pour admirer quelques coins du paysage ou s'isoler dans un bois.

À Lyon, ce ne furent que fêtes. Mais Louis XIV ne s'était pas trompé ; le mariage n'eut pas lieu et la Cour revint à Fontainebleau.

Les tendres apartés étaient ici plus fréquents et plus longs et entourés de plus d'agrément que dans le sombre Louvre ; on lisait l'« Astrée », la « Diana enamorada » de Montemayor. On parlait de romans de chevalerie et, un jour, le Roi, s'étant penché plus près de l'oreille de la jeune fille, lui avait demandé s'il lui plairait d'être Reine.

Le lendemain, Mazarin, dans sa chambre de Fontainebleau, était en train de travailler, quand Bertollini, son agent secret et son homme de confiance, pénétra auprès de lui. Il n'y avait pas de protocole pour Bertollini ; à toutes les heures du jour, il pouvait entrer chez son maître. Celui-ci l'interrogea vivement.

— Tu as du nouveau à me rapporter ? demanda-t-il en italien.

— En effet, Éminence, répondit l'homme de confiance. Depuis que nous sommes ici, je me déguise tous les jours en jardinier et je « les » épie.

— Tu as remarqué quelque chose de spécial ?

— Oui, Éminence. Hier, comme tous les jours, ils ont été s'asseoir sur un banc du jardin de la Reine. Ils ont ouvert un livre, elle a commencé à faire à haute voix la lecture. Je me suis glissé à bonne distance pour écouter commodément. J'ai pu comprendre ce qu'elle lisait, c'était de l'italien, des sornettes, sauf le respect que je dois à votre Éminence.

— Bien, bien, dit le Cardinal, je sais. Est-ce tout ?

— Non, quand elle eut lu pendant environ un quart d'heure elle s'arrêta. Lui alors, se pencha sur elle et lui dit : « Vous plairait-il d'être Reine ? » Je ne sais ce qu'elle a répondu sur le moment, car elle s'est exprimée à voix basse, mais bientôt leur ton s'est élevé ; ils parlaient de ce qu'ils feraient et elle a dit : « Vous savez que je ne songe pas à me mêler des affaires de l'État, mais je vous demanderai, pourtant, une grâce. » — « Je vous l'accorde d'avance », a-t-il répondu en riant. — « Je voudrais que Votre Majesté chasse mon oncle, il est un mauvais serviteur et ne m'aime pas. Toujours, il a préféré mes sœurs à moi ; quand elles allaient au bal, je restais à la maison, sur son ordre, et il ne me laissait comme compagnie que la vieille Rose, son espionne. » Lui, a encore ri. Mais elle ne riait pas. « Vous le chasserez, n'est-ce pas ? » a-t-elle insisté. Il lui a pris la main et l'a embrassée. Ensuite, ils se sont levés et je n'aurais pas pu les suivre sans me trahir.

Mazarin fit signe à Bertollini de se retirer ; lui-même resta un moment à réfléchir puis, ramassant quelques papiers, il se rendit chez la Reine.

Ses premiers mots furent :

— Yo crois qu'il est nécessaire que nous décidions le mariage de l'infante.

Anne d'Autriche considéra son ministre avec stupéfaction.

— Oui, continua-t-il, l'intérêt du royaume l'exige ; ce n'est qu'à ce prix que nous aurons enfin la paix.

— N'aviez-vous pas pensé à un autre établissement particulier ? demanda la Reine.

— Madame, ce ne pouvait être que chimères ; le Roi ne saurait épouser une particulière, les rois appartiennent au public ; tous leurs actes, même les plus privés, ne doivent avoir pour objet que le bonheur de leurs peuples ; les mariages avec des princesses étrangères sont la meilleure manière d'assurer la tranquillité à laquelle les nations aspirent. Yo voudrais avoir votre assentiment pour écrire à don Luis de Haro, ministre du Roi Catholique, et entamer les pourparlers.

Ceux-ci allèrent d'abord assez rondement malgré les lenteurs de la Cour de Madrid. Lorsque Louis XIV apprit, par sa mère, la résolution qui avait été prise, il commença par se révolter, puis il se jeta à genoux devant la Reine pour la supplier de changer d'avis mais, nul plus que lui, n'avait le sentiment des devoirs que lui imposait son métier de roi. Il céda. On résolut d'éloigner Marie Mancini et ce furent des jours de pleurs et de tristesse. Nous ne saurons jamais quels reproches la nièce du Cardinal adressa à celui qu'elle considérait déjà comme son futur mari.

Il existe, aux environs de Rochefort, une curieuse petite ville qui se nomme Brouage ; cette ville qui se dresse, aujourd'hui à peu près morte au milieu des marais, n'offrant aux regards que ses beaux remparts, était alors une sorte de forteresse construite pour surveiller les protestants de La Rochelle. Elle comptait près de quatre mille habitants et renfermait un couvent des Dames de la Visitation dont la Reine était protectrice ; c'est là qu'il fut convenu que l'on enverrait Marie Mancini avec celles de ses sœurs qui n'étaient pas mariées ; ainsi éviterait-on tout éclat pouvant contrecarrer les projets de Mazarin.

Un matin, dans la cour du Louvre, des carrosses s'avancèrent. Melle Mancini, avec leurs suivantes et les femmes de leur service dont la vieille Rose que Marie soupçonnait, peut-être avec raison, d'être une espionne de son oncle, montèrent en voiture. Au moment où les carrosses allaient s'ébranler, il y eut un remous parmi les gentilshommes et les gardes qui assistaient au départ. C'était le Roi qui venait faire ses adieux à celle qui s'éloignait. On remarqua que Louis XIV avait les yeux rouges et la figure bouleversée. Longuement, il parla à Marie penchée à la portière ; les courtisans qui ne voyaient que les épaules du Prince, s'aperçurent qu'elles étaient secouées par des sanglots. Enfin, il fallut se séparer. Le Roi se courba sur la main de Marie Mancini et elle, très doucement, lui dit :

— Sire, vous êtes Roi, vous pleurez... et je pars.

On ferma les portières et, dans un grand bruit de roues et de fers de chevaux battant les pavés, le petit cortège se mit en route.



À chaque étape, Marie recevait une lettre que le Roi envoyait porter à franc étrier et elle-même répondait par le retour du même courrier. C'était Bertollini, envoyé comme fourrier par le Cardinal, qui se chargeait de remettre secrètement les missives du Roi et de reprendre celles de M^{lle} Mancini. À tous ses talents, l'italien joignait celui de contrefaire les écritures. Faut-il voir, dans son habileté, la

raison pour laquelle, à mesure qu'elle s'éloignait, les lettres de Marie Mancini devenaient moins tendres tandis que celles du Roi paraissaient moins enflammées ?

Les négociations que Mazarin menait sur la frontière espagnole avec don Luis de Haro, plénipotentiaire désagréable, hautain, dur et de mauvaise foi, avançaient maintenant péniblement. Pourtant, un jour, l'avis arriva de Saint-Jean-de-Luz que la remise de l'infante aurait lieu dans l'île des Faisans, au milieu du cours de la Bidassoa qui sépare les deux royaumes. Le Roi devait venir en personne et le mariage être célébré dans l'église de Saint-Jean-de-Luz.

Ce fut un brillant cortège qui partit de Paris pour courir à l'autre bout de la France chercher une petite princesse étrangère qui allait apporter le plus beau présent de noces qui se puisse voir : la paix.

Les cloches sonnaient à toute volée, le peuple poussait des acclamations de joie et la ville retentissait de bénédictions pour le Roi et pour l'heureux succès de son voyage.

Dans les carrosses, entourées de gardes et de chevaux-légers, on voyait la Reine avec la princesse de Conti, puis la Grande Mademoiselle qui s'en allait, la rage au cœur, en songeant que, sans un malencontreux coup de canon, ce mariage eût pu être le sien, et encore la princesse Palatine avec la comtesse de Fleix, la duchesse d'Uzès, M^{me} de Noailles et tant d'autres que l'on ne saurait énumérer.

Le Roi était à cheval, escorté par ses mousquetaires et ses deux compagnies de cent gentilshommes au bec de corbin, commandées, l'une par le marquis de Puy-guilhem, l'autre par le marquis d'Humières.

On s'arrêta d'abord à Fontainebleau, d'où l'on repartit le 28 juillet^[5]. On passa à Jargeau. On séjourna à Chambord où se trouvait Monsieur Gaston, le frère du feu Roi, et où l'on chassa. On repartit pour Blois.

Sur les routes de France, le cortège se déroulait sur plus d'une lieue, soulevant des nuages de poussière. Tout le long du chemin, les paysans accouraient pour voir cette Cour, dans son faste pacifique, et entrevoir le Roi que l'on n'avait, jusqu'ici, aperçu que se rendant à la guerre.

On cheminait doucement, car les routes étaient défectueuses et l'on devait s'arrêter, dans toutes les bonnes villes, pour écouter les harangues des magistrats et accepter l'hospitalité des évêques et des

gouverneurs.

Au milieu de cette pompe, parmi ces fêtes continuelles, le Roi semblait d'abord préoccupé, son air devenait plus soucieux à mesure que l'on approchait du but du voyage. Parvenu à la hauteur de La Rochelle, il déclara qu'il lui fallait quitter la Cour pour se porter, de sa personne, dans cette place où il n'était pas mauvais que ces Messieurs de la Religion le vissent et où il se rendrait compte, par lui-même, de l'état de soumission où ils étaient.

La Reine assista sans joie au départ de son fils, mais comment s'y opposer ? Les raisons qu'il donnait étaient si fortes qu'elle ne pouvait rien trouver à y redire. Elle continua donc sa route vers Saint-Jean-de-Luz et le Roi, escorté de ses mousquetaires, s'en fut à La Rochelle.

Louis XIV ne demeura pas longtemps dans cette ville. Il prétextait le peu de goût qu'il avait de se trouver parmi d'anciens rebelles et il se transporta à Rochefort où il voulait considérer certains travaux.

Rochefort n'était encore qu'un petit bourg que l'on projetait de fortifier ; le Roi fut mal logé. Que lui importait ?

La nuit venue, il feignit de se retirer et, quand il pensa que tout le monde était endormi, il monta à cheval, accompagné seulement de deux gentilshommes et partit pour Brouage.

Le couvent des Dames de la Visitation était une grande maison sans clôture. Un mousquetaire, mandé d'avance, avait pu prévenir M^{me} Marie Mancini de la visite qu'elle allait recevoir, de sorte que le Roi la rejoignit sur une petite place plantée d'arbres qui se trouvait entre le monastère et le rempart.

La rencontre des deux amoureux fut d'abord contrainte. Marie en voulait au Roi de ses billets un peu secs à son gré et Louis XIV ne comprenait pas le peu d'ardeur des réponses faites à ses lettres brûlantes.

— Votre amour dont vous m'entreteniez n'a guère résisté à l'éloignement, reprochait la jeune fille.

— Comment pouvez-vous ainsi parler, s'étonnait le Roi, vous qui, à mes déclarations, ne montriez que de l'indifférence ?

Bientôt cependant, on ne parla plus des lettres ; le temps pressait, les heures étaient comptées, ils avaient tant de choses à dire.

Quand des amoureux se font des confidences, ils ne prêtent guère attention à un pauvre hère encapuchonné qui dort au pied d'un arbre...

Ils parlèrent... et à mesure qu'ils parlaient les nécessités de la politique, les exigences de la Cour, les projets des ministres prenaient de plus en plus des proportions de simples rêveries. Comme à Fontainebleau, le Roi se pencha vers Marie.

— Vous plairait-il d'être Reine ? lui murmura-t-il à l'oreille.

Il ne vit pas, car l'aube était encore trop jeune, l'éclair de triomphe qui passait dans les yeux de celle qui était assise près de lui.

— Non, répondit-elle d'une voix faible. Ce n'est plus possible. Mon oncle en a disposé autrement ; votre mariage est, en fait, décidé avec une autre. La politique le veut.

Ce refus inattendu enflamma le jeune monarque.

— Au diable la politique ! Le Cardinal n'a qu'à m'obéir, si je dis : « Je veux ». Quant au mariage espagnol, peu m'en chaut. On trouvera bien un autre moyen de faire la paix. Je ne puis toujours penser aux autres. J'ai bien aussi droit au bonheur. Vous plairait-il d'être Reine ?

Cette fois, M^{lle} Mancini ne répondit pas « non », mais elle ne voulait pas paraître se rendre trop rapidement. Elle avait vu l'effet de sa résistance et désirait agir plus énergiquement sur la volonté du Roi :

— Retournez à Rochefort. Je vais réfléchir, prier, et ce matin, sans faute, vous aurez ma réponse.

Le jour décidément se levait. Louis XIV accompagna Marie jusqu'à la porte dérobée du couvent par où elle était sortie.

— Répondez-moi « oui », je le veux, dit-il encore.

— C'est mon plus cher désir, répliqua la jeune fille, attendez mon billet.

Avant de refermer la porte sur elle, M^{lle} Mancini, de sa jolie main blanche, envoya au Roi un baiser.

Lui, rejoignit ses compagnons, remonta à cheval, piqua des deux

et dans la fièvre du bonheur, regagna son mauvais quartier de Rochefort qui lui parut un superbe palais.

Rentrée dans sa chambre, Marie n'eut pas à réfléchir ; sa résolution était prise et bien prise ; le Roi était maintenant dans un état d'esprit tel qu'elle sentait bien qu'elle le dominait ; il ne fallait pas manquer cette occasion dernière.

Les premiers rayons du soleil éclairaient la pièce simple à l'extrême et nue comme une cellule de religieuse. Dans les yeux de la jeune fille, elle apparaissait démesurée, tendue de tapisseries les plus rares et ornée de meubles les plus précieux. N'était-ce pas l'antichambre de son palais ? N'était-ce pas là qu'elle allait accepter la couronne ?

Elle s'assit à sa table et, se souvenant des derniers mots de son royal amoureux, elle traça cette simple ligne :

« Que la volonté du Roi soit faite. »

« Marie »

Il ne s'agissait plus que de faire tenir ce message au Roi ; pour cela, elle comptait sur le zèle d'un domestique dont elle avait lieu d'être satisfaite ; ce domestique, que le Cardinal avait mis à sa disposition, s'appelait Bertollini. Or, ce serviteur, elle l'avait gagné par son sourire, par quelques menus présents et c'était à lui qu'elle avait confié le soin de remettre ses billets au Roi, ce dont il s'était toujours acquitté fidèlement ; son oncle avait voulu lui donner un espion de sa main, elle l'avait joué. C'était de bonne guerre.

Elle lui en réservait bien d'autres quand elle serait Reine ! C'était maintenant chose sûre.

Ayant plié son billet et l'ayant cacheté, M^{lle} Mancini descendit à la recherche de Bertollini ; il n'était jamais bien loin. Elle lui remit le message qu'il devrait, secrètement et en toute diligence, faire parvenir au Roi. L'homme prit le billet et assura la jeune fille que sa commission serait faite, après quoi il monta dans la mauvaise chambre qu'il avait dans une maison voisine et, peu de temps après, on le vit enfourcher son bidet.

Quand le Roi eut, entre les mains, le message de Marie, il fut comme transporté de bonheur ; il fit vivement sauter le cachet mais sa joie fut courte, car il lut :

« Que la volonté de la Reine soit faite. »

« Marie »

Une heure après, Louis XIV, désolé, prenait avec ses mousquetaires le chemin de Bordeaux.

Le mariage était loin d'être conclu, des difficultés imprévues avaient été soulevées par la Cour de Madrid ; un Infant était mort, don Luis de Haro ergotait. La Cour ne pouvait rester éternellement à Bordeaux, elle s'en alla à Toulouse, de là, à Marseille, puis à Aix, à Toulon, remonta sur Avignon, alla séjourner à Dax, revint à Toulouse et ce ne fut qu'au bout d'environ un an de pérégrinations et d'atermoiements que l'on se dirigea vers Saint-Jean-de-Luz.

Le 3 juin 1660, au milieu d'une pompe inouïe, Louis XIV épousait l'infante, Marie-Thérèse d'Autriche.

Après la cérémonie, Louis XIV et la jeune Reine reçurent, dans le bel hôtel de ville nouvellement construit, toutes les personnes qui les voulaient venir complimenter. Le défilé dura pendant deux heures ; quand il fut terminé, un des gentilshommes du Roi l'avertit secrètement qu'un frère mendiant désirait l'entretenir en particulier.

— Pourquoi n'est-il pas venu avec tout le monde ? Ce tantôt, nul n'était exclu de ma présence.

— Il dit, répondit tout bas le courtisan, qu'il est messenger de M^{lle} Marie Mancini.

Louis XIV resta un moment interdit. Depuis un an, il n'avait plus eu de nouvelles directes de Marie et il pensait qu'elle l'avait oublié ou qu'elle n'avait plus confiance en sa parole royale. Était-il survenu quelque chose de nouveau ? En tout cas, il ne put résister au désir de savoir.

Lorsqu'il se trouva seul avec le moine, il l'interrogea vivement. Celui-ci lui dit s'appeler le frère Anselme et avoir été dépêché, auprès de lui, par M^{lle} Mancini, il y avait de cela dix mois, jour pour jour.

— Dix mois ! s'écria le monarque, mais j'étais alors à Rochefort.

— En effet, Sire, la nièce du Cardinal me rencontra ce jour-là, dans l'église de Brouage. Elle me connaissait un peu pour m'avoir fait quelques aumônes, je la saluai et elle me dit : « Je viens de mander un messenger auprès du Roi, qui se trouve actuellement à Rochefort, mais je suis, subitement, prise de doutes sur la fidélité de celui que j'ai

chargé de la commission. J'ai recopié, mot pour mot, le billet que je destinai à Sa Majesté. Voulez-vous le lui faire tenir ? » — J'acceptai naturellement et je reçus un billet plié et cacheté avec une petite somme d'argent destinée à payer mes frais de route. Je partis aussitôt mais comme je cheminais à pied, j'arrivai assez tard dans le jour et l'on m'apprit que Votre Majesté était partie pour Bordeaux.

— Il ne faut pas dix mois, même à pied, pour aller de Rochefort à Bordeaux, s'étonna le Roi.

— Non, Sire, mais en sortant de Rochefort pour essayer de rejoindre Votre Majesté, je tombai sur des protestants de La Rochelle qui m'insultèrent, me battirent, tant et si bien que je perdis connaissance et que je fus, pendant des mois, entre la vie et la mort, soigné dans un de nos couvents. Comme M^{lle} Mancini m'avait fait jurer que je ne remettrais son billet qu'entre les mains du Roi, je ne voulus point m'en dessaisir et, dès que je fus guéri, je me remis en marche pour rejoindre la Cour ; mais la Cour avait parcouru plus de la moitié du royaume et, étant allé à Toulouse et à Dax, toujours à contretemps, ce n'est que maintenant que j'ai pu me présenter à Votre Majesté. J'oubliais que, pour quelques peccadilles sans importance, M. l'évêque de Toulouse daigna me faire enfermer dans sa prison ecclésiastique.

— Donnez vite le billet, s'écria le Roi impatienté.

Le frère Anselme tira, de sous sa robe de bure, un papier crasseux sur lequel l'adresse était à moitié effacée et dont les cachets étaient tout craquelés. Le Roi l'ouvrit et il lut, tracés de la main de celle qui fut presque Reine, ces mots :

« Que la volonté du Roi soit faite. »

« Marie. »



La rose Francoise-Louise



n cette orageuse journée de septembre 1662, il faisait grand vent. Au-dessus de la forêt de Fontainebleau, les nuages s'amoncelaient et accouraient en colonnes pressées vers le château, menaçant de cacher le soleil qui brillait encore d'un chaud éclat.

M. Le Nôtre, sa longue canne à la main, surveillait les plantations du jardin de l'Orangerie. C'était un endroit délicieux, situé entre la chapelle de la Sainte-Trinité, la galerie François I^{er} et l'aile du château où se trouvait la Grande Chambre ; le célèbre architecte de la Nature projetait une sorte de salon de verdure comme il devait en réussir de si admirables à Versailles. Au centre, était creusé un petit bassin et le principal et plus curieux ornement de ce site champêtre était un fronton soutenu par des cariatides égyptiennes, fronton sur lequel s'ébattaient trois groupes d'enfants.

L'intention de M. Le Nôtre était de garnir le fond du bosquet d'une roseraie qui mettrait sa note claire à côté de la tache sombre des grands arbres.

On en était au semis des roses et, l'orage menaçant, M. Le Nôtre gourmandait ses jardiniers afin que leur travail fut achevé avant la pluie. Les jeunes gens se hâtaient, car le surintendant des jardins ne savait pas seulement assouplir la nature, il connaissait encore admirablement l'art de se faire obéir des hommes.

Toute la roseraie était déjà semée ; il ne restait plus qu'un petit coin pour lequel M. Le Nôtre nourrissait de grandes espérances. On devait y faire fleurir une rose toute nouvelle qu'un des garçons jardiniers avait préparée avec amour. Ce garçon jardinier, nommé Michel Brivart, était originaire de Fontenay, où la culture des roses est si en honneur que le petit village proche de Sceaux a acquis le surnom de Fontenay-aux-Roses.

Là, chaque jardin, le plus humble soit-il, possède sa roseraie et chaque propriétaire de jardin cherche à surpasser le voisin par un plant plus remarquable, plus beau ou plus imprévu que le sien. Parmi tous ces horticulteurs, le plus habile était, sans conteste, Jean Brivart, le père de Michel.

Jusqu'à l'âge de trente-huit ans, ce dernier avait travaillé avec son père et lorsqu'il avait été engagé, par M. Le Nôtre, pour soigner les roses des jardins du Roi à Fontainebleau, il avait apporté avec lui le secret d'une fleur miraculeusement belle, dont la préparation avait demandé de longues années de tâtonnements et de soins. C'était cette rose qui devait être semée à l'endroit le plus en vue de la roseraie de Fontainebleau.

Mais le temps passait, le ciel se couvrait, le vent soufflait et Michel Brivart n'était pas là. M. Le Nôtre, d'un caractère ardent et aussi vite irrité qu'il était apaisé, pestait et se démenait. Il avait déjà envoyé plusieurs jardiniers chercher l'absent, mais on ne l'avait pas trouvé.

Tout à coup, on le vit poindre sur le chemin qui venait de l'orangerie ; il marchait à pas comptés et portait un grand plat avec la sollicitude d'une nourrice pour son enfant.

— Te voilà enfin, maraud ! Que faisais-tu donc ? Ne vois-tu pas que le vent souffle de plus en plus fort, que si l'on ne se hâte pas de semer les graines, elles seront éparpillées et mélangées et que ma roseraie sera gâtée ? À moins encore qu'il ne pleuve avant la fin du travail et tout sera à recommencer.

Michel Brivart, un bon gros garçon joufflu à la mine honnête, au regard droit, posa, sur un banc, son plat rempli de terre et de sable et ôta poliment son bonnet.

— Monsieur, dit-il, je préparais mon semis dans ce plat afin qu'il n'y ait plus qu'à le répandre dans les trous. Je savais bien que j'arriverais avant la pluie.

M. Le Nôtre qui s'y connaissait, vit que le garçon avait admirablement préparé son ouvrage. Sa colère tomba et il allait dire un mot à l'homme pour lui montrer qu'il était pardonné, quand un mouvement parmi les autres jardiniers, le fit se retourner.

Dans l'allée qui menait au bosquet, le jeune Roi — Louis XIV avait alors vingt-quatre ans — s'avancait aux côtés d'une toute jeune fille. Cette jeune fille était Françoise-Louise de La Baume Le Blanc qui

était, avec M^{lles} de Chamerault et de Pons, une des trois filles d'honneur de Madame, la belle-sœur du Roi.

Ces trois jeunes filles venaient d'être désignées et c'était leur premier voyage avec la Cour. Elles formaient autour d'Henriette d'Angleterre, épouse de Monsieur, un gracieux cénacle qui avait, dès l'abord, charmé le jeune Roi.

Des trois filles d'honneur, Françoise-Louise de La Baume était la plus jolie, avec son exquise blondeur, sa fraîche carnation, ses yeux bleus, son adorable sourire et sa taille fine. Son esprit n'était pas extrêmement cultivé, mais elle avait une spontanéité si naturelle, une manière si particulière de parler de toutes choses, que le Roi en avait été enchanté.

Il l'avait, ce matin-là, rencontrée au sortir de la messe et il lui avait proposé de l'emmener voir les travaux que l'on exécutait dans le parc.

C'était la première fois que M^{me} de La Baume se trouvait seule avec le Roi. Au début, elle avait été un peu contrainte mais, bien vite, son aimable naturel avait chassé sa timidité et elle s'était laissée aller à l'agrément de la conversation du monarque qui savait, lorsqu'il le voulait, être le plus galant causeur de son royaume. C'était un bien joli couple que celui que formaient les deux jeunes gens. Lui, au port déjà majestueux, elle, dissimulant sa légère claudication par un pas dansant qui lui donnait un charme de plus.

— Voyez, disait Louis XIV, comme la nature est aujourd'hui jolie à l'approche de la pluie. Les fleurs exhalent leur plus suave parfum — le Roi était très sensible aux bonnes odeurs — et il semble que les parterres aient enrichi leur parure, que l'orage doit bientôt ternir. À moins que les fleurs ne se soient faites plus belles, sachant que vous les daigniez visiter.

— Je crois, Sire, que si votre deuxième pensée est la plus flatteuse, la première est la plus juste. La nature s'embellit avant de se faner, car les choses qui finissent sont toujours les plus belles... peut-être pour nous donner des regrets.

— Quoi ?... Vous ?... Une petite fille de dix-sept ans, vous avez déjà cette philosophie désenchantée ?

— Les petites filles de nos jours savent regarder, Sire, et elles n'ignorent pas que les choses les plus agréables ont une fin.

En parlant, le Roi et M^{lle} de La Baume s'étaient approchés du salon de verdure et s'étaient assis sur le banc de pierre, à côté du plat abandonné par Michel Brivart.

À la vue du Roi, les jardiniers s'étaient égaillés et M. Le Nôtre s'était discrètement retiré un peu plus loin, sans cependant s'en aller tout à fait car il savait que le Roi aimait demander des explications sur les plantations que l'on faisait.

Louis XIV était à peine assis et allait répondre à M^{lle} de La Baume quand un coup de vent passa en rafale, une sorte de tourbillon qui levait le gravier des allées ; il ne manqua pas de s'attaquer au plat qui était sur le banc et envoya un nuage de poussière sur les habits et dans la figure du Roi.

Celui-ci se mit dans une violente colère :

— Que signifie ceci ? criait-il. Ne doit-il donc plus m'être permis de m'asseoir dans ce parc ? Quel est le faquin, le drôle qui a préparé ce plat de poussière tout exprès pour m'aveugler ?

En entendant son maître ainsi se tacher, M. Le Nôtre parut.

— Sire, dit-il, veuillez être indulgent. Quand Votre Majesté est arrivée en ce lieu un garçon allait semer des roses.

— Qu'on me l'aille quérir incontinent, cria le Roi, je le veux moi-même chasser !

— Sire, intervint à nouveau le surintendant des jardins, si Votre Majesté veut me permettre...

De son mouchoir, M. Le Nôtre voulut épousseter l'habit du Roi, mais celui-ci le repoussa :

— Non ! Non ! Il ne s'agit pas de cela ! Je veux que le coupable soit puni. Allez tout aussitôt me le chercher.

À regret, le surintendant s'éloigna. Louis XIV remâchait sa colère d'autant plus que des grains de poussière qui lui étaient entrés dans les yeux le piquaient furieusement.

M^{me} de La Baume, d'abord effrayée par l'irritation royale, tenta maintenant de faire une diversion.

— Et à moi, Sire, m'interdisez-vous de vous débarrasser de cette

terre ?

Tout en parlant, d'une écharpe de soie qu'elle avait jetée sur ses épaules, elle se mit à épousseter l'habit du Roi. Louis XIV ne put s'empêcher de rire au milieu de sa colère.

— Mes habits, c'est peu de chose, mais il m'est impossible d'ouvrir les yeux car, chaque fois que j'écarte les paupières, cette maudite poussière m'aveugle.

— À cela, je sais un remède, dit gentiment Françoise-Louise. Votre Majesté me permet-elle de l'essayer ?

— Certes oui, répondit le Roi, je suis trop incommodé de ne pas y voir, surtout que cet état d'aveuglement m'empêche d'apercevoir votre personne.

Grimpant lestement sur le banc, M^{me} de La Baume s'appuya de ses deux mains sur les épaules du Roi et, avec beaucoup de douceur, elle lui souffla sur les yeux. Un moment, comme par jeu, le jeune monarque affecta de tenir les paupières closes, puis il les rouvrit subitement et son regard rencontra celui de Françoise-Louise penchée sur lui et suivant, avec le plus grand sérieux, le travail qu'elle avait entrepris.

Les deux jeunes gens se sourirent et il y avait, dans les yeux du Roi, beaucoup plus que de la reconnaissance d'être débarrassé de quelques poussières et, dans ceux de Françoise-Louise tout autre chose que la simple satisfaction d'une petite guérison.

Des pas qui s'approchaient dérangèrent le doux tête-à-tête. Leste, M^{lle} de La Baume sauta de son banc et le Roi se tourna vers les nouveaux arrivants. C'était M. Le Nôtre qui poussait littéralement devant lui le pauvre Michel Brivart qu'il avait découvert tout tremblant derrière un massif.

— Voici le coupable, Sire, dit le surintendant des jardins. Voyez s'il est confus de sa maladresse et peut-être Votre Majesté daignera-t-elle lui pardonner ? C'est un garçon fort honnête et dont nul ici n'a eu à se plaindre. J'ajoute que son père est vieux et qu'il en est le seul soutien.

Mais la colère qui avait saisi le Roi et qui s'était dissipée avec la poussière, sous le souffle de Françoise-Louise, reprit le monarque.

— Tout ce que vous me dites, Monsieur, ne changera point ma

résolution. Ce drôle m'a failli faire éborgner et j'entends qu'il quitte sur l'heure les lieux.

Quand le Roi avait dit : « Je veux ! », personne, même parmi ses familiers, n'osait intervenir ; mais ce que de vieux courtisans, des ministres importants, des maréchaux vieillis sous le harnois ne se risquaient pas à faire, une jeune fille de dix-sept ans le tenta.

— Sire, dit-elle, ce pauvre garçon est assez puni d'avoir mérité votre courroux et tout en lui exprime le désespoir de vous avoir déplu. S'il a laissé son plat sur ce banc, c'est qu'il a été effrayé par l'auguste approche de Votre Majesté. C'est à vous-même qu'il faut vous en prendre si votre abord est si redoutable et s'il inspire un si vif respect.

Les traits contractés du Roi se détendirent. Il répondit :

— Vous savez fort bien présenter les choses et vous en remontreriez à bien des avocats de mon Parlement, mais il n'en reste pas moins que le bêlître a manqué de me faire perdre la vue.

— Et si cela n'était pas arrivé, aurais-je eu l'honneur de souffler dans les yeux de Votre Majesté ? interrogea avec une jolie révérence M^{me} de La Baume.

Cette fois, le Roi ne se retint plus et il éclata de rire :

— Vous avez gagné votre procès, ce garçon ne s'en ira pas. Comment t'appelles-tu ?

L'autre bafouilla :

— Michel Brivart, Sire...

— Et que faisait ici ce plat qui... ? Mais, sur ceci, je ne veux pas revenir, il y a une chose jugée, comme on dit dans la basoche.

— Sire, répondit le garçon maintenant enhardi, c'est une préparation de terre et de sable dans laquelle j'ai mêlé un semis de roses.

M. Le Nôtre intervint :

— Il s'agit d'une espèce toute nouvelle due à la patiente industrie du père de ce garçon et qui ne manquera pas, au printemps, si elle fleurit convenablement, d'être agréable à Votre Majesté.

Les mois passèrent, la Cour alla au Louvre, à Saint-Germain, les

séjours à Versailles se firent plus fréquents ; on n'était revenu à Fontainebleau qu'au moment des chasses à une époque où les roses ne fleurissaient pas.

Ce n'est que trois ans après les faits que nous avons rapportés que le Roi s'installa au palais de Fontainebleau, au cours du mois de juin. M^{me} de La Baume Le Blanc venait d'être faite marquise de La Vallière ; son crédit sur le Roi était grand. Dès les premiers jours de son arrivée, elle exprima le désir de se rendre aux jardins et de voir la roseraie. Louis XIV accepta avec enthousiasme.

La roseraie était un émerveillement. Toutes les fleurs étaient dans leur plein épanouissement, offrant une ravissante variété de couleurs et répandant un arôme enchanteur. Mais, entre toutes les roses, une rose se détachait, plus belle et plus odorante. Elle avait l'éclat doux de la rose de Damas, avec le velouté de la rose « cent-feuilles » et l'éclat de la rose de France ; avec cela, elle dépassait ses congénères en grosseur et ses pétales, pâles sur les bords, prenaient, au centre, une coloration profonde.

Le Roi et la favorite s'arrêtèrent pleins d'admiration. Le Nôtre, qui n'était jamais loin quand le Roi parcourait ses jardins, s'avança en le voyant penché sur ces belles fleurs.

— Quelle est donc cette espèce de rose que je ne connais pas ? demanda Louis XIV.

— Sire, c'est un plant nouveau qui eut l'honneur d'être semé il y a trois ans, sous les yeux mêmes, et je puis dire, aux dépens des yeux de Votre Majesté.

— Quoi ! C'est la fleur préparée par ce jeune jardinier que je voulais congédier ?

— Michel Brivart. Oui, Sire, et n'eus-je pas raison de dire à Votre Majesté qu'elle serait charmée par sa création ?

— Je veux le voir, dit le Roi.

M. Le Nôtre manda un garçon à la découverte de Brivart. Quand celui-ci fut devant le Roi, le monarque lui dit :

— Je suis content de ce que tu as fait ; on te donnera une récompense. Si de tous mes sujets, chacun dans sa partie s'efforçait de faire aussi bien que tu as fait dans le domaine des roses, ce royaume prendrait un essor merveilleux.

Michel Brivart ne se sentait pas de joie d'être ainsi complimenté par le Roi devant M. Le Nôtre, mais Louis XIV continuait :

— Cette rose a-t-elle un nom ?

— Que non pas, Sire, mais si Madame la Marquise me le permet, je lui donnerai celui de Françoise-Louise, en l'honneur de celle qui a intercédé pour moi et m'a permis de rester au service de Votre Majesté.

— Je le permets et j'en suis bien aise, répondit M^{me} de La Vallière. N'est-il pas plus doux de donner son nom à une fleur qui n'est que charme et beauté qu'à n'importe quelle autre chose au monde ?

Prenant un sécateur d'un des garçons jardiniers, la favorite coupa une fleur et la remit au Roi.

Louis XIV respira longuement la rose et, comme il avait en mains un livre de Pétrarque, il la glissa dans le volume afin de la conserver.

Et puis le temps s'enfuit. À plusieurs reprises, les roses se fanèrent et refleurirent et, un jour, le Roi revint au même endroit mais, cette fois, il était accompagné de M^{me} de Montespan, sa nouvelle favorite. Quelques semaines auparavant, le 19 mars 1674, M^{me} de La Vallière, créée duchesse, renonçant aux joies du monde et à la Cour, avait franchi les portes du Carmel de la rue Saint-Jacques et ces portes ne devaient plus se rouvrir sur elle, vivante ou morte.

Sur les belles roses du jardin du Roi, M^{me} de Montespan daigna jeter les yeux ; elle pria M. Le Nôtre de lui nommer les différentes espèces.

— Comment s'appellent celles-ci ? dit la favorite en désignant les fleurs les plus belles, orgueil de la roseraie.

— Ce sont les roses Françoise-Louise, Madame, répondit le surintendant.

La figure de M^{me} de Montespan prit une expression étrange et dure :

— Ah ! oui, je sais, dit-elle.

Puis se tournant vers le Roi :

— Ne trouvez-vous pas, Sire, que toutes ces roses ici nuisent à l'ordonnance du bosquet ? Les statues s'enlèveraient bien mieux sans elles sur le fond de verdure. Ne devrait-on pas arracher cela ?

Le Roi, distrait, fit un signe d'assentiment et, huit jours après, quand le Roi, accompagné de la favorite et de quelques dames, vint se promener en cet endroit, il n'y trouva plus un rosier.

Cette condamnation des roses de Fontainebleau entraîna un changement dans le personnel. Michel Brivart, entièrement adonné à cette culture, ne put se résoudre à exercer autrement ses talents de pépiniériste. Malgré l'insistance de M. Le Nôtre, il quitta Fontainebleau pour retourner à Fontenay cultiver son petit jardin auprès de son vieux père maintenant impotent.

Il travaillait avec mélancolie en songeant à ses belles fleurs du jardin du Roi. Tous les ans, lorsque le mois de juin faisait fleurir les rosiers, il cueillait un bouquet de roses Françoise-Louise et allait les porter au Carmel de la rue Saint-Jacques où sœur Louise de la Miséricorde, celle qui avait été jadis la duchesse de la Vallière, les plaçait dans la chapelle, au pied de la statue de la Vierge.

Pendant trente-six ans, il ne faillit pas à accomplir ce pieux pèlerinage.

Le 6 juin 1710, les roses Françoise-Louise étaient particulièrement belles. C'est avec orgueil qu'il prit, les bras chargés de son odorant fardeau, le chemin du monastère voisin du Val-de-Grâce.

Comme il heurtait à la porte, il entendit la petite cloche du couvent qui égrenait, dans l'air tranquille du matin, les sons lugubres d'un glas. La sœur tourière qui le reçut, lui apprit que le chapitre était réuni autour de la dépouille mortelle de sœur Louise de la Miséricorde.

Michel Brivart remit ses fleurs entre les bras de la religieuse et s'enfuit en pleurant.

La supérieure, en recevant ce pieux hommage adressé à celle qui n'était plus, autorisa que, pour une fois et malgré la règle de l'Ordre qui veut qu'une carmélite soit mise sans aucun ornement au tombeau, on déposât, dans la bière de sœur Louise de la Miséricorde, les premières roses Françoise-Louise de la saison.

Deux jours plus tard, le Roi, après avoir travaillé avec Torcy,

son ministre, neveu du grand Colbert, se sentit incommodé. M. Fagon, son premier médecin, lui ordonna une saignée. Après cette opération, le Roi se trouva trop faible pour aller à la chasse. Il ordonna qu'on lui apportât les rapports qui venaient des armées.

Il s'absorba un moment dans cette triste lecture, car ces rapports étaient loin d'être favorables. Il fut pris d'un léger étourdissement et se mit à aller et venir dans sa chambre, puis il éprouva l'envie de quelque lecture propre à le distraire de ses idées mélancoliques. Il pria le duc de Mortemart, premier gentilhomme de la Chambre en quartier, de lui chercher un livre qu'il n'eut pas lu depuis longtemps ; un livre de sa jeunesse.

Il y avait bien des années, en effet, que le Roi s'était déshabitué de lire lui-même et, s'il prenait connaissance de presque tout ce qui se publiait dans le royaume, il évitait les ouvrages frivoles.

Ce fut un Pétrarque, un Pétrarque très usé et qui avait été beaucoup feuilleté, que le gentilhomme de la Chambre apporta au Roi ; celui-ci sourit en apercevant le vieux volume aux coins cassés, au dos fatigué. Quand il voulut y chercher des passages qui lui avaient plu, le livre s'ouvrit de lui-même à un endroit où, entre les pages, était une rose desséchée.

Louis XIV prit la fleur et la considéra un long moment ; il semblait chercher dans sa mémoire, mais cette fleur ne lui rappelait rien. Il montra les pétales secs à M. de Mortemart et demanda :

— Vous qui vous entendez en jardinage, sauriez-vous reconnaître cette fleur ?

Le duc l'examina et répondit :

— Sire, c'est une rose qui fut jadis très à la mode ; il n'y a point à se tromper sur sa forme toute particulière : c'est une rose Françoise-Louise.

Le Roi reprit la fleur, la remit à la place qu'elle marquait et murmura songeur :

— Françoise-Louise de La Baume Le Blanc, duchesse de La Vallière...



Les trois rendez-vous



'an dernier, la Bibliothèque Nationale faisait l'acquisition, dans une vente de livres d'art, d'un volume des « Amours » de Ronsard. Ce volume, joliment relié, aux armes du poète, était de l'édition originale et portait la date de MDLXVII. Ce n'était pourtant pas seulement cela qui en taisait l'extrême valeur, mais quelques mots, tracés sur la page de garde, d'une écriture fine où l'on reconnaissait la main de l'auteur du « Cid » : « Appartient à Pierre Corneille ». Si l'on tournait cette page, on voyait de la même écriture, une pièce de vers, sous le titre de « Stances à Marquise ».

Marquise, si mon visage
À quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront,
Et saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits ;
On me vit ce que vous êtes ;
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants.
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore.

Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle,
Où j'aurai quelque crédit.
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Pensez-y, belle Marquise,
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise
Quand il est fait comme moi.

Quiconque connaît l'œuvre de Corneille aura identifié le poème si délicat qui se trouve inclus parmi ses ouvrages et qui est intitulé : « Stances à Marquise », poésie dont le sens est nettement inspiré par le sonnet de l'auteur des « Amours ».

Pourquoi ce morceau se rencontrait-il à cette place ? Pourquoi était-il intitulé : « Stances à Marquise » et non point « Stances à la Marquise ? » Il y avait là un curieux petit problème.

En 1667, on jouait pour la deuxième fois, au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, « Andromaque », de M. Racine, qui venait d'y être créé avec infiniment de succès, la veille. C'est à peine si l'assemblée était moins brillante que le jour précédent. Certes, les fâcheux tels que M. le maréchal de Créqui et M. le Comte d'Olonne s'étaient abstenus, mais cette abstention, dont ils avaient voulu faire une manière d'événement, n'avait ému qui que ce soit.

Par contre, on voyait, au parterre, deux personnages que l'on ne s'attendait guère à trouver ici : l'un était M. Molière et l'autre M. Corneille. Aucun d'eux n'avait le visage des gens qui se préparent à tirer un grand agrément des beautés d'un ouvrage de l'esprit ou qui se réjouissent à l'avance d'ouïr les touchants propos que M. Racine avait prêtés à ses héros déchirés par un triple amour.

M. Molière était des plus fâchés du demi-succès que l'on avait fait, à Saint-Germain, à sa pastorale « Mélicerte ». Il y avait eu des

dramas aux répétitions et Baron avait, à cette occasion, quitté la compagnie, de sorte que « Mélicerte » n'avait jamais été jouée au Palais-Royal où M. Molière était maintenant établi.

Quant à M. Corneille, il devait être cruel pour lui d'assister au triomphe de son jeune rival, alors qu'« Attila » ayant eu le même sort que, l'année d'avant, « Agésilas », avait connu le plus méchant accueil ; on ne segênait pas pour redire l'épigramme de M. Despréaux :

Après Agésilas

« Hélas ! »

Après Attila

« Holà ! »

Les deux poètes, le comique et le tragique, se retrouvant non loin l'un de l'autre au parterre, échangèrent un salut, mais ils ne s'abordèrent pas.

À vrai dire, ni l'un ni l'autre n'était venu spécialement dans l'intention d'assister au succès de M. Racine, mais ils étaient là à cause de M^{lle} Du Parc qui jouait — avec quel bonheur ! — le rôle d'Andromaque. C'était d'ailleurs en grande partie pour elle que se retrouvaient, à l'hôtel de Bourgogne, toute la ville et toute la Cour.

Une semblable curiosité, si elle était compréhensible chez des gens pour qui la scène était la distraction favorite, s'expliquait mieux encore chez les auteurs qui pouvaient avoir à confier leurs œuvres à cette actrice ; mais telle n'était pas l'unique préoccupation de M. Molière et de M. Corneille : ils avaient une arrière-pensée.

On disait que, pour un auteur, avoir M^m Du Parc dans sa troupe, c'était posséder le talisman du succès. Longtemps, elle avait été dans la compagnie de M. Molière et durant ce temps, son Illustre Théâtre, malgré les circonstances difficiles, n'avait fait que prospérer. Mais M^{lle} Du Parc, suivant son mari, René Berthelot, dit Du Parc, dit Gros-René, était partie, un beau matin, et M. Molière attribuait à ce départ quelques déplaisirs qu'il avait eus à subir.

Pour M. Corneille c'était autre chose. Il se disait que si ses pièces étaient jouées par M^{lle} Du Parc, elles auraient peut-être le succès retentissant d'« Andromaque » et qu'il retrouverait, sans faute, les applaudissement du « Cid ».

Et M^{lle} Du Parc joua. Elle fut pleine de touchante grandeur

pendant le premier acte, surpassant en pathétique M^{lle} Desœillet dans le rôle émouvant d'Hermione. Au troisième acte, ce fut un émerveillement. La salle, du parterre aux loges, pensa crouler sous les applaudissements.

L'entr'acte, entre le troisième et le quatrième acte, était un peu plus long que les autres car il fallait laisser aux spectateurs et aux comédiens le temps de se reposer.

Dans sa loge, M^{lle} Du Parc suçait une des oranges que le duc de Vivonne lui avait apportées. L'actrice écoutait le pesant Chapelain, l'un des Quarante de l'Académie française, qui lui tournait un madrigal de sa façon, tandis que, derrière le dos du poète, du Parc, dit Gros-René, imitait l'air grave du bonhomme, ce qui faisait pouffer de rire les quelques seigneurs qui s'écrasaient dans l'étroite pièce.

Celui qui riait le plus était certainement un sieur Van Straten, Hollandais et parent de l'ancien stathouder que le bon M. de Buisieux promenait complaisamment à travers tout Paris, lui faisant les honneurs de la ville.

Ce sieur Van Straten s'apprêtait à faire son compliment à M^{lle} Du Parc, mais il ne trouvait pas par où le commencer, ni par où le continuer, ni par où le finir. Il fut tiré d'embarras par La Grange, qui jouait au Palais-Royal le double rôle d'acteur et d'orateur^[6] et qui se faufilait à travers la brillante assemblée pour parler à la comédienne.

Dès qu'il fut à portée de lui adresser la parole, il lui lança, de cette voix de tête qui lui était particulière :

— Tout d'abord, Marquise, que je vous félicite, en mon nom et en celui de M. Molière.

À ce moment, il y eut un remous et le sieur Van Straten, une main tenant son chapeau sur le cœur et l'autre pliée à la hauteur de l'estomac, s'avança courbé en deux et débita :

— Belle Marquise ! aucun surnom ne saurait...

M. de Buisieux le tira violemment en arrière :

— Voyons, Monsieur ! lui dit-il, Marquise n'est pas son surnom.

Le Hollandais leva, vers son cicerone, des yeux étonnés :

— Serait-elle donc réellement marquise ?

— Eh ! non ! répartit Buisieux en riant. Marquise est son prénom.

Durant ce temps, La Grange s'acquittait de la mission que lui avait donnée son directeur.

— M. Molière souhaiterait vous entretenir. Le Roi lui a commandé un ballet de « Psyché » et il désirerait vous y voir jouer un rôle. Il y a, dans cette pièce, beaucoup à danser, il connaît votre habileté dans l'art chorégraphique et serait ravi que vous teniez l'un des principaux personnages. Il n'a pas voulu venir lui-même céans, car le public est instruit de votre désaccord et il ne faut jamais heurter les préjugés de ce public si on ne lui apporte pas une complète révolution. Il compte apprendre à la ville, en même temps que votre réconciliation, votre rentrée dans sa troupe. Il vous attendra demain après dîner, sur les trois heures, à son théâtre du Palais-Royal ; Marquise, y viendrez-vous ?

— Mais certainement, répondit la comédienne. Faites mon compliment à M. Molière et dites-lui que je ne manquerai pas de me rendre, à l'heure marquée, à son théâtre.

À peine La Grange était-il parti que M. Corneille pénétra dans la loge. Malgré ses derniers succès, le poète restait orné de l'auréole de la gloire ; aussi, dès qu'elle l'aperçut, M^{lle} Du Parc s'avança-t-elle vers lui, s'inclina-t-elle en une profonde révérence et lui fit-elle présenter, par son mari, Gros-René, une chaise, la seule qu'il y eût là.

— Je viens, dit le grand tragique, d'abord pour vous complimenter et ensuite pour vous dire que j'ai commandé du Roi d'une tragédie nommée « Psyché » dont l'un des personnages vous conviendrait à ravir. Il n'y a pas seulement à déclamer, ce que vous faites divinement, mais il y a encore à danser et là, vous emporterez tous les suffrages. J'ai pensé que ceci vous agréerait.

— Je vous en suis, Monsieur, très particulièrement reconnaissante, répondit la comédienne.

— Il faudrait évidemment que nous ayons, sur ce chapitre, un entretien plus privé que celui que l'on peut avoir en ce lieu. Vous conviendrait-il de venir me trouver demain, à trois heures après-midi, dans ma maison des champs qui se trouve, vous le savez, au chemin de Montmartre ?

— Je n'y manquerai pas, répondit M^{lle} Du Parc au moment où, M^{me} Béjart en tête, toutes ses anciennes camarades de l'illustre

Théâtre faisaient irruption afin de l'embrasser alors qu'elles eussent préféré certainement la déchirer de leurs jolies griffes.

La belle Marquise était en proie à ces tendres embrassements et M. Corneille s'était retiré devant ce flot de caquetante jeunesse, quand M. Racine fit son entrée. Il partagea l'encens que l'on brûlait autour de la comédienne ; il recevait, au hasard, des compliments sur la manière dont avait été lancé tel alexandrin et sur la coupe de tel hémistiche. Mais les louanges, même assénées à tort et à travers, sont toujours des louanges et quelle que soit la gloire de celui qui les reçoit ou la stupidité de celui qui les débite, elles sont toujours les bienvenues.

Enfin, on entendit les régisseurs qui appelaient le public dans la salle, le spectacle devant reprendre sous peu. La loge de M^{lle} Du Parc se vida instantanément, car chacun craignait de ne point retrouver sa place. Seuls, l'auteur et l'interprète demeuraient en tête à tête.

M. Racine avait eu vent que ses concurrents souhaitaient lui dérober Marquise Du Parc. Or, lui-même tenait à elle par-dessus tout, surtout depuis le succès de ces deux journées. Mais une actrice, jolie, adulée, tragédienne, comédienne et danseuse est, par définition, un être de caprice et qui ne saurait être retenu que par l'attrait de quelque nouveauté.

M. Racine le sentit bien, quand il se mit à la complimenter sur la manière dont elle avait joué « Andromaque ».

— Eh ! oui ! Je sais, interrompit la jeune femme, que j'ai remporté un grand succès et que l'on a dit que vous aviez eu raison de me préférer à la Champmeslé pour le rôle d'Andromaque, mais ne suis-je donc digne que d'être comparée à d'autres, ne suis-je pas de celles pour lesquelles on écrit et qui peuvent inspirer des poèmes et des personnages ? Je sais des poètes qui ne sont pas les premiers venus et qui seraient fort aises de composer des rôles afin que j'y puisse donner la mesure de mon talent.

M. Racine vit là le danger et il s'aperçut que ses concurrents étaient plus avancés dans leurs affaires qu'il ne le pensait. Il saisit, comme l'on dit, la balle au bond.

— Charmante Marquise, dit-il, je venais précisément vous soumettre le projet d'une tragédie nouvelle que j'ai en tête et qui ne peut manquer de convenir à votre talent. Mais voici que l'on appelle pour le quatrième acte et je ne veux point que vous manquiez votre entrée. Je vais, moi-même, monter sur la scène afin d'être tout auprès

de vous. Voulez-vous me venir rendre visite demain, à trois heures, à l'hôtel de Luynes ? Nous parlerons de ma tragédie nouvelle et de votre rôle.

— C'est chose convenue, répondit M^{lle} Du Parc.

Et comme le poète se penchait galamment sur sa main pour la baiser, elle lui dit, sur un ton détaché et comme sans y prendre garde :

— Je ne sais qui m'a conté que le Roi avait commandé à M. Molière un ballet du nom de « Psyché ».

— C'est la pure vérité, répondit M. Racine.

— Mais quelqu'un d'autre m'a affirmé que c'était à M. Corneille que le Roi avait ordonné de composer une tragédie qui s'appellerait « Psyché ».

— On ne peut être mieux informée...



— Vous vous gaussez de moi, Monsieur, dit M^{lle} Du Parc, piquée.

Mais M. Racine avait compris. Sans paraître attacher à la chose la moindre importance, il répondit :

— À la vérité, il s'agit, non pas d'une tragédie et d'un ballet, mais d'une tragédie-ballet que le Roi a commandée à M. Molière ; mais, comme le temps presse, M. Molière a demandé à M. Corneille d'en achever la poésie et même, M. Quinault a été appelé à la rescousse pour les parties qui doivent être chantées.

— Je vous rends grâce, dit M^{lle} Du Parc. À demain, Monsieur.

— À demain, dit M. Racine en s'en allant.

Le lendemain, à trois heures, sur le théâtre du Palais-Royal, M. Molière faisait répéter le « Sicilien » ou l'« Amour Peintre ». La Grange, en sa qualité de régisseur, réglait les entrées et les sorties.

Molière s'approcha de lui, de façon à ne pas être entendu des autres comédiens et comédiennes de la troupe :

— Crois-tu qu'elle vienne ? demanda-t-il.

— Elle me l'a bien promis, répondit La Grange.

Une heure après, M^{lle} Du Parc n'était pas là et Molière, tout à son travail, n'y pensait plus.

M. Racine avait été un peu dépité lorsque sonnèrent quatre heures.

« Elle aura été chez Molière, pensa-t-il. L'ingrate ! »

Puis il se mit en devoir d'écrire à M^{me} Champmeslé pour lui proposer le rôle qu'il avait voulu donner à M^{lle} Du Parc.

M. Corneille avait fait préparer une collation dans sa maison des champs. Dès la demie de trois heures, il se tenait à sa fenêtre, pensant voir s'approcher un carrosse. Lorsqu'une roue grinçait sur le chemin qui menait de Paris au village de Montmartre, son cœur battait plus vite. Il entendit l'horloge de l'Abbaye sonner trois coups, puis les quarts d'heure s'égrenèrent les uns après les autres.

Son vieux domestique entra :

— Dois-je tenir le chocolat au chaud ? demanda-t-il.

— Et pourquoi non ? répliqua le poète.

— Parce qu'il est plus de quatre heures et que la personne que Monsieur attendait devait venir à trois.

— Et qui te dit qu'elle n'est pas simplement en retard ? Depuis quand les femmes n'ont-elles pas le droit de se faire attendre ?

Puis, après un petit moment de silence, il ajouta :

— Mais il me semble qu'autrefois, elles avaient tout de même plus d'exactitude !

Et les quarts d'heure passèrent, puis les demies, et la nuit commença à tomber et le vieux Corneille, las d'attendre, voulut se consoler en ouvrant son Ronsard. Ce fut sur le « Sonnet pour Hélène » que tomba le poète et, à la lumière de la bougie que venait de lui apporter son valet, il lut le poème célèbre :

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz, chantant mes vers et vous émerveillant,
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.

Lors, vous n'aurez servante oyant telle nouvelle
Desjà, sous le labeur à demi sommeillant
Qui, au bruit de Ronsard, ne s'aille réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre et fantosme sans os,
Par les ombres myrteux, je prendrai mon repos.
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et vostre fier dédain,
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain,
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Des larmes tombèrent sur le livre qui avait appartenu jadis à Ronsard lui-même. M. Corneille prit sa plume et, sur la page de garde du volume, il écrivit :

« Marquise si mon visage... »

À trois heures, M^{lle} Du Parc avait dit à son mari, Gros-René :

— Puisqu'il fait beau et que nous n'avons pas d'ouvrage, ne pourrions-nous pas aller faire collation dans cette petite auberge dont on nous a parlé à Chaillot ?

— Mais... ma mie, répondit le jovial acteur qui avait le sentiment net des promesses données et des engagements à tenir, n'avez-vous point accepté rendez-vous de M. Molière ?

— Oui, en effet, mais je ne saurais y aller ayant appointment, en même temps, avec M. Racine.

— En ce cas, peut-être devriez-vous vous rendre chez celui-ci ?

— Comment le pourrais-je, puisque à la même heure je dois me trouver chez M. Corneille à sa maison des champs ?

— Eh ! Eh ! dit Gros-René, la chose est embarrassante !

— C'est bien évident, aussi viens-je vous proposer que nous nous allions promener.

Et c'est pourquoi, tandis que pour elle, le vieux Corneille désolé, écrivait des stances mélancoliques, Marquise Du Parc, avec Gros-René, riait sous une tonnelle d'auberge dans le village de Chaillot.



Le Marquis de Dangeau a triché



I l'on en croyait les « Mémoires » du duc de Saint-Simon — mais peut-on se fier aveuglément à ce mémorialiste amusant mais haineux, vantard et souvent inexact ? — on considérerait le marquis de Dangeau qui, lui aussi, écrivit, au jour le jour, le « Journal » de la vie du Grand Roi, comme une sorte d'aventurier et, tout au plus, comme un professeur de tours de cartes. « Sa noblesse, dit Saint-Simon, était fort courte » et encore : « Il s'occupa fort de percer et de faire fortune ». Saint-Simon n'admet pas d'autre noblesse que la sienne qui était, du reste, bien moins ancienne qu'il ne le disait et se reconnaissait, à lui seul, le droit de chercher la faveur royale, ce qu'il fit toute sa vie par tous les moyens, sauf par celui qui eût consisté à se distinguer à la guerre, car Saint-Simon quitta fort peu les antichambres de Versailles ou de Marly.

Le marquis de Dangeau était de la maison de Courcillon. On ne pouvait pas dire qu'elle fût de courte noblesse car elle prouvait sa filiation jusqu'à l'époque de Hugues Capet et les comtes d'Anjou comptait les sires de Courcillon parmi leurs principaux vassaux. Quant à sa valeur personnelle, Dangeau l'avait prouvée en combattant en Flandre, sous Turenne, puis, après la paix des Pyrénées, en Espagne où il s'était tellement distingué contre les Portugais au siège de Giromena que le roi d'Espagne lui voulut bailler le commandement d'un régiment de douze cents chevaux et une forte pension, ce qu'il refusa par attachement pour son Roi et son pays.

En 1663, nous le voyons à la tête du Royal-Infanterie, en qualité de lieutenant-colonel. Dans cette troupe, servent obligatoirement pendant un an, comme simples soldats, tous les gentilshommes qui, plus tard, seront admis à solliciter un grade ou à acheter un régiment. C'est un corps d'élite auquel le Roi s'intéresse tout particulièrement ; il n'est donc pas besoin de dire que celui qui a l'honneur de le

commander n'est pas le premier venu.

Le Royal-Infanterie et son lieutenant-colonel se distinguèrent à Tournai, à Douai, enfin à Lille, où, devant le Roi, ils enlevèrent la demi-lune^[7]. Après la prise de la ville le régiment fut envoyé à Audenarde pour y tenir garnison.

Ceci désola tout le corps depuis son chef jusqu'aux simples cadets ; aucun d'eux ne redoutait les hasards de la guerre et les duretés d'une campagne, mais nul ne pouvait supporter, en temps de paix, cet éloignement du Roi et de la Cour.

Dangeau sollicita donc pour le Royal-Infanterie le privilège d'être incorporé à la Maison du Roi, au même titre que les Mousquetaires et les Gardes Suisses. Louis XIV y eût volontiers consenti, mais Louvois était opposé à cette mesure, si bien que le régiment resta à Audenarde mais que le Roi appela Dangeau auprès de lui.

Il ne tarda d'ailleurs pas à être indispensable à la Cour. C'est que le marquis de Dangeau, outre sa valeur militaire, ses manières agréables et son habileté à tourner des vers aimables et galants, possédait un talent très singulier. Il savait, comme nul autre, tous les jeux de cartes en honneur à l'époque : le piquet, la bête, l'hombre, la grande et la petite prime, le hocca, le reversi, le brelan et même ces jeux qui paraissaient être de pur hasard : le lansquenet et la bassette.

On jouait beaucoup et fort cher chez le Roi. Ce n'était pas seulement un passe-temps, mais un système : pendant que les courtisans jouent, ils ne cabalent pas et ne font pas de politique.

Dangeau fut bien vite, de tous les joueurs, le plus recherché, car il animait les parties. Il n'avait pas par lui-même une grosse fortune, mais il fit des gains si considérables aux cartes qu'il put bientôt acheter une charge de lecteur du Roi, qui lui procurait ses petites entrées.

Cette chance, ou plutôt cet art, lui suscita des ennemis qui cherchèrent à jeter la suspicion sur sa manière de jouer, mais jamais on ne put le convaincre de tricher et Saint-Simon, lui-même, malgré tout son venin et sa partialité, doit reconnaître qu'à ce point de vue « sa réputation fut toujours entière et nette ».

La passion du jeu s'implantait. Ce qui avait d'abord été un amusement qui permettait de se tenir pendant des heures dans la présence royale, devint une folie dont la Reine elle-même, Marie-

Thérèse d'Autriche, si effacée, si raisonnable, si pieuse, fut atteinte. Elle en vint à manquer plusieurs fois la messe pour une partie de hoca. Dangeau était son partenaire attitré, d'abord à cause de sa science et aussi parce que cette princesse n'était pas fâchée, à la faveur de cette sorte de familiarité que fait naître le jeu, de pouvoir parler l'espagnol, sa langue natale, avec un gentilhomme qui possédait fort bien cet idiome.

Maintenant, riche au point de pouvoir se faire des obligés parmi les plus grands seigneurs en leur prêtant de l'argent, très en faveur auprès du Roi, ce qui signifiait tout, de la Reine, ce qui ne signifiait pas grand'chose, de plusieurs princes du Sang, possédant une charge honorifique et ses entrées, le marquis de Dangeau eût été un homme heureux si une chose ne lui avait pas manqué : un logement à Versailles. Cela, il le souhaitait passionnément, follement, désespérément. Il avait osé le solliciter, il avait chargé de puissants amis de le demander, le Roi avait fait la sourde oreille. La Cour s'était depuis peu installée à Versailles et les logements, même exigus, si âprement disputés, étaient encore rares.

M. de Dangeau faisait contre fortune bon cœur ; il parut ne plus penser à son logement, mais il continuait à gagner à la Reine des sommes énormes, lui prenant, une fois, 20 000 écus avant midi, une autre fois, 5 000 pistoles dans une soirée.

Ceci commença à inquiéter Colbert, qui désapprouvait fort ces pertes excessives. Il en fit des remarques au Roi, lequel exprima à la Reine son mécontentement ; mais quel raisonnement peut venir à bout du démon du jeu ?

Dangeau, qui était fin, affecta de ne pas prendre place à la table de la Reine, ce qui augmenta le désir de celle-ci de jouer contre lui ; elle le fit réclamer, il dut obéir.

C'était la veille de Noël et les enjeux étaient considérables. Comme d'habitude, Dangeau qui tenait la banque au reversi gagnait, déjà la Reine avait perdu plus de 15 000 pistoles. Le Roi averti, quittant sa table, était venu surveiller la partie de la Reine.

Le coup est donné, Marie-Thérèse charge son jeu d'un nombre de pièces d'or égal à ses pertes, le banquier va retourner ses cartes : il aperçoit le regard de Louis XIV posé sur lui.

— Ah ! soupire-t-il, comme je perdrais volontiers cette partie si je devais en échange avoir un logement en cette Cour, où je puisse me

retirer.

— Tenu, répond une voix très basse.

C'est le Roi qui a parlé.

Alors on voit cette chose prodigieuse, inouïe jusqu'à présent et dont la nouvelle, vite répandue, fait accourir tous les courtisans : Dangeau perd.

L'une après l'autre, ses cartes s'abattent, toutes mauvaises. À un moment, la chance paraît à nouveau lui sourire, puis il se remet à perdre. Non seulement il n'empêche pas les nouveaux enjeux de la Reine, mais les pistoles précédemment gagnées rentrent dans les mains royales avant la fin de la partie.

On se lève de table.

Dans tous les groupes, les joueurs et les spectateurs commentent l'événement. La Reine est toute joyeuse de cette chance soudaine et inattendue. Dangeau, avec un air d'indifférence parfaitement feint, explique à quelques amis son insuccès.

Soudain le cercle s'écarte, le Roi s'avance, il vient sur Dangeau et l'entraîne. Quand ils sont un peu à l'écart, le Roi se tourne vers le courtisan :

— J'ai suivi votre jeu, Monsieur ; il me semble que vous avez triché, dit le monarque d'un ton sévère.

— Oui, Sire, répond Dangeau. Je savais qu'il déplairait à Votre Majesté que je gagnasse. J'ai triché et j'ai perdu...

— Vous avez gagné, Monsieur... votre logement, ajoute le Roi en riant cette fois.

C'est ainsi que le marquis de Dangeau, « homme d'honneur et de probité », ayant triché une fois dans sa vie, eut à Versailles un logement qu'il ne quitta qu'à la mort de son maître qui l'honora toujours de son amitié.



La fortune par un bout de ruban



Le sieur Esménard était glorieux et il ne manquait aucune occasion de le faire connaître ; sa boutique, voisine de l'auberge de la Licorne, dans une des plus belles rues de Versailles, disait l'abondance, la richesse et l'activité sans laquelle il n'y a ni abondance durable ni richesse solide.

Peut-être ne sait-on pas que le sieur Esménard exerçait à Versailles le beau métier de coiffeur, plus spécialement de coiffeur de dames ; il n'était pas tout à fait un précurseur. Bien que le concile d'Elvire, tenu en 1605, eût jeté l'anathème sur les femmes qui confiaient à un homme le soin de leur chevelure, les échos assourdis des salons et des boudoirs retentissaient encore du nom de Champagne, coiffeur illustre, illustrissime, mort tragiquement il y avait de cela peu de mois, tué au cours d'un voyage dans le Midi par d'infâmes bandits.

Esménard avait, dans sa boutique, le buste en plâtre de son immortel devancier ; seulement, comme celui-ci était représenté avec des cheveux disposés selon la mode en usage à la fin du règne du feu Roi et pendant la minorité de Louis XIV et que, d'autre part, il ne convient pas que l'effigie d'un coiffeur se trouve démodée précisément quant à la coiffure, Esménard avait sommé le buste de Champagne d'une splendide perruque en cheveux véritables, ce qui faisait que l'hommage rendu à son maître devenait, en même temps, un moyen d'exposer son art personnel.

Esménard aimait à retracer le « curriculum vitae » du grand Champagne et il trouvait, en sa fille Blanche, jolie, douce, obéissante et timide, le plus complaisant auditoire :

— N'oublie jamais, mon enfant, que celui-ci est, dans la dynastie des coiffeurs, en quelque sorte le Hugues Capet de la dynastie royale.

Ce fut lui qui arracha le sceptre, je veux dire le peigne et le fer, des mains débiles des coiffeuses. Par lui, la Barrancey, la Janneton, la Poulet et la Bariton qui faisaient fureur auprès des belles, furent ignominieusement éclipsées. M^{me} Marie de Gonzague estimait qu'elle était toute nue lorsqu'elle n'avait pas vu sa coiffure étagée par ses mains. Il dut la suivre en Pologne lorsqu'elle alla se faire sacrer Reine et ce fut lui qui posa sur sa tête la couronne royale, exactement comme le fait M. l'archevêque-duc de Reims pour nos souveraines. De Pologne étant passé en Suède, il fut tellement pris en considération à la Cour que Sa Majesté la reine Christine ne s'en voulut jamais séparer et qu'elle le ramena avec elle en France, consentant à quitter son trône mais non point son coiffeur. Hélas ! ce retour dans sa patrie fut funeste au grand Champagne, puisqu'il s'est trouvé des êtres assez dénaturés, des barbares assez inhumains, pour trancher le fil de ses jours harmonieux. Souviens-toi, Blanche, qu'il fut mon maître et que si j'ai acquis la gloire agrémentée de quelque argent, c'est à ses exemples et à ses leçons que j'en suis redevable.

Le coiffeur ne se vantait pas à tort : il était devenu à Versailles une sorte de personnage. Nul n'eût osé le comparer à ces vulgaires barbiers-perruquiers qui s'en allaient en ville, savonnette et rasoir en poche, gratter la face des bourgeois ou même des grands seigneurs. S'il daignait, par pure condescendance, vendre et entretenir les perruques de quelques illustres courtisans, il préférait élever, sur le front des dames, ces édifices de cheveux qui les embellissaient si fort. N'est-ce point lui qui inventa la coiffure à la hurluberlu qui, en ce moment-là, faisait fureur ?

Pouvait-on imaginer quelque chose de plus seyant que cette « hurluberlu » ou cette « hurlupée », comme l'on disait également, qui, grâce aux cheveux coupés de chaque côté d'étage en étage et comme soutenus par de grosses boucles, avantageait la taille d'un bon pied ?

Bien entendu, Esménard n'était pas seul pour répondre aux exigences de sa clientèle, de plus en plus nombreuse et de plus en plus brillante. Ses soins personnels, son talent de maître, il ne les mettait qu'à la disposition des princesses, des duchesses ou de quelques dames particulièrement favorisées de l'estime ou de l'affection du Roi.

« Louis XIV et moi, aimait-il à répéter, nous fréquentons, dans notre privé, les mêmes personnes. »

Les garçons, suivant « l'ordre du tableau » que M. de Louvois venait d'introduire dans l'armée à mesure qu'ils prenaient de l'ancienneté, étaient chargés de servir les dames de plus en plus haute

distinction. Les arrivants ne frisaient que les filles d'honneur tandis qu'aux plus anciens étaient réservées les têtes des dames du Palais, des princesses étrangères, qu'Esménard ne voulut jamais considérer à l'égal des duchesses, et les femmes des possesseurs de grandes charges.

Or, le dernier venu des garçons du sieur Esménard se trouvait être un jeune homme de grande bonne volonté mais inhabile et d'esprit un peu lent, nommé Jacques Nicolet. Ce Nicolet faisait le désespoir du coiffeur. Malgré tout le soin qu'il avait pris, en personne, de le former à son art, il était resté un assez médiocre apprenti.

Esménard ne l'envoyait chez ses clientes que quand il ne pouvait faire autrement. Il avait déjà subi à son sujet bien des reproches, ce qui, à la longue, pouvait nuire à son renom.

De plus, ce benêt se montrait totalement incapable de faire acheter par celles dont par hasard il édifiait la chevelure, le moindre onguent, la moindre eau de beauté, la moindre pommade régénératrice, la moindre lotion adoucissante. Même cette Huile des Princesses — liqueur merveilleuse, distillée par Esménard lui-même et dont les propriétés étaient si variées, tant pour la beauté du visage, que pour celle des mains et du corps, que pour l'éclat de la chevelure, voire pour l'allongement des cils, ce qui donne, au regard, quelque chose d'irrésistible et de langoureux, — Nicolet n'en pouvait placer un flacon. C'était là le grand grief du maître pour l'apprenti, car l'huile miraculeuse concourait plus que toutes les lotions et tous les onguents à son enrichissement : faite de l'huile de noix la plus vulgaire et parfumée à l'essence de fleurs d'orangers, elle ne revenait qu'à quelques deniers la pinte et se vendait cinq pistoles par flacon de deux onces.

Et voilà que le découragement d'Esménard touchant l'impéritie de son élève se changea, tout à coup, en fureur. Tous les jours, le coiffeur faisait exercer Nicolet sur la tête de sa fille, Blanche, dans l'espoir qu'il se perfectionnerait. Lui-même, malgré ses multiples occupations, venait, de temps à autre, jeter sur ce travail le regard du maréchal de camp qui surveille la manœuvre. Il avait rarement à louer, souvent à critiquer et, fréquemment, il dut ordonner la démolition complète de l'édifice presque achevé et complètement manqué.

Et voici qu'une fois, entrant à l'improviste au cours de la leçon, il aperçut Nicolet, penché tendrement sur l'oreille de Blanche et lui murmurant quelque chose qu'il devina être une déclaration.

Quoi Nicolet ? Quoi Blanche, sa fille ? S'il ne tomba pas de tout son long sur le plancher, c'est qu'il avait le cœur intrépide et armé contre les coups du sort.

Le rugissement qu'il poussa fit se retourner les coupables. Nicolet, ayant dégagé son doigt autour duquel il tenait enroulée une boucle brune de Blanche, non sans tirer violemment les cheveux de la jeune personne, se précipita aux genoux du père courroucé :

— Monsieur, s'écria le misérable, j'aime Mademoiselle votre fille et je vous demande sa main.

La foudre tombant dans la boutique et fracassant le buste du grand Champagne n'eût pas ému davantage l'illustre Esménard. L'outrecuidance de la demande lui fit perdre la respiration. Un simple garçon osait solliciter la main de sa fille. Et quel garçon ? Un maladroit, incapable de friser une cliente sans lui brûler trois boucles, un sot qui, depuis six mois qu'il l'employait, n'avait pas vendu pour dix écus d'Huile des Princesses ou d'autre onguent merveilleux. C'était à croire que tout le monde avait la tête à l'envers. Esménard n'eut même pas la force de tancer, comme il eût convenu, l'impudent. Il se contenta de lui répondre :

— Jamais ! Tu entends, jamais !

Se détournant du pauvre diable toujours à genoux sur le plancher, il alla vers sa fille et, à sa stupéfaction, remarqua qu'elle pleurait. Ceci était encore plus fort. Sa fille aimait donc un drôle sans talent et sans avenir. Il saurait y mettre bon ordre. Avec sa fortune et les bénéfices qu'il accumulait tous les jours, il pouvait prétendre pour elle, soit à un riche parti — déjà plusieurs notables commerçants l'avaient pressenti pour leurs fils — soit même viser plus haut et il connaissait tel gentilhomme de M. le Prince qui faisait de doux yeux à sa jolie fille et à sa belle cassette.

Décidé à faire rentrer les choses dans leur ordre normal, Esménard se préparait à chasser son garçon et à raisonner sa fille, quand la porte s'ouvrit brusquement et un laquais de Madame entra tout essoufflé :

— Avez-vous quelqu'un qui puisse venir incontinent au Château pour coiffer une des filles d'honneur de Son Altesse qui doit, ce tantôt, suivre la chasse ?

Esménard savait que le Roi avait convié beaucoup de dames à sa chasse cet après-dîner. Et c'était même pour cela que tous les garçons

— sauf Nicolet — se trouvaient en course au Château ou dans la ville et lui-même s'apprêtait à partir pour servir M^{me} de Montespan. Madame, il ne l'ignorait pas non plus, était venue la veille de Saint-Cloud et séjournait pour quelque temps à Versailles ; elle ne pouvait manquer une occasion de courrir le cerf car les chevaux et les chiens étaient la plus grande passion de la deuxième duchesse d'Orléans, la princesse Palatine.

Le coiffeur était fort embarrassé :

— De qui s'agit-il ? demanda-t-il au laquais.

— De M^{lle} de Fontanges, répondit l'homme. Vous ne la connaissez pas. Elle est arrivée tout dernièrement d'Auvergne pour être fille d'honneur de Madame et n'est point encore venue ici.

Le domestique se mit à rire et continua :

— Je crois bien que ses cheveux n'ont jamais vu de coiffeur mais sa coiffeuse ordinaire l'acommode si mal que M^{me} la maréchale de Clérembault, gouvernante des filles de Madame, a pensé que, pour la chasse du Roi, il fallait lui faire une coiffure qui ne sentît pas trop sa province.

Esménard prit un grand parti, il désigna Nicolet qui, à l'entrée du laquais, s'était mis sur ses pieds, et lui dit :

— Tu vas aller au Château et tu tâcheras de faire ton possible pour ne pas m'attirer de plaintes.

Encore tout secoué de sanglots, le jeune homme mit dans sa poche les instruments de son art et suivit le domestique, non sans avoir échangé avec Blanche un tendre regard.

Tout au long du chemin, il demeura insensible au bavardage du laquais : il pensait à celle qu'il aimait et que jamais un père inhumain ne lui donnerait. Il n'avait point d'argent, était maladroit dans son métier et il se rendait bien compte qu'il n'était pas le gendre que pouvait souhaiter un grand artiste comme M. Esménard... Enfin, on arriva.

Le domestique introduisit Nicolet par les derrières et le conduisit à travers des chemins difficiles et tortueux, par de petits corridors sombres où l'on se heurtait à chaque coin à des coffres, des malles, des meubles, jusque dans les cabinets du service de Madame.

Le garçon coiffeur se trouva là en présence d'une jeune fille, fort jeune, — elle avait à peine dix-sept ans — d'une beauté sculpturale, paraissant froide et dédaigneuse.

— Le garçon de M. Esménard, annonça le valet en se retirant.

— C'est bien, dit la jeune fille qui s'assit devant une glace.

À ce moment, une dame entra. Elle était un peu forte et portait un masque de velours noir sur sa figure. Ce masque, elle ne le quittait jamais car elle assurait que l'air lui gâtait le teint. C'était la maréchale de Clérembault.

— Mon ami, dit la maréchale à Nicolet, vous allez exécuter une coiffure à la Montgobert. Je tiens à ce qu'elle soit très solide, car M^{me} de Fontanges doit suivre Madame à la chasse et il ne convient pas qu'elle soit décoiffée. Il vous faudra également revenir ce soir, avant l'heure du souper, car il y a comédie et ces demoiselles doivent paraître, pour la première fois, devant le Roi.

Il n'en fallait pas tant pour que le pauvre Nicolet se sentît décontenancé. La froideur de sa cliente, la présence de M^{me} de Clérembault sous son masque de velours, paralysaient presque ses mouvements.

— Eh bien ! Allez-vous commencer ? J'ai juste le temps de m'habiller, dit la jeune fille.

Son ton semblait doux et le garçon coiffeur vit bien que sa froideur n'était qu'une attitude et qu'elle était plus humaine qu'elle ne le paraissait. Il commença par détacher les cheveux et ceux-ci, blonds à reflets roux, jamais encore attaqués par les ciseaux et fort peu par le fer, tombèrent en grande nappe onduleuse sur les épaules couvertes d'une sorte de déshabillé à fleurs.

Tandis qu'il la coiffait, M^{lle} de Fontanges rêvait. C'était le premier moment que, depuis son arrivée d'Auvergne, elle pouvait consacrer à ses pensées, tellement elle avait vécu une vie agitée et qui lui paraissait telle après l'existence calme qu'elle avait menée dans ses montagnes.

Marie-Angélique de Scorailles de Roussilhe, fille du marquis de Roussilhe et de Guillemine de Fontanges n'avait, jusqu'à la mort de ses parents, jamais quitté leurs terres, Et puis, ceux-ci s'étant de près succédé dans le tombeau, des amies s'étaient apitoyées sur le sort de cette pauvre fille de fortune médiocre, condamnée à une existence

quasiment de recluse ou à un mariage sans agrément avec quelque gentilhomme de campagne, alors que sa beauté méritait un sort plus brillant.

On s'était entremis auprès de la duchesse de Ventadour et de la comtesse de Beuvron et surtout auprès de la maréchale de Clérembault qui, toutes les trois, gouvernaient l'esprit de Madame, mais aucune autant que la dernière qui avait le talent de prédire l'avenir d'après la méthode des « petits points ».

Ces trois dames obtinrent de la duchesse d'Orléans qu'elle remplaçât une de ses filles d'honneur, qui venait de se marier, par M^{lle} de Scorailles que l'on n'appela plus, dès son arrivée à la cour de Saint-Cloud, que M^{lle} de Fontanges, du nom d'une terre assez importante qui lui venait de sa mère.

Même une jeune fille moins jeune et élevée de façon moins retirée eût éprouvé de l'étonnement et même de l'ahurissement en pénétrant dans l'intimité de la duchesse d'Orléans.

Lorsqu'elle fut présentée à Madame, celle-ci était en habit de cheval et en perruque d'homme ; c'était une lourde Allemande, toute rougeaude, toute courtaude, de propos grossiers et parfois orduriers, qui se plaisait principalement dans la société de ses chiens dont elle avait toujours une meute après ses trouses.

Mais bientôt, M^{me} de Fontanges s'aperçut qu'à condition de ne pas faire la dégoûtée devant la choucroute au sucre, le hareng au vinaigre et la bière dont M^{me} Palatine se régalaient, on pouvait fort bien vivre avec elle. La princesse avait même pris sa nouvelle fille d'honneur en amitié lorsqu'elle s'était avisée que celle-ci montait fort bien à cheval, qu'elle connaissait parfaitement la manière de soigner les chiens et de s'en faire entendre et c'était elle qu'elle emmenait le plus volontiers à la chasse ou à la promenade.

Cette prédilection avait charmé la maréchale de Clérembault qui, habituellement, ne pouvait se dispenser d'accompagner Madame, mais qui avait horreur de l'air qui trouvait le moyen, malgré son masque perpétuel, de s'insinuer contre sa peau et de lui occasionner des rougeurs. Tout au moins était-ce là une opinion personnelle dont elle était profondément entêtée.

Fort avant dans l'amitié de Madame, très goûtée de la maréchale, ayant gagné, par ses soins, la duchesse de Ventadour et la comtesse de Beuvron, M^{me} de Fontanges s'était assez vite habituée à la

vie de la cour, ou tout au moins de la cour de Saint-Cloud, qui n'était point semblable à celle de Versailles.

Restant dans l'exclusive amitié de Madame, elle partageait un peu son négligé, avec la différence qu'il pouvait y avoir entre une toute jeune et jolie Française et une vilaine Bavaroise.

Et voilà que, précisément, il avait fallu venir à Versailles et, par conséquent, en prendre les mœurs et les usages ; à cela, Marie-Angélique n'était point préparée. M^{me} de Ventadour lui avait fort minutieusement expliqué tout ce qu'il lui conviendrait de faire en ce royal séjour ; la comtesse de Beuvron lui avait, en quelques coups de crayon, dépeint les principaux personnages qu'elle y rencontrerait ; la maréchale de Clérembault avait bien voulu faire pour elle le jeu des petits points, qui lui avait annoncé une grande réussite. Quant à Madame, elle s'était contentée de lui dire de se méfier de la Scarron, que l'on appelait M^{me} de Maintenon, qui était une « guenipe » et une « sorcière ».

C'était à tout cela que songeait M^{me} de Fontanges tandis qu'avec des gestes malhabiles le pauvre Nicolet lui étageait, sur la tête, une coiffure à la Montgobert.



Nicolet, lui, pensait à Blanche et ses pensées, à mesure qu'il s'y livrait, devenaient plus sombres et ses mouvements se ralentissaient. Ils se ralentirent même au point de s'arrêter complètement et que sa jeune cliente se détourna pour voir s'il ne s'était pas évanoui. Elle vit son visage bouleversé et de grosses larmes qui coulaient le long de ses joues, larmes qu'il ne pouvait essuyer ayant le fer d'une main et le peigne de l'autre.

— Qu'avez-vous, mon ami ? demanda M^{lle} de Fontanges.

— Oh ! Mademoiselle, excusez-moi, mais j'ai tant et tant de peine.

— Véritablement, et n'est-ce point une peine que l'on pourrait adoucir ?

— Hélas ! non, Mademoiselle. J'aime ; j'aime une jeune fille, charmante, douce, tendre et qui m'aime.

— Est-ce vraiment là un sujet de pleurer et n'y a-t-il pas au contraire de quoi vous réjouir fort ? Un amour partagé, n'est-il pas le grand bonheur de la vie ?

— Ah ! Mademoiselle, c'en est aussi le plus grand tourment car celle que j'aime, je ne la puis avoir ; son père, mon maître, me la refuse.

— Mais peut-être, s'il voit votre amour sincère, s'il est content de votre travail et de votre zèle, ce père se relâchera-t-il de sa prévention ?

— Il n'y a de cela aucun espoir : M. Esménard m'a dit « Jamais ! » et quand M. Esménard dit quelque chose, il faudrait un miracle pour le faire varier. Il rêve, pour sa fille, d'un gentilhomme.

M^{lle} de Fontanges fut émue de cet aveu sans artifice ; elle pensa qu'il serait doux de marquer son entrée à la Cour par une bonne action qui lui porterait bonheur pour le restant de sa vie. « Il fallait un miracle, avait dit le brave garçon, pour adoucir les rigueurs de son maître », ce miracle le Roi pouvait le faire. Ne pouvait-il pas tout ? Et Marie-Angélique, qui ne connaissait Louis XIV que par les innombrables récits qu'elle avait entendus, se figurait qu'il serait possible d'intercéder auprès de lui.

— Peut-être pourra-t-on quelque chose pour vous ? En tout cas, ne vous désespérez pas. Quelqu'un protège les amoureux et ce quelqu'un, je le verrai ce soir.

Nicolet reprit son ouvrage ; la coiffure était à peu près terminée quand M^{me} de Clérembault rentra.

— Est-ce solide, au moins ? demanda-t-elle. Est-ce à l'abri du vent ? Il y en a beaucoup aujourd'hui et Madame veut toujours les fenêtres de son carrosse ouvertes ; elle enrage déjà assez de ne pas pouvoir suivre la chasse à cheval.

Nicolet assura que son édifice était à toute épreuve.

— En tout cas, recommanda la maréchale, revenez ce soir vers les sept heures et, s'il y a quelque chose à réparer, vous le réparerez car le Roi a dit à Madame qu'il verrait ses filles d'honneur.

Nicolet promit d'être exact. Il salua bien bas et, comme il se retirait, M^{lle} de Fontanges lui glissa à l'oreille :

— Reprenez courage et ce soir, peut-être, j'obtiendrai quelque chose pour vous.

Le garçon étant parti, M^{lle} de Fontanges, devant M^{me} de Clérembault, se laissa habiller par les femmes de service. Ceci ne l'amusa guère et la belle robe qu'elle mettait pour la première fois lui causait peu de joie. C'était une robe « habillée », c'est-à-dire comportant un corps armé de baleines de fer et deux jupes, l'une étroite et une plus ample retroussée par-dessus ; mais le Roi tenait à ce que, même à la chasse, les dames fussent parées autant que dans les appartements.

Pendant cette longue et minutieuse toilette, M^{me} de Clérembault, heureuse d'échapper à la corvée d'accompagner la duchesse d'Orléans, ne cessait de bavarder.

— Je me sens aujourd'hui l'esprit très clair, disait-elle. Vous plairait-il que je fasse pour vous l'épreuve des petits points ? Je viens de dire l'avenir à Madame et elle s'en est trouvée fort réjouie.

— Que lui avez-vous donc prédit ? demanda M^{lle} de Fontanges.

— Qu'elle ne mourrait pas avant moi et comme elle me sait de complexion très robuste, cela lui a fait un grand plaisir de penser qu'elle me survivrait.

Sans attendre un acquiescement formel de la jeune fille, la maréchale tira des cartes et, sur un guéridon, commença à les étaler.

Un moment, elle parut s'absorber dans l'étude du jeu, puis elle poussa une exclamation. Marie-Angélique sursauta, ce qui ne manqua pas de la faire piquer par une épingle dont une des servantes lui attachait la ceinture.

— Voyez-vous, Madame, quelque chose qui me soit contraire ? demanda-t-elle avec anxiété.

Très gravement, M^{me} de Clérembault répondit :

— Je vois, pour vous, du bien et du mal, selon votre conduite. Je vous aperçois, ici, gravissant une montagne très élevée ; vous arrivez au faite et vous vous trouvez, pour ainsi dire, en face du soleil. Là, je distingue deux voies : ou bien vous vous chauffez agréablement aux rayons de l'astre, ou vous vous laissez éblouir et vous tombez dans un abîme sans fond.

— Que signifie cela ? demanda M^{me} de Fontanges inquiète.

— Là-dessus, les cartes sont muettes et elles n'ont pas l'habitude d'interpréter leurs oracles ; néanmoins je crois comprendre qu'il vous arrivera un grand bonheur mais que, si vous ne vous en méfiez pas, ce bonheur pourra être suivi d'une profonde disgrâce.

La bonne dame n'eut pas le temps de s'expliquer davantage ; la comtesse de Beuvron venait avertir M^{lle} de Fontanges que Madame était prête à descendre et qu'elle appelait ses filles d'honneur pour la suivre. Marie-Angélique était habillée. Elle se précipita et Madame, toujours passablement « fagotée », fit compliment à la jeune fille de sa belle robe puis, de son pas lourd et masculin, elle sortit de ses appartements et, accompagnée de ses suivantes, elle descendit les degrés.

Dans la cour de Marbre, les carrosses étaient rassemblés pour la chasse. Déjà le Roi était à cheval, entouré des princes et des gentilshommes de la Venerie. Les unes après les autres, les voitures avançaient selon le rang que devaient tenir leurs occupantes. Madame monta dans la sienne ayant, à ses côtés, M^{me} de Ventadour, sur le devant, M^{me} de Beuvron et les plus anciennes filles d'honneur. M^{lle} de Fontanges, comme la plus jeune, était assise à une des portières.

Dans un tumulte de trompes et de cors, la chasse s'ébranla et l'on se dirigea vers la forêt. La bête fut attaquée dans le bois de Fosses Reposes. C'était un cerf à sa troisième tête, fort haut sur jambes, assez long de corsage.

Bien vite, la meute et les cavaliers se séparèrent des carrosses. De temps à autre, quelques gentilshommes venaient informer les dames des péripéties de la poursuite : le cerf débuchait au bois du Plaidoyer, touchait aux Petits Bois, passait à l'étang de Ville d'Avray ; on entendait, dans le lointain, les aboiements des chiens, les sonneries des trompes. Madame enrageait d'être si loin et de ne pouvoir rien voir. Le vent soufflait en rafales ; il s'accompagna bientôt d'averses ;

toutes les glaces de la voiture de la duchesse d'Orléans étaient baissées, ses occupantes ne perdaient ni une bourrasque ni une goutte de pluie ; cela dura pendant trois heures.

Enfin, on apprit que la bête tenait tête aux chiens et qu'elle était par terre en entendant sonner la Mort. Les carrosses arrivèrent pour la curée, puis on fit collation sans sortir des voitures à cause de la pluie et on regagna le château.

Il n'y avait pas de temps à perdre pour aller au souper du Roi. M^{me} de Fontanges monta vite dans son appartement et quand M^{me} de Clérembault la vit, elle leva les bras au ciel.

— Ah ! ma pauvre enfant, comme vous voilà faite ! Votre robe est toute souillée et vos cheveux... ! Cette coiffure qui devait être si solide n'a vraiment pas montré grande résistance !

M^{lle} de Fontanges se regarda dans la glace et ne put s'empêcher de rire. Sous l'effet du vent, ses cheveux peu habitués à la discipline d'une « Montgobert » et sans doute mal disposés, s'échappaient dans toutes les directions et lui tombaient sur le visage.

— Le coiffeur est-il là au moins ? demanda-t-elle aux servantes qui la dépouillaient de sa robe pour lui en faire revêtir une autre.

— Je crois bien, répondit l'une d'elles ; il y a une heure qu'il est dans le cabinet.

Dès qu'elle fut prête, M^{lle} de Fontanges fit appeler Nicolet. Sa mélancolie s'était évanouie, la promesse qui lui avait été faite par Marie-Angélique l'avait tout retourné, il en avait fait part à Blanche et, ensemble, profitant des absences de M. Esménard, ils avaient échafaudé d'admirables projets d'avenir. Le premier mot du jeune homme, en voyant M^{lle} de Fontanges avait été :

— Merci !

La jeune fille sourit de voir l'extase du coiffeur et sa visible béatitude. Mais il n'y avait pas de temps à consacrer aux effusions de la reconnaissance :

— Pressez-vous, dit-elle, recoiffez-moi ; la coiffure que vous m'avez faite tantôt n'était guère solide et, ce soir, il vous faut surpasser.

Elle s'assit devant sa glace pour offrir sa tête à l'artiste, mais elle

se retourna tout aussitôt en entendant celui-ci pousser un cri de désespoir. Nicolet se frappait le front, fouillait ses poches, balbutiait, soupirait, mais... dans sa joie, il avait oublié d'apporter ses outils et il était là désarmé, devant les boucles en désordre ; point de fer, point de peigne, point de lampe et l'heure passait. Il n'avait pas le temps de retourner chercher ce qui manquait ; des femmes de service furent expédiées à travers le Château à la recherche qui, d'un fer, qui, d'une lampe à friser, mais c'était le moment où toutes ces dames étaient à leur toilette et personne ne pouvait prêter ces accessoires indispensables.

Enfin une servante réapparut triomphante, ayant trouvé un fer et une lampe chez une dame malade et qui ne devait pas paraître ce soir. Presque aussitôt, une autre revint avec un même succès, puis une troisième. Abondance de biens ne nuit pas. Nicolet, enfin rasséréné, s'attaqua à son harmonieuse besogne mais voici que la porte s'ouvrit en coup de vent et que M^{me} de Ventadour, toute harnachée et toute parée, entra en disant :

— Madame est prête, il faut descendre tout de suite.

Tout de suite ! Et les cheveux de M^{me} de Fontanges lui couvraient encore les épaules ! il fallait une heure pour en réparer le désordre et l'on n'avait pas un quart d'heure, ni dix minutes, ni cinq ! Ne pas suivre Madame, c'était ne pas assister au souper, c'était n'être point présentée au Roi, en un mot, c'était le cataclysme. M^{me} de Clérembault, également sous les armes et cette fois sans son masque, apparut à son tour et leva les bras au ciel. M^{me} de Beuvron poussait des exclamations à amener le palais, les autres filles d'honneur, intérieurement enchantées, ne tarissaient pas en condoléances bruyantes.

Que faire ? M^{me} de Fontanges avait beau ne pas avoir l'habitude de la Cour, elle était femme, elle était coquette, elle était volontaire, elle voulait être présentée au Roi. elle le serait. Elle rassembla ses cheveux en une lourde torsade, arracha un ruban feu de la robe qu'elle venait de quitter, ruban dont la couleur s'harmonisait délicieusement avec le doux reflet de sa chevelure, et elle noua le tout sur le haut de sa tête.

— Vous n'allez pas paraître ainsi devant le Roi ! s'écria M^{me} de Ventadour scandalisée.

— Sa Majesté est dans le cas de vous faire affront, ajouta M^{me} de Beuvron.

Seule, M^{me} de Clérembault sourit en voyant avec quelle grâce les boucles naturelles de la jeune fille encadraient son joli visage. Comme une statue, Nicolet contemplait cette coiffure négligée dont il était cause et tous ses beaux espoirs s'évanouirent dans son cœur.

Vite, vite, pour rattraper Madame, M^{lle} de Fontanges court à travers les couloirs ; elle a perdu de vue ses compagnes ainsi que ces dames ; elle n'est pas encore bien familiarisée avec la topographie si compliquée de Versailles ; elle se trompe de chemin. Par bonheur, elle croise un officier des Gardes qui la remet dans la bonne route.

La voici aux grands appartements. Il y a foule, la direction du regard des courtisans la guide vers l'endroit où il faut aller, elle pénètre dans le salon d'Apollon.

Le Roi soupe au grand couvert. Auprès de lui, seuls les princes du Sang, la Reine, Madame, Monsieur, Monseigneur, M. le Prince. Le Roi est servi par le Grand Chambellan ; les gentilshommes ordinaires, ceux de la Bouche, ceux de la Chambre, se tiennent derrière les fauteuils ou les chaises à dossier, suivant le rang des augustes soupeurs. La pièce est éclairée par une multitude de bougies qui échauffent considérablement l'atmosphère ; elle est partagée en deux par une balustrade dorée qui empêche les courtisans de s'approcher trop près de la table royale. Les convives sont tous assis du même côté de cette table en fer à cheval, couverte surtout d'or et d'argent, de vaisselle d'or ; ils font face à la Cour et chacun a bien le temps de considérer les traits des hauts personnages.

Louis XIV sourit. Il est bien tel que M^{me} de Fontanges l'a vu sur les estampes qui sont venues jusqu'en ses lointaines montagnes d'Auvergne ; il est presque pareil au portrait qu'elle avait dans sa chambre au château de Fontanges et que lui donna sa tante de Scorailles ; il a quarante ans ; sa figure, encadrée par l'imposante perruque, est un peu haute en couleurs. Son regard est calme ; il a naturellement un grand air de majesté sans qu'il s'y mêle aucune morgue.

À un moment donné, il se penche vers la Reine et il lui murmure quelque chose très bas, puis il se détourne vers M. de La Rochefoucauld, gentilhomme ordinaire qui se tient à l'accoudoir droit de son fauteuil et il lui dit, assez haut cette fois pour qu'on l'entende :

— Tout le monde m'obéit dans le royaume, il y a pourtant une chose à quoi je ne puis commander.

— Quelle est cette chose ? demande le courtisan.

— La mode. Voyez toutes ces dames, regardez leur coiffure « à la hurluberlu » et leurs cornettes de deux pieds ! Est-il raisonnable, je vous le demande, de s'affubler de la sorte ? Qui donc aura le courage d'affronter la mode par amour de moi ?

La Reine a haussé légèrement les épaules. Madame a approuvé bruyamment, mais peut-on vraiment attacher quelque importance à l'opinion de Madame sur les choses de goût et de la toilette ? N'est-elle pas, elle-même, « fagotée » et sans aucun désir d'être autrement ?

Toutes les dames de la Cour sont scandalisées. Comment ? Le Roi n'aime pas ces jolis édifices qui rehaussent si fort la taille ? Elles parlent ensemble à voix basse, à voix très basse, car le silence pèse à nouveau sur le grand couvert.

Il faudrait une boutade de Madame pour le rompre, car ce n'est pas la Reine qui parle si mal le français qui osera faire entendre sa voix ; ce n'est pas non plus Monseigneur qui a la parole embarrassée, c'est moins encore Monsieur qui songe à tout autre chose. Madame a toute liberté de parler car elle ne mange pas : elle s'est bourrée, avant de descendre, de choucroute et de bière et aucun des services qui passent ne la tente.

Madame ne dit rien, Madame a trop chaud, elle n'est plus rouge, mais cramoisie et elle s'évente de son éventail en peau d'Espagne qui chasse les odeurs des mets.

Le mouvement fait auprès de la balustrade laissait un petit espace libre ; M^{lle} de Fontanges s'y est glissée. Le Roi l'a aperçue. Il pousse une légère, très légère exclamation, car il n'est pas prodigue des manifestations extérieures. Il considère un instant la jeune fille et il dit à haute voix :

— Enfin ! Voilà mon souhait exaucé, voici une fort belle personne qui est coiffée comme je prétends qu'on le doive être et sa beauté n'en est que plus piquante. Quelle est-elle ? Je ne l'ai pas encore aperçue.

Madame a suivi la direction du regard du Roi. Elle est contente que ce soit à une de ses filles d'honneur que s'adresse ce compliment car ce n'est pas, en général, dans sa maison que l'on découvre des exemples d'élégance. Elle nomme au Roi M^{lle} de Fontanges et lui explique qu'elle se proposait de la lui présenter après le souper.

Marie-Angélique est devenue toute rouge sous les compliments du Roi. Les yeux des femmes et des courtisans se sont tournés vers elle et, pendant un instant, elle est le point de mire de tout Versailles.

Le souper est terminé. Le Roi se lève, il s'approche de la balustrade ; il échange des paroles avec quelques dames mais ses yeux cherchent quelqu'un. Madame a fait signe à M^{lle} de Fontanges et la présente au Roi. Elle plonge, devant lui, en une profonde révérence. Louis XIV lui a pris la main.

— Cette coiffure vous sied à merveille ; je ne puis dire qu'elle ajoute encore à l'harmonie de vos traits, car rien n'y peut être ajouté, mais elle leur sert de cadre et d'écrin. L'écrin ou le cadre ne doit pas chercher à éclipser, en splendeur, le tableau ou le bijou qui y est enfermé.

Il est inutile de dire que ce discours du Roi a produit, dans le salon d'Apollon, comme une révolution. Les dames murmurent avec quelque aigreur et les plus âgées et les plus laides ne sont pas les dernières à dire que le Roi se moque d'elles simplement pour complaire aux beaux yeux d'une pécore qui est coiffée comme une fille de ferme.

— Il semble, dit M^{me} de Thiange toujours acariâtre, que ce soit une pitancière qui s'en va donner du grain à ses poules.

Mais le Roi, qui entend très bien ce murmure et ces propos, n'en continue pas moins à parler à M^{me} de Fontanges :

— J'espère que nous vous verrons souvent à la Cour et que vous ne laisserez pas d'ainsi accommoder votre chevelure. Qui donc exécuta cette heureuse coiffure ?

Marie-Angélique hésite un instant à dire tout simplement la vérité ; mais c'est s'enlever le mérite d'une flatterie qui avait plu au Roi et il lui vient à l'esprit la prédiction de la maréchale : cette montagne qu'elle doit gravir jusqu'au sommet. Se trouverait-elle, par hasard, au bas de la côte ? Il ne faut pas, en tous cas, négliger cette chance d'ascension et puis elle songe à ce pauvre jeune homme qui, dans ce moment, doit être bien malheureux.

— Sire, dit-elle, c'est Nicolet, un des garçons du coiffeur Esménard, qui a eu le bonheur de disposer mes cheveux d'une façon qui plaît à Votre Majesté.

On remarque que, plusieurs fois dans la soirée, tandis que

jouent les violons, les violes et les par-dessus de violes, le Roi arrête ses yeux sur M^{lle} de Fontanges. Cette tête blonde est constamment le point de mire de tous les regards. Des épigrammes sont échangés à voix basse, à voix si basse qu'elles échappent à l'intéressée ; si l'on pouvait transformer ses désirs en réalités, M^{lle} de Fontanges serait, ce soir-là, mitraillée par des centaines d'yeux, beaux ou laids.

Seulement le lendemain, dès l'aube, la boutique du sieur Esménard était assaillie par des valets et des laquais. Il y eut des bousculades et des coups échangés dans la bataille.

Grâce à sa force peu commune, ce fut un serviteur de M^{me} de Montespan qui, le premier, franchit le seuil de la boutique.

— M^{me} la Marquise veut que votre garçon Nicolet vienne chez elle incontinent, dit-il à Esménard.

Celui-ci crut à une confusion.

— J'y cours moi-même, répliqua-t-il, avec empressement, je ne laisserai pas à d'autres...

— Ce n'est pas cela que je vous dis, interrompit le laquais avec hauteur. C'est Nicolet que réclame M^{me} la Marquise.

De la part d'une jolie femme, au surplus favorite royale, on peut s'attendre à tous les caprices, même aux plus stupides et il faut s'y plier.

— Il ira, acquiesça le coiffeur.

Le deuxième domestique qui força le passage dans la boutique appartenait à la princesse de Monaco. Esménard le reconnut.

— Je suis aux ordres de M^{me} la Princesse, dit-il vivement.

— Elle se soucie bien de vous, répliqua le valet. C'est un certain Nicolet qu'elle réclame ; il faut qu'il aille chez elle sans désemparer.

Ceci était bien extraordinaire, mais ce qui l'était bien davantage, c'est que les gens de Madame, de la duchesse de Noailles, de la marquise d'O, de la duchesse de Luxembourg, et de toutes les dames titrées, dames de qualité, dames de condition, réclamèrent le même Nicolet.

Debout, au milieu de sa boutique envahie, Esménard était

comme frappé de stupeur. Ses garçons, les bras croisés, voyant les laquais de leurs clientes les toiser avec insolence et réclamer tous leur compagnon, ce lourdaud, ce butor, ce maladroit de Nicolet, étouffaient d'indignation. Le héros du jour lui-même semblait moins encore que les autres, comprendre ce qui lui arrivait. Seule, la douce Blanche, un sourire de triomphe sur ses jolies lèvres, notait imperturbablement les rendez-vous au nom de celui qu'elle aimait.

Quand, très tard dans la soirée, Nicolet revint du Château, les doigts engourdis par le travail, les jambes flageolantes de l'avoir porté pendant tant d'heures, l'estomac barbouillé de toutes les confitures, de tous les gâteaux, de toutes les friandises qu'on lui avait fait absorber, il n'était plus le lourdaud de la veille.

Devant son maître qui, durant tout le jour, n'avait pas été une seule fois mandé au dehors, il se planta d'un air avantageux et dit :

— Monsieur, j'ai eu, hier, l'honneur de solliciter la main de M^{lle} Blanche ; je vous la demande à nouveau. Si vous me la refusez, je me verrai obligé de vous quitter et de m'installer à mon propre compte.

Dans le ravissement et la confiance, Blanche écoutait ce mâle discours. Toute force de résistance était brisée chez son père. Ce fut d'une voix défaillante qu'il répondit :

— Mon ami, je t'accorde tout ce qu'il te plaira.

Il n'avait pas plutôt fini de parler, que les deux fiancés étaient dans les bras l'un de l'autre et échangeaient un tendre baiser.

Mais les affaires de cœur ne faisaient pas oublier les obligations professionnelles au jeune Nicolet.

— Ma chère âme, dit-il à Blanche, veuillez vous asseoir sur cette chaise, je vais essayer d'apprendre à votre père comment l'on exécute une coiffure.

La rage au cœur, et le peigne en main, Esménard sous la direction de ce balourd de Nicolet, son garçon, travailla sur la jolie tête de sa fille à confectionner une coiffure « à la Fontanges » qui fit fureur à Versailles tant que durera la faveur de Marie-Angélique, laquelle, ayant atteint le sommet de la montagne et étant devenue duchesse, n'évita pas de se laisser éblouir et mourut, deux ans après, à l'abbaye du Port-Royal.

Nicolet, l'heureux époux de Blanche Esménard, se retira au bout

de quelques années, ayant fait sa fortune grâce à un bout de ruban de couleur feu. Mais quand il racontait son histoire, elle n'était pas tout à fait telle que nous l'avons narrée.



La fille de l'homme au masque de fer



n jour du mois de janvier 1679, ceux qui, à la Cour de Versailles, connaissaient bien le Roi, remarquèrent que, malgré son emprise sur lui-même, il semblait assez préoccupé. Il avait, au sortir de la messe, répondu par son habituel : « Je verrai », à ceux qui lui adressaient demandes ou suppliques, mais il avait prononcé ces mots avec un air si visiblement distrait que les courtisans à qui ils étaient adressés tremblaient fort de voir leurs requêtes oubliées.

De toute la matinée, on n'avait pas vu M. de Louvois au château ; il y arriva pendant le dîner de Sa Majesté, et le Roi alla s'enfermer avec lui aussitôt son repas terminé. Le ministre n'était pas seul dans le cabinet où le rejoignit Louis XIV ; un jeune homme se tenait un peu en arrière de lui ; c'était une physionomie que l'on n'était pas habitué à voir à Versailles.

— Eh bien ? demanda le Roi dès que la porte fut fermée.

— Sire, il n'est pas venu, répliqua le ministre.

La colère et le dépit se peignirent sur le visage royal.

— Je savais le duc de Mantoue gueux, joueur et dépensier, mais je ne croyais pas qu'un Gonzague agirait comme un fripon.

— Sire, répliqua Louvois, le duc Charles IV de Mantoue n'est pour rien dans tout ceci. Nous avons été dupés certes, mais non par lui ; il ignorait que les négociations eussent été poussées si avant et même qu'au mois de décembre nous eussions versé l'argent convenu.

— Holà ! Voilà qui est difficilement croyable ! s'écria Louis XIV.

— Je prévoyais l'étonnement de Votre Majesté, dit le ministre,

et c'est pourquoi j'ai amené, avec moi, M. de Sidrac, secrétaire de M. l'abbé d'Estrades, l'ambassadeur de cette Cour auprès de la République de Venise. M. de Sidrac était au courant des détails de la négociation et M. d'Estrades l'a envoyé afin qu'il ne restât, nulle part, trace de cette affaire.

Sur un signe du Roi, le jeune homme s'approcha et se mit à parler.

Louis XIV, qui avait toujours devant les yeux l'importance considérable de l'Italie dans toutes les luttes contre l'Empire et dans celles contre le roi d'Espagne, désirait, depuis longtemps, posséder une porte de ce pays. La France, depuis 1634, possédait, dans les domaines du duc de Savoie, le château de Pignerol. Ce n'était pas suffisant. La petite ville de Casale, capitale du Montferrat, située sur le Pô, à quinze lieues de Turin, offrait de bien plus grands avantages. Or, le marquisat de Montferrat était une propriété dépendante du duché de Mantoue bien qu'assez éloignée de cette ville.

Le duc de Mantoue, Charles IV de Gonzague, avait, ce qui était su de tout le monde et, plus que de tous les autres, du roi de France qui connaissait exactement la situation financière des princes de l'Europe, le duc de Mantoue avait besoin d'argent.

Louis XIV décida de lui acheter sa ville de Casale à beaux deniers comptants. Charles IV, pressenti, n'avait pas dit « non » et avait chargé son secrétaire d'État, le comte Hercule-Antoine Matthioli, de négocier en grand mystère l'opération ; de son côté, Louis XIV avait confié ses intérêts à l'abbé d'Estrades, son ambassadeur auprès de la Sérénissime République de Venise. Le secret le plus absolu était, en effet, indispensable pour le succès de l'affaire. Les Cours d'Autriche, d'Espagne et de Savoie et même le Sénat de Venise se fussent dressés pour empêcher qu'elle ne réussît. Le duc de Mantoue jouait sa couronne, au cas où ces puissances auraient eu vent de la chose avant que la ville en question ne fût occupée par les troupes françaises.

À ce moment, il serait trop tard et les souverains ennemis hésiteraient à faire la guerre pour chasser le Roi d'une possession légitimement acquise.

Matthioli, le 6 décembre précédent, avait reçu l'argent que le roi de France envoyait à son maître ; il en avait signé décharge au nom du duc de Mantoue, mais cette pièce ne devait avoir d'effet que lorsque l'on pourrait annoncer officiellement le traité, c'est-à-dire quand les troupes du Roi seraient prêtes à entrer dans Casale.

Or, depuis quelques semaines, une petite armée commandée par le maréchal de Catinat se trouvait sur la frontière du Piémont. Déjà, le duc de Savoie avait fait entendre des paroles inquiètes ; l'abbé d'Estrades avait recueilli des signes de mauvaise humeur au Sénat de Saint-Marc ; l'ambassadeur d'Autriche, à Madrid, avait eu des conférences mystérieuses avec le secrétaire d'État. Il ne faisait pas de doute que les puissances savaient qu'il se tramait quelque chose et qu'il fallait agir promptement ; pourtant, Catinat avait attendu, en vain, le comte Matthioli, porteur du traité.

C'est de tout cela que le jeune M. de Sidrac, secrétaire de l'abbé d'Estrades, parla longuement au Roi.

— Et comment pouvez-vous m'affirmer, Monsieur, que le duc de Mantoue est étranger à ceci ?

— Sur l'ordre de M. d'Estrades, je suis passé à Mantoue et j'ai été reçu par le Duc qui m'honore de son amitié. Au cours d'une soirée où il fut question de tout autre chose que de politique, Son Altesse m'attira dans un coin et me demanda comment il se faisait que Versailles, qui semblait d'abord tellement pressé de mener à bien les négociations, se montrât subitement si peu curieux de les terminer et qu'il différât tant à verser l'argent convenu. Or, le duc me confia que ses coffres étaient présentement étrangement vides ; d'autre part, il craignait qu'une indiscretion ne donnât l'éveil aux puissances, ses voisines, et singulièrement à Venise et au Piémont et qu'il n'en éprouvât des désagréments. Il sentait, dans leurs rapports avec lui, une nervosité qui l'inquiétait. Mais toujours la question de l'argent revenait dans ses discours et il n'était pas malaisé de voir qu'il était sincère. Je feignis naturellement d'ignorer que les sommes eussent été versées par M. d'Estrades en personne au comte Matthioli et je demandai, comme en manière de plaisanterie, à Son Altesse si elle était sûre de ses émissaires. Le Duc ne voulut même pas entrer dans mon jeu et je m'aperçus que sa foi en son secrétaire d'État était sans bornes.

M. de Louvois intervint :

— Sire, j'ai eu, par qui vous savez, avis de l'Escorial que le Roi Catholique est informé, sinon des détails de l'affaire, du moins de l'essentiel.

— Ce Matthioli est un coquin, conclut le Roi ; il nous trahit et il vend son maître. Il aura le châtiment qu'il mérite.

À Mantoue, dans le célèbre palais du Té construit par Jules Romain, hors la porte Pusterla, pour servir de résidence à la famille de Gonzague, le comte Hercule-Antoine Matthioli, secrétaire d'État du duc Charles IV et son favori, occupait un superbe appartement. Il y résidait toute l'année et non pas seulement durant la belle saison comme le faisait son maître, qui préférait passer l'hiver à la Reggia, dans l'intérieur de la cité. Matthioli avait, pour cela, ses raisons, raisons qu'il gardait soigneusement pour lui-même.

Ce soir d'avril, la température était particulièrement exquise ; par les fenêtres grandes ouvertes du palais, entraient, suaves et doux, les effluves odorants des vastes jardins embaumés du parfum des rosiers et des orangers fleuris ; dans la salle de l'appartement du favori, entre les murs délicatement ornés de fresques du Primatice, quatre personnes étaient assises autour d'une table où des mets délicats avaient été servis sur des plats d'or et d'argent et où les vins les plus rares remplissaient des cristaux de Venise et de Bohême. Ces quatre convives étaient le comte Matthioli, sa fille, la belle Maria-Pia, son secrétaire particulier, cadet d'une noble famille, le chevalier Cadenazzi et le jeune Pietro dei Mazzei dont l'illustre naissance et l'appui du favori du Duc avaient fait, malgré son âge, le chef des armées de Mantoue.

Matthioli, à trente-huit ans, était veuf. C'était Maria-Pia, dont les seize printemps s'ornaient déjà de toutes les grâces féminines, qui gouvernait sa maison ; il avait pour elle la plus tendre affection et elle la lui rendait passionnément. Pourtant, une jeune patricienne ne peut rester toujours dans la demeure paternelle et le moment n'était pas loin où, à son tour, elle fonderait un foyer. D'ailleurs, le cœur de Maria-Pia se trouvait attiré vers Pietro dei Mazzei et celui-ci l'aimait. Nul mariage ne pouvait mieux convenir au secrétaire d'État. Dei Mazzei était riche, ses talents militaires promettaient beaucoup et surtout, il était Mantouan, ce qui signifiait que la séparation du favori d'avec sa chère fille ne serait pas complète.

Pourtant Matthioli, bien qu'en principe le mariage fut décidé, ne se hâtait pas de donner son consentement officiel et n'avait même pas permis que les fiançailles fussent déclarées. C'est là-dessus que le pressait, en cette douce soirée de printemps, à la fin d'un exquis souper, les serviteurs s'étant retirés, l'aimable Pietro dei Mazzei :

— Partout on parle de guerre, insistait le jeune général, et mon impatience en est redoublée. Devrai-je partir en campagne sans que celle qui a toutes mes pensées soit ma femme ou, au moins, ma fiancée ?

Matthioli restait sombre et son front était chargé de soucis. Maria-Pia s'inquiéta :

— Mon père, auriez-vous quelque chagrin ? L'insistance de Pietro vous cause-t-elle de l'ennui ? Si cela était, je le prierais de modérer son impatience, bien qu'il me faille avouer que je la partage.

— Je ne puis que m'associer aux paroles de ma chère Maria-Pia et je m'en voudrais de vous contrister le moins, ajouta Pietro. Cependant cette incertitude où vous nous tenez n'est pas seulement cruelle pour nous, elle porte encore préjudice à votre renommée.

— Et comment cela ? demanda fébrilement le favori.

— On connaît, dans Mantoue, nos projets, continua le jeune homme, et l'on sait qu'ils sont conformes à votre volonté ; on attribue ces atermoiements à certaines difficultés que vous éprouveriez à verser à votre fille la dot promise et, naturellement, on en cherche la cause. On croit l'avoir trouvée dans des pertes considérables faites au jeu contre Giacobbe Bonacolsi...

— Les Mantouans ne savent quelles folies inventer, interrompit le secrétaire d'État. On ne peut risquer quelques ducats avec un ami sans qu'ils vous disent ruiné. Il me faut avouer que, pour l'instant, mes affaires ont subi quelques traverses...

— Qu'importe ? s'écria Pietro. Je ne cours pas après vos biens et Maria-Pia n'aurait-elle aucune dot qu'elle ne m'en serait pas moins chère.

— Je n'ai que faire de votre générosité, trancha avec aigreur Matthioli. J'ai promis une dot à ma fille et elle l'aura. C'est pour le coup que l'on jaserait à Mantoue, si...

La diatribe du favori fut interrompue par un serviteur qui venait chercher le chevalier Cadenazzi. Il quitta la pièce et revint presque aussitôt. Il parla bas à Matthioli. Celui-ci poussa un soupir comme de soulagement, se leva précipitamment et sortit à son tour. Lorsqu'il revint, au bout d'un instant, la joie éclairait sa figure. Il ne se rassit pas.

— Mes amis, dit-il, une affaire qui me préoccupait un peu se termine heureusement. Il y a là un homme avec qui je dois entreprendre un voyage de quelques jours. Il est le représentant d'un... riche négociant étranger avec qui j'ai déjà traité une transaction très avantageuse et qui m'a valu d'autres affaires

également fructueuses. Dès mon retour, qui aura lieu au plus tard à la fin de la semaine prochaine, on annoncera vos fiançailles et je serai en mesure de tenir tous mes engagements et au-delà. Mon cher Pietro, je regrette de vous avoir parlé durement. Cadenazzi, je ne vous emmène pas. Veillez au service de ma fille. Au revoir, Maria-Pia, mon enfant bien-aimée, ton père ne pense qu'à toi.

Le père et la fille échangèrent un tendre baiser.

— Ne pourriez-vous retarder ce voyage ? demanda la jeune fille ; c'est aujourd'hui vendredi et ce n'est pas un bon jour pour se mettre en route.

Matthioli se mit à rire :

— Le vendredi est la veille du samedi ; en partant aujourd'hui, je reviendrai un jour plus tôt.

Une demi-heure plus tard, une chaise emportait le secrétaire d'État et l'homme qui était venu le quérir. La voiture évita la ville et prit la route de Crémone.

Maria-Pia n'avait pas été autorisée par son père à l'accompagner jusqu'à la porte du palais. Sans doute ne voulait-il pas qu'elle vît son compagnon ou que celui-ci l'aperçût. De la fenêtre, elle vit la chaise qui s'éloignait ; quand elle se retourna vers Pietro, elle avait les yeux humides.

— Hé ! quoi ? dit le jeune homme, vous pleurez ? Mais il ne s'agit que d'un voyage de quelques jours.

— Qui sait ? soupira la jeune fille en essayant de sourire à travers ses larmes à celui qui, bientôt, serait son fiancé.

De toute la soirée, il lui fut impossible de retrouver sa sérénité et comme Pietro la plaisantait affectueusement, elle finit par lui confesser sa peur :

— J'ai dans l'esprit que j'ai vu le visage de mon père pour la dernière fois.

Lorsqu'elle se fut retirée dans son appartement, Maria-Pia se jeta, en pleurant, dans les bras de sa nourrice :

— Mamma, mamma, sanglota-t-elle comme une enfant, je sais que jamais je ne verrai le visage de mon père bien-aimé, jamais,

jamais.

Ces mots, elle les répéta jusqu'à ce que le sommeil la terrassât.

Ce n'était pas avec le représentant d'un riche négociant que le comte Hercule-Antoine Matthioli était parti, mais bien avec un agent du roi de France, M. de Sidrac.

— Mon maître, avait dit ce jeune diplomate, a très bien compris les difficultés que vous avez pu rencontrer à lui livrer la ville de Casale, mais l'affaire lui tient à cœur ; il a envoyé à Turin un homme en qui il a toute confiance, le sieur Richemond, muni de pleins pouvoirs et de sommes importantes dont il a mission de se dessaisir en votre faveur, dans son désir de vous gagner à sa cause.

Ce langage était celui que Matthioli espérait entendre, pensant bien que Louis XIV, ignorant ses tractations avec les autres Cours, n'hésiterait pas à lui verser encore des subsides pour obtenir la place qu'il convoitait, préférant faire de nouveaux sacrifices plutôt que de ne pas profiter de ceux auxquels il avait déjà consenti. Quand le favori du duc de Mantoue tiendrait cet argent, il saurait bien traîner les choses en longueur, juste assez pour avoir le temps de vendre, aux ennemis de la France, le secret des nouvelles négociations afin qu'ils puissent s'opposer, par la force, à l'exécution du pacte. Le roi de France serait, encore une fois, joué par lui, Matthioli.

Telles étaient les agréables pensées qui lui faisaient paraître courte la route de Turin aux côtés du taciturne Sidrac.

On faisait halte la nuit dans de petites auberges, afin de ne pas être reconnus. C'était ainsi que l'on ne s'arrêta pas à Crémone, ni à Pavie. L'agent du Roi était bien pourvu d'or, aussi nulle part n'eut-on de peine à trouver des chevaux. Ceci paraissait un excellent présage au secrétaire d'État qui calculait que, puisque Versailles avait été si généreux pour les accessoires, il ne lésinerait pas sur le principal.

On marcha si rondement que, vers la fin du quatrième jour, malgré le mauvais état des chemins les voyageurs se trouvèrent à Moncalieri, localité située à environ deux lieues de Turin et où se trouvait un château des ducs de Savoie. La chaise s'arrêta devant une très modeste trattoria, un peu à l'écart de l'agglomération. L'agent du Roi conduisit l'italien dans une petite pièce où l'on pénétrait sans passer par la salle commune.

Un homme de belle prestance, vêtu comme un bourgeois aisé en voyage, était assis devant une table et lisait un livre.

— Le sieur Richemond, présenta M. de Sidrac.

L'homme s'inclina cérémonieusement.

— J'espère, Monsieur, que vous avez fait un bon voyage ? s'enquit-il avec une extrême politesse.

L'italien eut l'impression que ce visage ne lui était pas inconnu, mais il ne pouvait s'agir que d'une ressemblance et il répondit, sur un ton affable. Quand les premiers compliments furent échangés, M. de Sidrac s'étant retiré, les deux hommes demeurés en tête-à-tête, entrèrent tout de suite dans le vif du sujet qui intéressait tant Matthioli.

Richemond exhiba des pouvoirs expédiés par M. de Louvois, qui donnèrent pleine confiance à Matthioli. Celui-ci fut tout de suite charmé de voir que la Cour de Versailles, non seulement ne lésinait pas, mais se montrait plus généreuse qu'il n'avait osé l'espérer. La dot de Maria-Pia se trouverait payée et au delà, surtout quand les Cours étrangères seraient mises au courant...

M. de Sidrac réapparut au moment où l'accord était complet.

— Le carrosse est prêt, annonça le jeune homme.

— Le carrosse ! s'étonna Matthioli.

— Sans doute, répondit M. Richemond. Vous ne pensez pas que je me sois aventuré si avant dans les domaines du duc de Savoie avec une somme aussi importante que celle qui va vous être remise. Vous auriez pu ne pas accepter et, en ce cas, il eût été imprudent d'ainsi risquer les fonds du Roi. Mon trésorier, d'ailleurs, se tient à Orbassano ; nous pouvons y être en deux heures. Vous serez de retour ici, bien avant le jour.

Matthioli acquiesça. Que risquait-il dans les États du duc de Savoie, allié et ami de son maître ? Dès l'aube, il pourrait se rendre à Turin, confortablement lesté des pistoles du roi de France, et peut-être serait-il encore temps de faire arrêter les émissaires de Versailles, ce qui lui vaudrait une récompense supplémentaire.

Ah ! ces Français, quels étourdis ! Le ministre du duc de Mantoue en riait de plaisir, mais son rire était caché par les ténèbres car il faisait nuit close quand on monta dans le carrosse de M. Richemond.

L'italien prit place dans le fond avec ce dernier ; devant, s'assit M. de Sidrac et un homme qui ne s'était pas encore montré et que M. Richemond présenta comme son secrétaire. On partit. Il était impossible de rien distinguer dehors, mais le cocher devait bien connaître les chemins car on roulait rapidement — non sans souffrir d'abominables cahots — et jamais on n'hésitait.

La conversation dans la voiture allait gaîment son train. Matthioli était d'excellente humeur. Richemond racontait les revers récemment essuyés par les troupes piémontaises et il le faisait avec verve et avec esprit. Il paraissait informé de tout ; c'était plaisir de causer avec un homme comme lui et il était bien surprenant qu'il n'occupât pas, dans son pays, une place plus honorable que celle d'agent secret.

Les Français n'ont jamais su tirer parti des hommes capables de bien servir leur nation !

On riait tant et de si bon cœur dans le carrosse que le temps passait sans que l'on s'en rendît compte ; pourtant, Matthioli finit bien par s'apercevoir qu'il y avait plus de deux heures que l'on était parti. Il en fit la remarque :

— Les chemins sont mauvais, expliqua simplement M. Richemond.

Et puis, on parla d'autre chose. On avançait plus doucement. Fréquemment, le cocher devait mettre ses chevaux au pas. La conversation semblait moins intéressante à l'italien. La lune, dans son premier quartier, parut entre deux nuages ; Matthioli regarda au dehors. Tout près, se profilaient des montagnes. Le favori du duc de Mantoue sursauta :

— Où me menez-vous ? cria-t-il. Nous n'allons pas à Orbassano, nous y serions depuis longtemps et puis...

Le rayon de lune fit briller trois canons de pistolet, tous trois braqués sur lui.

— Monsieur, dit Richemond, d'ordre du Roi, mon maître, je vous conduis à tel endroit qu'il lui a plu de désigner. Je vous conseille de vous tenir en repos et de ne pas tenter de fuir. Ce serait imprudent. Nous sommes trois dans ce carrosse, il y a trois hommes sur le siège de devant et trois sur le siège de derrière et nous avons tous des instructions formelles de vous ramener vif... ou mort, à votre choix.

— Je proteste, clama encore Matthioli, contre la violence qui m'est faite. Je suis sujet du duc de Mantoue et son ministre et nous sommes dans les États du duc de Savoie, l'allié de mon maître.

Cette protestation n'eut point d'écho. Frappé de terreur, l'italien restait affalé dans son coin. Un coup d'œil jeté à la portière ne lui apprit rien de nouveau ; la lune s'était cachée.

Enfin, on s'arrêta. Des soldats entourèrent le carrosse. « Sauvé ! » pensa Matthioli. Sa joie fut courte. Les soldats étaient des Français.

Alors la vérité lui apparut : Pignerol ! La place forte française en terre piémontaise. Il se sentit perdu.

Le carrosse entra dans la ville, monta par des rues abruptes, passa un pont-levis abaissé en hâte. Le ministre mit pied à terre avec les autres occupants de la voiture dans la cour de la citadelle. Toute résistance était vaine ; précédé de Richemond, encadré de M. de Sidrac et du secrétaire, il pénétra dans une salle voûtée. Un homme ne tarda pas à joindre le groupe : c'était un homme grand, maigre, à la figure triste ; il était vêtu d'un habit d'uniforme bleu à parements rouges, un habit fort défraîchi.

— Monsieur de Saint-Mars, dit Richemond, je vous amène de par le Roi un homme de la conduite duquel Sa Majesté n'a pas sujet d'être satisfaite. Je dois vous enjoindre de le conserver dans le secret le plus absolu. Nous ne sommes que quatre, vous compris, à l'avoir vu à visage découvert et « nous devons être les derniers ». Au surplus, voici les instructions qui le concernent.

M. de Saint-Mars, gouverneur de la place et de la citadelle de Pignerol, prit le paquet qui lui était tendu. Il en fit sauter les cachets et parcourut les papiers qu'il contenait.

— Monsieur le Maréchal, dit alors le gouverneur, les ordres du Roi seront strictement observés.

« Monsieur le Maréchal ! » Matthioli jeta un coup d'œil sur l'agent secret qui l'avait arrêté. Le souvenir lui revint de certaines estampes qu'il avait aperçues et il se rendit compte que M. Richemond n'était autre que le maréchal de Catinat.

Conduit dans un cachot, l'italien dut passer la nuit sur une méchante paille. Le lendemain, il s'aperçut que si sa prison manquait d'air, elle manquait aussi de lumière mais non point

d'humidité, l'eau coulant le long des murs. Il se promit de protester, dès qu'un geôlier se présenterait, contre ce traitement infligé à un homme de sa condition...

Celui qui lui apporta son premier repas fut M. de Saint-Mars en personne. La nourriture qu'il déposa sur la misérable table était fort appétissante et il y joignit une bouteille de vin. L'italien ne manqua pas de se plaindre de l'endroit où il se trouvait : n'était-ce point assez de l'avoir arrêté, contrairement au droit des gens, ce pourquoi il se proposait de demander justice à la face de l'Europe, mais fallait-il encore le faire périr dans un cul de basse-fosse ?

Le gouverneur écouta patiemment le discours de son prisonnier puis, lui faisant une profonde révérence, il lui répondit :

— Je suis au regret, Monsieur, de devoir vous imposer ce traitement effectivement indigne de votre état, mais en ce faisant, j'obéis aux ordres que j'ai reçus. Au surplus, vous ne tarderez pas, dès que certaines précautions seront prises, à être transporté dans un appartement vous offrant plus de commodités. Quant à la plainte que vous vous promettez de faire tenir aux puissances étrangères, je vous supplie de ne point vous en mettre en peine pour divers motifs dont l'un est qu'il ne vous sera donné ni plume, ni encre, ni papier. Je suis, Monsieur, bien votre serviteur.

Sur une nouvelle révérence, M. de Saint-Mars se retira. Ce fut encore lui qui apporta le souper composé de mets fort recherchés et toujours accompagnés d'un vin dont le plus difficile se pouvait contenter.

Il en fut de même pour tout, durant les jours suivants. Au bout d'une semaine, Matthioli se plaignit de différentes douleurs et réclama l'assistance d'un médecin.

— Je suis, Monsieur, tout à votre service, répondit le gouverneur, et au désespoir de ne pouvoir vous complaire pour le moment. J'ai quelques lumières sur les choses de la médecine et je les mettrai volontiers à votre disposition.

Enfin, un jour, M. de Saint-Mars entra dans le cachot à une heure qui ne lui était pas habituelle ; il portait à la main un morceau de velours noir.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de mettre ceci ? C'est un masque de velours comme ceux que le Conseil des Dix fait porter, à Venise, à ses prisonniers. Il m'a fallu faire venir de là-bas cette

commodité et j'espère qu'il vous conviendra de vous en coiffer. Je dois ajouter que vous ne sauriez, ni nuit ni jour, vous en départir sans courir un risque mortel.

Matthioli éprouvait une violente rage, mais pouvait-il désobéir ? Avec l'aide du gouverneur, il mit donc le masque qui lui couvrait entièrement la figure et la tête et dont la mentonnière était articulée par des ressorts d'acier qui permettaient à l'homme masqué de parler et de manger ; des trous étaient aménagés pour les yeux, les narines et les oreilles.

Dès que l'italien fut ainsi coiffé, M. de Saint-Mars lui dit avec son ton de politesse triste :

— Je vous prierai, Monsieur, de bien vouloir me suivre.

Le prisonnier, emboîtant le pas au gouverneur, gravit un escalier en vis. Après une ascension assez longue, M. de Saint-Mars arriva devant une lourde porte de fer qu'il ouvrit et, s'effaçant, il fit passer Matthioli. Celui-ci se trouva dans une pièce vaste et claire malgré la double rangée de barreaux de fer qui défendaient la fenêtre. Elle contenait un lit à rideaux avec une courte-pointe de soie, une cheminée, deux tables, une commode, un fauteuil, deux chaises ; une tapisserie de Bergame cachait la nudité des murs, tandis que le carrelage était couvert d'un tapis de laine.

— J'espère, Monsieur, dit Saint-Mars en se retirant, qu'il ne vous manquera rien et, en tout cas, vous pouvez compter sur moi pour aviser à vous contenter de tout ce qui sera en mon pouvoir.

Resté seul, l'italien fit un inventaire plus complet de ses richesses ; il s'aperçut que l'on avait apporté les objets personnels que renfermait son portemanteau qu'il pensait être resté à Moncalieri ; on y avait ajouté du linge en quantité et du plus beau. Son lit était garni de draps très fins ; les objets nécessaires à une toilette méticuleuse se trouvaient à sa portée dans un petit cabinet.

Ce n'était plus M. de Saint-Mars qui lui apportait ses repas, mais un valet. Cependant, jamais le valet ne pénétrait dans la cellule sans que le gouverneur ne fut présent. Celui-ci s'enquêrait quotidiennement des nouvelles de son prisonnier et toujours avec déférence et sans jamais s'asseoir devant lui. Seulement, si Matthioli put avoir quelques livres, fort anciens au demeurant et qui prouvaient le goût de M. de Saint-Mars pour les classiques à moins que ce ne fût son zèle à retrancher le détenu de la vie actuelle, à aucun moment il ne lui fut

loisible d'obtenir du papier et une plume.

Au début, il ne se passait pas de jour que Matthioli ne se plaignît de son incarcération arbitraire. M. de Saint-Mars l'écoutait sans l'interrompre et affirmait que sa protestation serait transmise à Versailles par le plus prochain courrier.

Chaque jour également, le ministre du duc de Mantoue parlait de sa fille, Maria-Pia, qui devait être au désespoir de sa disparition, sa fille qu'il aimait tant. Ne pouvait-il même indirectement lui faire savoir qu'il était vivant et avoir de ses nouvelles ? Le gouverneur affirmait à son prisonnier qu'il était « son dévoué serviteur » et qu'il référerait de ceci à M. de Louvois ; mais M. de Louvois omettait toujours de répondre à ces requêtes.

Et puis, Matthioli cessa de se plaindre ; il cessa de parler de Maria-Pia, renfermant sa pensée dans son cœur. Il fut malade, un médecin le soigna, mais il ne l'examina qu'en présence de M. de Saint-Mars et sans que le masque fût retiré.

Un jour, le sieur Rosarges qui était parmi les geôliers de Pignerol celui qui approchait le plus souvent le prisonnier, entra dans la chambre où celui-ci rêvassait et se mit en devoir de visiter la commode et d'entasser, dans des caisses, le linge qui s'y trouvait ; il agit de même pour les habits pendus dans le cabinet. Le cœur de Matthioli battit plus fort. Était-il question de le priver de ces hardes qui étaient sa seule distraction ?

M. de Louvois avait-il eu connaissance de quelque autre de ses trahisons — il ne se sentait pas la conscience très au repos — et songeait-il à aggraver sa peine ? Au contraire, ces préparatifs étaient-ils ceux qui devaient précéder sa liberté ? Sa liberté ?

Ceux qui parlent légèrement de ce mot s'imaginent-ils ce qu'il peut signifier pour un homme qui, pendant des mois, des années dont il n'est même pas capable de calculer le nombre, a été enfermé sans jamais rien savoir de ce qui se passe au dehors de quatre murs ; qui n'a jamais vu, à travers une double rangée de barreaux, qu'un petit coin du ciel et dont jamais, devant personne, pendant tout ce temps, le visage n'a été découvert ; qui, s'il a aperçu quelques êtres humains, n'a jamais senti leur regard se poser sur ses traits ? Pour celui-là, le mot de liberté a un sens.

En vain, Matthioli interrogea-t-il Rosarges ; celui-ci répondit par un grognement unique qui semblait être sa seule manière d'affirmer

ou de nier, d'exprimer sa satisfaction ou son mécontentement.

Lorsque M. de Saint-Mars entra à l'heure habituelle du dîner, l'italien se jeta à ses pieds pour implorer une explication. Le gouverneur le releva avec toutes sortes de marques de considération et lui répondit que ce serait avec une joie extrême qu'il lui donnerait les éclaircissements qu'il souhaitait, mais que cette joie lui était refusée, ce dont il se sentait au désespoir.

Toute la nuit, le prisonnier la passa dans la fièvre. Enfin, le jour se glissa entre les barreaux. Rien ne fut changé dans le cours ordinaire de la vie de la prison, si ce n'est que les caisses pleines des effets du prisonnier furent emportées. Son dîner lui fut servi comme d'habitude, puis son souper.

Là seulement, M. de Saint-Mars parla. Il dit :

— Je vous serais infiniment obligé, Monsieur, de ne vous point mettre au lit et de conserver vos habits ; j'aurai l'honneur, d'ici peu de temps, de vous prier de me bien vouloir accompagner en un voyage.

À la nuit close, Matthioli entendit des pas devant sa porte. Elle fut ouverte et le seul Rosarges lui apporta un manteau et un chapeau qu'il l'invita à revêtir.

M. de Saint-Mars entra sur les talons de son subordonné. Il était en costume de voyage.

— Me ferez-vous l'honneur, Monsieur, de descendre en ma compagnie ?

Était-ce la liberté ? Était-ce un transfert ? Était-ce la marche vers le jugement ou vers la mort ?

Matthioli, précédé de M. de Saint-Mars, suivi du sieur Rosarges et de quelques soldats en armes, descendit l'escalier ; puis on le fit passer par une petite porte.

L'air frais de la cour le surprit. Cet air, il ne le sentait pas sur son visage étroitement couvert du masque de velours, mais il en remplissait ses poumons. Il n'eut pas le temps de jouir de cette sensation : un carrosse attendait, portière ouverte, marchepied baissé.

M. de Saint-Mars fit un grand salut. Des geôliers poussèrent Matthioli dans la voiture et le gouverneur vint prendre place à ses côtés. Sur la banquette de devant, s'assirent le sieur Rosarges et un

autre homme, une épée entre les jambes et des pistolets à la ceinture.

On ferma la portière et la voiture s'ébranla. On voyagea toute la nuit, par des chemins difficiles et des routes de montagne ; c'était, du moins, la sensation qu'avaient les occupants du carrosse car les mantelets de cuir des fenêtres étaient levés et même, s'il eût fait jour, on n'eût point pu voir au dehors. Il n'y eut pas de halte pendant la nuit ; le soleil était déjà haut lorsque l'on s'arrêta devant une hôtellerie.

Entouré de gardiens, Matthioli fut introduit dans cette maison et poussé dans une pièce où il y avait deux lits. Il fut invité à s'étendre. Peu d'instant après, M. de Saint-Mars venait le rejoindre et occupa la seconde couche.

À la nuit, on repartit. Le voyage continua durant plusieurs jours de la même façon, sans que le Mantouan pût savoir au juste où on le conduisait. Seulement, un matin, devant la porte de l'auberge où l'on fit halte, il remarqua un figuier et ceci lui apprit que l'on roulait vers le midi. On parvint à un port. Matthioli fut mené jusqu'à une barque qui, en quelques coups de rames, accosta un gros navire.

À un moment, le ministre du duc de Mantoue se figura qu'on allait l'embarquer sur une galère du Roi. Il reconnut en effet les flots bleus de la Méditerranée. Il ne s'agissait pas d'une galère mais d'un de ces mauvais petits cotres qui font le service du cabotage. Matthioli éprouva un soulagement quand il se vit enfermé dans la cabine de ce bateau. Il sentit que l'on mettait à la voile et, bientôt, on fut arrivé à destination. Le cotre mouillait devant une île, en face d'un vieux château fort dressé sur des rochers et dont le pied des murs baignait dans la mer. Ce tableau éveilla un souvenir dans l'esprit du prisonnier : les îles de Lérins, le château de Sainte-Marguerite. C'était bien cela en effet.

M. de Saint-Mars venait d'être nommé gouverneur de ce château et désormais c'était là que le comte Matthioli devait vivre.

Ce changement de prison n'apporta aucune modification dans la vie du détenu. Sa chambre ressemblait, comme une sœur, à celle de Pignerol : même ameublement, mêmes commodités et hélas ! mêmes barreaux.

Les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent. Qu'eût donné Matthioli pour savoir seulement ce que devenait sa fille et pour qu'elle sût qu'il n'était pas mort ou, du moins, pas comme les gens

l'entendent ? Pourtant, un jour, il lui survint un grand bonheur : un geôlier qui remplaçait le sieur Rosarges, indisposé ou en congé, oublia de venir chercher les restes du dîner. Il y avait,

sur la table, un couteau et une assiette d'argent. Le ciel avait enfin pitié de l'homme au masque de velours.

Vivement, car les minutes et même les secondes étaient comptées, Matthioli grava, sur l'assiette, ces mots :

« Je suis vivant, prisonnier à Sainte-Marguerite, aux îles de Lérins. Je prie qu'on avertisse ma fille Maria-Pia, à Mantoue, et qu'elle fasse le nécessaire pour me délivrer. »
« Comte Hercule-Antoine Matthioli. »

Ce travail exécuté, le prisonnier se dirigea vers la fenêtre, prêt, à chaque instant, à cacher son assiette au cas où quelqu'un entrerait. Personne n'entra. Ce n'est pas chose facile que de lancer un objet aussi sonore qu'une assiette d'argent à travers une étroite fenêtre défendue par un double croisement de barreaux, quand le mur a douze pieds d'épaisseur. Matthioli y réussit cependant. L'assiette roula dans le vide. Où tomba-t-elle ? Sur le rocher ? Dans la mer ? L'italien ne pouvait le savoir. Hors de la forteresse, en tout cas, et non pas dans une des cours du château. De cela il était certain par l'orientation du soleil et le coup d'œil jeté sur le bâtiment lors de son arrivée.

Quel serait le sort du disque de métal qui portait, inscrite en lettres grossièrement gravées, toute l'espérance de l'ancien favori ? Serait-il recueilli par un pêcheur ? Resterait-il sous les vagues durant des siècles pour être, un jour, ramené à la lumière alors que le reclus serait, depuis longtemps, libéré par la mort ?

L'assiette d'argent fut ramassée ; elle le fut par un pêcheur du nom d'Olive qui, sur les rochers, au pied du château, cueillait des fruits de mer : palourdes, moules, huîtres, oursins et qui avait pensé avoir le crâne fendu par la chute de cet ustensile :

— Té ! soliloqua le pêcheur, un brave homme de Cannes. Une assiette en argent !... À moins que ce ne soit du semblé-argent ? Non, ce doit être du vrai et du fin, à juger par le son qu'elle a rendu en tombant. Argent ou pas argent, elle aurait bien pu me casser la tête. Ils ont de « drolles » de façon de s'amuser, là-dedans.

Une assiette d'argent, c'était une petite fortune pour Olive et sa première pensée — l'instinct humain n'est pas aussi bon que les

hommes se plaisent à le répéter — fut de porter sa trouvaille à Nice, où il parviendrait bien à en tirer quelques bonnes pistoles qui lui permettraient d'acheter une barcasse neuve dont il avait grand besoin. Mais, à la réflexion, le brave pêcheur se dit que ce ne serait pas honnête et qu'il avait une réputation intacte à soutenir, réputation d'autant mieux établie qu'il n'avait jamais, jusqu'alors, été en butte à la tentation ; il songea aussi qu'on avait peut-être vu, de quelque fenêtre ou de quelque meurtrière du château, son geste de ramasser l'assiette et que, s'il l'emportait, il risquait fort d'être arrêté et enfermé, avec son butin, dans l'intérieur de la prison.

Mieux valait rapporter la pièce de vaisselle au gouverneur. Sans doute, se verrait-il donner une récompense et, en tout cas, il ferait sa cour à un seigneur puissant qui disposait du droit de pêche sur les côtes des îles de Lérins.

Était-il insensé d'imaginer que son acte de probité lui vaudrait le privilège de la récolte des fruits de mer sur le rivage réservé, à l'ouest de la forteresse, objet de la convoitise de tous les pêcheurs de Cannes ?

C'est avec ces agréables perspectives en tête qu'Olive, remontant dans sa barque, se mit à ramer vers la cale du château. Il accosta, attacha sa nacelle et alla heurter à la poterne en serrant, dans son sac, sa précieuse trouvaille.

— Bien le bonjour ! dit-il, affable, au soldat qui lui vint ouvrir.

— Que veux-tu ? demanda d'un ton rogue le soldat, un taciturne Champenois, qui tenait en piètre estime les bavards Méridionaux.

— Je veux entretenir monsieur le Gouverneur, pas « moins », déclara fièrement Olive.

— Toi ! entretenir M. de Saint-Mars ! s'esclaffa le soldat. Tu crois qu'il a du temps à perdre à entendre tes histoires ? Je suis le représentant du gouverneur, je t'écoute, car moi je n'ai rien à faire, mais ne sois pas long. D'abord, fais voir ce que tu as dans ton sac !

Olive serra plus fort son sac sur sa poitrine.

— Tu galèges ! se récria-t-il. Ce qui est là-dedans est pour le gouverneur et pour lui seul.

Le soldat voulut user de la force. Olive employa le bruit qu'il savait manier comme une arme. Il cria à ameuter le château.

Un bas-officier parut. L'affaire lui fut exposée. Il réfléchit, puis, dans un désir bien naturel de dégager sa responsabilité, il déclara qu'il allait rendre compte à ses chefs et ordonna à Olive d'attendre et au soldat de garder Olive sans toucher à sa personne ni à ses biens.

Au bout de cinq minutes, le gouverneur lui-même parut. M. de Saint-Mars ne méprisait, ni les petits détails, ni les informations des petites gens. Son abord sévère eût démonté tout autre qu'un pêcheur cannaï.

— Tu as voulu me parler, parle, dit-il d'une voix sèche. D'abord, comment te nommes-tu ?

— Bé ! monsieur le Gouverneur, je suis Olive, de Cannes. Si je suis venu, c'est rapport à une assiette d'argent qui, tantôt est tombée d'une fenêtre de votre château dont je devais avoir le crâne fendu, si la Bonne Dame ne l'avait pas écartée de ma tête. J'étais occupé à cueillir, comme tous les jours...

En parlant, le pêcheur plongea la main dans son sac pour prendre l'assiette, mais, d'un geste brusque, M. de Saint-Mars l'arrêta et, se tournant vers les soldats et le bas-officier qui assistaient à la scène, il leur intima l'ordre de s'éloigner. Lorsqu'ils eurent obéi, le gouverneur dit :

— Donne l'assiette.

Quand il eut l'ustensile d'argent en main, le gouverneur l'examina. Ses yeux tombèrent sur l'inscription qu'il lut. Il fronça les sourcils, marcha vers Olive et l'apostrophant d'un ton irrité :

— Sais-tu lire ?

Cette brusque question, l'air courroucé et la voix tranchante de l'officier, eurent raison de l'assurance du Cannaï. Il balbutia :

— Monseigneur... c'est-à-dire... enfin... j'aime mieux dire la vérité : je ne sais pas lire, Monseigneur.

M. de Saint-Mars parut tout à coup se radoucir :

— C'est dommage, dit-il d'un ton presque jovial en glissant l'assiette dans une des vastes poches de son habit. Suis-moi, ajouta-t-il.

Intrigué, le pêcheur obéit et entra derrière le gouverneur dans une salle voûtée qui donnait sur la cour. M. de Saint-Mars prit un

papier et une plume et traça ces mots :

« Le pêcheur Olive sera ce soir pendu dans la cour du château. »

Il tendit le papier au pêcheur, qui le regarda un instant d'un air ahuri, le retourna dans tous les sens et finit par demander :

— Serait-ce un effet de votre bonté, Monseigneur, de me dire si c'est un bon pour toucher une récompense ? Naturellement ce sont des choses qu'on ne refuse pas quand c'est donné de bonne amitié, mais je préférerais...

Le gouverneur reprit son air austère et, vivement, arracha le papier des mains d'Olive.

— Bénis le Ciel de ne pas savoir lire, mon ami. C'était un ordre de te faire pendre au cas où tu m'aurais menti.

Olive ne réclama ni récompense ni privilège et il ne respira librement que lorsque sa barcasse l'eut porté au port de Cannes.

Jamais Matthioli ne sut quel avait été le sort de son assiette et le danger qu'il avait fait courir à un brave homme de pêcheur qui avait eu le malheur de cueillir des fruits de mer aux pieds de sa prison.

Des années s'écoulèrent encore jusqu'au jour où M. de Saint-Mars fût nommé au gouvernement du château de la Bastille, à la porte Saint-Antoine, à Paris. Là aussi, l'italien devait suivre son geôlier, car il n'était pas dans les intentions du Roi qu'un autre homme connût jamais la personnalité du prisonnier masqué. Cinq personnes avaient été dans le secret : Louvois était mort, M. de Sidrac également, ainsi que l'officier qui avait aidé à l'arrestation à Moncalieri ; restait le maréchal de Catinat et M. de Saint-Mars. C'était assez.

Quand le gouverneur annonça à Matthioli qu'il aurait « l'honneur d'être transféré au château royal de la Bastille », celui-ci ne parut pas attacher à cette nouvelle une grande importance. Il n'espérait plus rien, n'attendait plus rien.

M. de Saint-Mars lui accorda pourtant la faveur de l'aviser que l'an de grâce 1698 était plus qu'à moitié écoulé, mais cette information de haute actualité, qui était la première qu'il recevait depuis vingt ans, le fit seulement songer que Maria-Pia avait trente-six ans, qu'elle devait, si elle vivait, être bien belle et qu'il ne la reverrait pas.

Le voyage s'effectua de Cannes à Paris comme celui de Pignerol à Cannes. Matthioli partagea, avec le fidèle Rosarges et un autre garde, le carrosse de M. de Saint-Mars dont les mantelets furent levés, non pas assez tôt pour que l'italien ne s'aperçût que la voiture était escortée par quelques cavaliers.

En route on s'arrêtait, de préférence le jour, dans des auberges autour desquelles étaient postées des sentinelles et Matthioli couchait toujours dans la chambre de M. de Saint-Mars. Pourtant, il y eut un arrêt un peu plus long, au château de Pelteau, situé sur le trajet. Ce château appartenait à l'ancien gouverneur de Pignerol qui ne put résister au plaisir d'y faire un séjour de vingt-quatre heures.

Le fils de M. de Saint-Mars avait fait préparer pour son père un copieux dîner. Assis, le dos tourné à la fenêtre, le prisonnier au masque de velours y prit part. Le maître de maison présidait avec grâce, faisant aimablement les honneurs de sa demeure et n'eussent été les deux pistolets, négligemment placés de chaque côté de son assiette, on eût cru qu'il traitait n'importe quel hôte de distinction.

Après le dîner, M. de Saint-Mars, ayant quelques affaires privées à régler avec son fils, demanda au comte Matthioli s'il ne lui plairait pas de parcourir les jardins en compagnie du sieur Rosarges. Ce fut une grande joie pour le prisonnier qui, depuis vingt ans, n'avait pas foulé autre chose que les dalles de ses cellules ou les carrelages de quelques chambres d'auberges. Il s'en allait content comme un enfant, humant les senteurs de cette chaude journée d'août, s'extasiant devant les fleurs qui poussaient à foison. Pourtant, déshabitué de la marche, il ne tarda pas à se sentir las et vint s'asseoir sur un banc, auprès d'un rosier couvert de roses rouges particulièrement odorantes.

Le sieur Rosarges ne manqua pas de prendre place à côté de lui, mais cet homme n'entendait pas la nature tout à fait comme Matthioli ; il se lassa vite de respirer les roses rouges et regarda autour de lui, bien à propos d'ailleurs, car une fille de ferme, fort accorte, passait précisément au bout de l'allée. Rosarges s'avisa qu'il avait quelque chose d'important à demander à la belle enfant et il pria son prisonnier de souffrir qu'il le laissât seul durant quelques instants.

Débarrassé de son geôlier, l'italien éprouva d'abord une sensation exquise et puis il songea aux fleurs des jardins du palais du Té, à Mantoue, et les larmes lui vinrent aux yeux à la pensée de son pays dont il était éloigné pour toujours.

Son regard était attaché sur le sol. Machinalement, sur le beau

sable fin, il traçait des dessins du bout d'un morceau de bois mort qu'il avait ramassé... mais voici que ces dessins prirent une forme et cette forme fut celle d'une inscription :

« Toi qui passeras ici. Pitié. Fais savoir à dona Maria-Pia Matthioli à Mantoue. Son père prisonnier Bastille. »

À peine avait-il fini, qu'il aperçut le sieur Rosarges qui, de son côté, avait terminé son colloque galant et qui revenait vers lui. En hâte, le prisonnier se leva et, allant au-devant de son gardien, l'entraîna vers le château.

Après une nuit passée à Pelteau, dans la chambre de M. de Saint-Mars, Matthioli continua sa route vers la Bastille ; il y arriva le 18 septembre et fut enfermé dans la troisième chambre^[8] de la tour de la Berthaudière.

Le lendemain du jour du départ de M. de Saint-Mars et de son hôte forcé était la veille de la fête de la paroisse de Pelteau. Il y avait, à l'écart du village, un couvent de capucins et ceux-ci avaient coutume de venir cueillir dans le parc du château des fleurs pour orner leur chapelle. Ce soin incombait au frère sacristain, un saint et digne homme, fort soigneux et même méticuleux, qui portait en religion le nom de frère Eusèbe. En se livrant à son odorante et pieuse moisson, le frère sacristain rencontra un rosier surabondamment chargé de roses rouges.

Il y avait tant de fleurs à ce rosier que frère Eusèbe ne manqua pas d'attribuer cette floraison à un miracle et qu'il s'assit sur un banc, à côté du rosier, pour méditer plus commodément sur ce fait surnaturel. À peine était-il assis qu'il remarqua, à ses pieds, parmi de vagues dessins, une inscription très nette :

« Toi qui passeras ici. Pitié. Fais savoir à dona Maria-Pia Matthioli à Mantoue. Son père prisonnier, Bastille. » Cette inscription, près du rosier miraculeux ! Il devait y avoir là une intention divine qui échappait à son esprit trop peu élevé dans l'échelle mystique. Le frère grava soigneusement ces mots dans sa mémoire.

En rentrant au couvent, il se confessa comme il le devait à la veille d'une fête et, à son confesseur, le père Tiburce, il récita la phrase lue et apprise par cœur.

Le père Tiburce ne vit pas là une manifestation du Très-Haut, mais un fait susceptible d'intéresser le père abbé. Le père abbé, informé, estima que ceci avait l'air d'un de ces secrets d'État dont la

connaissance est, en général, plus désavantageuse que profitable. Il fit venir le frère Eusèbe et lui intima l'ordre exprès de tenir sa langue et de ne parler à personne de cette révélation surnaturelle.

L'année suivante, le père abbé dut aller à Rome pour certaines affaires de la communauté. Il ne manqua pas de divulguer, au père général, la découverte du frère Eusèbe. Le père général pensa que l'information pourrait être de quelque intérêt pour le duc de Mantoue, sachant que Matthioli avait été le favori de plusieurs princes de la maison de Gonzague ; il avisa donc le père abbé des capucins de Mantoue.

Ce fut celui-ci qui, ayant mandé auprès de lui dona Maria-Pia, lui transmit le message de son père, confié au sable d'une allée deux ans auparavant.

Depuis vingt-deux ans, la fille du comte Matthioli vivait dans le deuil. Désespérée par la disparition de son père, aidée de Pietro dei Mazzei, elle avait mis tout en œuvre pour le retrouver et d'abord elle avait imploré l'appui du Duc. Mais Charles IV s'était senti, tout à coup, rempli d'une totale indifférence pour le sort de son favori. Craignait-il de s'attirer des ennuis ? Avait-il eu vent que son secrétaire d'État l'avait trahi et gardé l'argent qui lui était destiné ? Quoi qu'il en soit, il refusa d'intervenir.

Il avait fallu que la jeune fille poursuivît, par elle-même, ses recherches. Elle avait quitté le palais du Té, s'était établie dans une demeure plus modeste au cœur de la cité mantouane et, ayant rassemblé ce qui restait de la fortune de son père, elle l'avait consacrée à de vaines démarches dans les différents pays d'Europe. En avait-elle soudoyé des commis de ministères, des gouverneurs de châteaux, des agents plus ou moins secrets de gouvernements divers !

Don Pietro dei Mazzei, tombé en disgrâce, s'était vu retirer le commandement des troupes du duc de Mantoue ; engagé comme simple capitaine dans les armées piémontaises, il avait été tué sans que jamais Maria-Pia eût été sa femme ni même sa fiancée déclarée.

Petit à petit, avec les années, un calme apparent avait envahi la fille du comte Matthioli. Elle pleurait son père, elle pleurait celui qu'elle considérait comme son fiancé, mais seulement dans l'intimité de sa demeure dont elle ne sortait que pour aller à l'église avec Eustasia, sa sœur de lait.



Et voilà qu'après vingt-deux ans, une lumière brillait dans ses ténèbres. Son père était prisonnier à la Bastille. Elle n'eut qu'une idée : aller se jeter aux pieds de Louis XIV, le supplier de pardonner à un homme qui, quel qu'eût été son crime — et cela elle ne voulait pas le savoir, ne pouvait pas y croire — avait déjà si durement expié.

Maria-Pia vendit sa maison, ses bijoux, une ou deux terres qu'elle avait conservées pour vivre et munie d'une assez forte somme en or, tout son avoir, elle prit, avec Eustasia, la route de France.

À Versailles, il lui fut impossible de voir le Roi. Elle attendit des

mois avant de réussir à obtenir une audience de M. de Barbezieux, le fils de Louvois et son successeur aux affaires, mais au jour fixé, on lui apprit que le secrétaire d'État venait de mourir. Il lui fallut encore patienter bien des semaines avant d'être admise auprès du chancelier, M. de Pontchartrain. Celui-ci l'éconduisit doucement : il n'y avait, dans les prisons du Roi, aucun détenu du nom de Matthioli. S'il y était, on pourrait examiner la possibilité d'un pardon... Encore, fallait-il qu'il y fut.

Enfin Maria-Pia se décida à employer d'autres moyens. Elle loua une petite maison, au bout de la rue Saint-Antoine sous les murs mêmes de la Bastille. Là, au moins, elle se sentait tout près de son père ; tout près, mais combien loin ! Entre eux se dressaient les sévères et épaisses murailles de la prison d'État.

Patiemment, avec une merveilleuse persévérance, aidée de la toute dévouée Eustasia, elle commença des travaux d'approche. Sans compter, elle dépensait ses ducats à nouer des relations avec les geôliers de rang inférieur. Le nom de Matthioli leur était inconnu.

Enfin — vers le milieu de l'année 1703 — Eustasia fit la connaissance d'un porte-clés, nommé Thiébault. Ce Thiébault se trouvait avoir de grands besoins d'argent et il ne fut pas sourd aux propositions qui lui furent faites par Maria-Pia quand il se trouva en présence de celle-ci. Un heureux hasard voulut qu'il fût fort camarade du domestique du sieur Rosarges, promu major de la Bastille depuis la mort de M. de Saint-Mars et l'avènement d'un nouveau gouverneur. Par le domestique, il avait su que dans la troisième chambre de la tour de la Berthaudière était enfermé un prisonnier mystérieux dont personne n'avait vu le visage toujours couvert d'un masque de velours noir. À ce prisonnier, le sieur Rosarges et M. de Junca, le lieutenant du Roi, témoignaient les plus grands égards, assistant debout à ses repas, ainsi que, disait-on, en avait usé feu M. de Saint-Mars.

Ce prisonnier était-il le comte Matthioli ? Thiébault ne pouvait pas le dire, mais il avait appris que l'homme au masque de velours était arrivé à la Bastille avec le défunt gouverneur, c'est-à-dire le 18 septembre 1698. Il n'y avait qu'à consulter le registre d'écrou pour être fixé. Pour cela Thiébault pouvait, moyennant une somme importante, s'assurer la bienveillance du gardien qui avait la disposition de ce registre.

Maria-Pia touchait enfin au but. Dès qu'elle serait certaine que son père était à la Bastille, elle pourrait agir.

Le 20 novembre, Thiébault vint la chercher. Il avait, grâce à son or, aplani les voies. En entrant seule avec le porte-clés, sous la lugubre porte de la forteresse, elle fut prise d'un grand frisson. La fille de Matthioli eut honte de ce mouvement involontaire, elle se raidit et, dépassant le corps de garde, elle se laissa conduire dans une petite salle voûtée qui servait de greffe.

Là se tenait un homme qui fumait une courte pipe. Thiébault lui dit quelques mots à voix basse. L'homme grogna, toucha son chapeau. Il alla chercher un gros volume qu'il ouvrit. Sur la première page, on lisait : « Registre d'écrou de l'an de grâce 1698 ».

Maria-Pia, d'une main fiévreuse, tourna les feuillets. « Septembre ». Elle vit : 1^{er}, 2, 3, etc., puis, 16..., 17..., 19..., la page du 18 avait été arrachée !

La pauvre femme fut prise d'un étourdissement. Thiébault qui lisait par-dessus son épaule et qui était délicat dans son indécatesse, poussa un juron. Il avait compté que l'affaire lui rapporterait encore de beaux bénéfices et cette page arrachée le frustrait de cette espérance.

— Camarade, dit-il à l'homme du greffe, le feuillet de ton registre que nous voulions voir, manque, mais tu pourrais peut-être nous renseigner. Cette dame s'intéresse au prisonnier de la Berthaudière, tu sais...

— Ah ! grommela l'autre les dents serrées sur le tuyau de sa pipe, le prisonnier au masque ?

— Oui.

— Eh bien ! ce n'est pas ici qu'il faut le chercher, continua-t-il avec une sorte de sourire grimaçant.

— Et où donc ? demanda Maria-Pia, anxieuse.

— Au cimetière Saint-Paul. On l'a enterré hier.

Deux femmes en deuil conféraient avec le fossoyeur du cimetière qui entourait l'église Saint-Paul, ancienne paroisse des rois de France.

— C'était mon père, suppliait Maria-Pia en mettant dans la main

calleuse de l'homme une bourse rebondie. Je voudrais revoir son visage une dernière fois.

Le fossoyeur fit des difficultés ; rouvrir une tombe, la tombe d'un prisonnier d'État, cela pouvait avoir pour lui de graves conséquences. Elle était bien là, cette tombe refermée de la veille, couverte d'une pierre marquée de trois lettres « H. A. M. ». Les initiales d'Hercule-Antoine Matthioli. Enfin, sur les instances renouvelées de dona Maria-Pia et d'Eustasia, sur la promesse d'un nouveau don il céda.

— Demain, dès l'aube, vous pourrez venir. La tombe sera ouverte. Je soulèverai, pour vous, le couvercle du cercueil.

Et le lendemain, en effet, les deux femmes étaient là au petit jour. L'homme avait tenu parole. La fosse était ouverte et, au fond, on voyait un très simple cercueil de chêne et, sur le couvercle, une plaque : « H. A. M. »

Eustasia soutenait sa maîtresse qui chancelait au bord du trou lugubre. Le fossoyeur fit sauter les planches. Dans le cercueil, reposait un cadavre, vêtu d'un fort bel habit brun... mais à la place de la tête, il y avait une grosse pierre.

Jamais Maria-Pia ne revit le visage de son père. Les traits de « l'homme au masque de fer » ne devaient plus être aperçus par personne ; celui qui s'était joué du Roi restait anonyme, jusque dans la mort.



Mille louis dans le sabot d'un cheval



ur la place Vendôme, à l'endroit où se dresse aujourd'hui la colonne, avait été inaugurée en 1699, alors que la place s'appelait place Louis-le-Grand, une statue équestre de Louis XIV, œuvre et même sans doute chef-d'œuvre de Girardon. Cette splendide statue, qui représentait le Roi en triomphateur romain, excita, lors de la Révolution, l'indignation des sans-culotte qui la renversèrent sur le sol où elle se brisa en écrasant, dans sa chute — dernier méfait du « tyran » — une vendeuse de l'« Ami du peuple » du citoyen Marat, qu'une soif trop bien étanchée et une curiosité trop vive avaient rendue imprudente.

Le bronze fut envoyé à la fonte pour être transformé en canons. Nul ne se vanta d'avoir découvert, dans les débris, un trésor. Peut-être quelque zélé « patriote » le trouva-t-il et garda-t-il le silence... et sa trouvaille ? Peut-être le trésor perdu pour tout le monde disparut-il dans les moules ?

On ne le saura jamais et pourtant la tradition veut que, dans le sabot droit avant du cheval de Louis XIV, mille louis d'or se trouvassent enfermés.

En 1665, Girardon était de tous les sculpteurs français le plus à la mode et lorsque plus tard, Voltaire écrira qu'il a égalé « tout ce que l'antiquité a de plus beau », il ne fera que contresigner l'opinion de son temps.

Nous pouvons voir, maintenant, des œuvres de cet artiste, à Versailles, à Troyes et à Paris même, dans la chapelle de la Sorbonne où est placé le tombeau de Richelieu dû à son ciseau.

Dans l'atelier de Girardon, se réunissait toujours la plus docte et la plus illustre compagnie : Racine, Boileau étaient parmi ses hôtes assidus et Monsieur ou M. le Prince ne dédaignaient pas de le venir

souvent surprendre.

Un jour que la réunion était particulièrement brillante, on vit arriver Charles Perrault, commis des Bâtiments du Roi et écrivain par surcroît, qui portait une grande nouvelle :

— Je tiens de M. de Colbert lui-même, dit-il, que le cavalier Bernin va décidément venir à Paris. On l'attend d'ici un mois et le Roi veut le charger de la construction de la façade du Louvre du côté du Petit-Bourbon.

— Je sais, dit le président de Harlay qui se piquait d'être au courant de tout ce qui touchait les arts, que le Roi songe à dresser là une sorte de colonnade, mais était-il nécessaire de faire venir, à grands frais, cet italien lorsque nous possédons, dans le service des Bâtiments, des commis d'incalculable talent ?

— Bernin, dit Charles Perrault, insensible à cette flatterie un peu lourde, a exécuté à Rome des œuvres remarquables. On lui doit le palais Barberini, qui est vraiment digne de la Ville Éternelle.

— Vous oubliez, trancha le premier président, la façade de Saint-Pierre ?

— Eh bien ?

— Cette façade qui devait être le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, dès qu'elle a été achevée, s'est ouverte en plusieurs endroits, si bien qu'il a fallu détruire son couronnement.

M. Girardon, généreux, ne voulait pas entendre calomnier son confrère étranger qu'il avait, du reste, rencontré à la Cour papale ; il rectifia :

— Pour ce qui est de cet insuccès, il est injuste de l'attribuer au cavalier Bernin ; les plans étaient faits par Carlo Maderna, c'est à lui qu'incombe ce désastre.

— Il n'est pas difficile de comprendre pour quelle raison on accuse Maderna...

— Quelle est cette raison ? demanda Despréaux qui était parmi les assistants.

— Tout simplement parce qu'il est mort et que les morts ont une manière très galante d'accepter les imputations les plus injustes,

conclut M. de Harlay.

La discussion devint générale ; les uns vantaient le Bernin, les autres le décriaient et les arguments pour et contre lui se balançaient sensiblement.

Jamais un étranger de marque ne fut accueilli avec tant de considération que le cavalier Bernin ; la gloire de l'élève de Michel-Ange brillait dans le monde entier et Louis XIV était intimement flatté qu'un tel maître vînt travailler pour lui. Le Roi le reçut à Versailles, lui fit force compliments et alla avec lui, sur le chantier, étudier la future façade du Louvre.

On aurait tort de dissimuler que, lorsque l'italien présenta ses conceptions, on fut un peu déçu sur leur compte ; les plans du Bernin n'avaient ni l'ampleur, ni la majesté que désirait Louis XIV et pourtant leur exécution devait coûter très cher.

Néanmoins, le 17 octobre 1665, on posa, en grande pompe, la première pierre du nouvel édifice mais, dès lors, les commis des Bâtiments déployèrent tant de mauvaise grâce, accumulèrent tant d'obstacles, que le Bernin comprit que ses projets n'étaient pas goûtés. Pour le consoler et garder, malgré tout, une trace de son passage, on le pria d'exécuter la statue équestre de Louis XIV et, pour ce faire, on lui donna une somme de mille louis.

Dans l'immense hangar installé à son intention à Versailles afin qu'il pût travailler à l'aise à son œuvre, le cavalier Bernin se mit à la besogne. M. Perrault, chargé par M. de Colbert de suivre les progrès du travail, venait fréquemment lui rendre visite.

L'italien semblait enchanté de son ouvrage, mais, malgré sa curiosité, Perrault ne fut pas admis à contempler le monument en cours d'exécution. Il devait se contenter des explications du Bernin.

— Ah ! disait celui-ci dans un jargon mi-italien et mi-français, toute la Cour sera dans l'émerveillement devant ma statue. Jamais on n'aura vu chose pareille et ce sera véritablement le plus beau des monuments digne du plus grand des rois.

Perrault se bornait à ponctuer ces discours de hochements de tête et d'interjections polies mais, parfois, il avait peine à réprimer son impatience.

— Le Roi, continuait le Bernin, le Roi sera parfait. On retrouvera sa majesté, sa noblesse, sa stature, mais en plus

majestueuse, plus noble, plus élancée. Louis XIV sera, en quelque sorte, idéalisé... que dis-je ?... divinisé, et il sera plus fier de ma statue que de sa couronne. Ceci n'est pour moi qu'un jeu. J'ai taillé, dans le marbre et j'ai coulé, dans le bronze, tant de héros, tant de potentats, tant de dieux, que je ne m'étonne plus de leur beauté ; mais là où mon art vous semblera le plus miraculeux, c'est lorsque vous admirerez le cheval... là, plus qu'ailleurs, je suis sans rival... personne ne sait, comme moi, donner la vie à ce fier animal. Aucun de vos sculpteurs, même le plus habile et le plus présomptueux, ne peut m'approcher dans cet art... Je ne veux les blesser en rien et surtout devant vous, mais nul maître français n'est capable de sculpter même le sabot d'un cheval.

Tout ceci n'était guère aimable à entendre pour Perrault, mais l'ordre du Roi était que l'on fit tout pour complaire au cavalier Bernin et ce qui peut plaire le plus à un homme n'est-il pas que l'on écoute les discours où il se vante ?

Bientôt, l'atelier fut encombré de masses gigantesques dissimulées derrière des toiles ; il fallut aménager des poulies et des palans. Pendant des jours et des jours, le maître s'enfermait seul avec ses élèves et ses praticiens italiens et nul n'eut le droit d'entrer dans le hangar.

Enfin, le cavalier Bernin déclara son ouvrage parfait et souhaita qu'il fût soumis à l'admiration du Roi. Louis XIV n'était pas moins impatient de contempler l'œuvre du sculpteur. Entouré non seulement des premiers personnages de sa Cour, de M. de Colbert, surintendant des Bâtiments, de nombreuses dames, mais encore d'artistes qu'il avait fait spécialement mander : Le Vau, Mansart, Girardon, Coysevox, Lallement, le Roi pénétra dans l'atelier.

Une statue équestre se dressait devant lui : sa statue et, au pied de la statue, le chapeau à la main, le cavalier Bernin. Le roi se taisait ; le sculpteur italien se rengorgeait, certain que ce silence ne pouvait être que l'effet d'une émotion intense.

Le silence se prolongea. Pour tous, sauf pour le Bernin qui savourait ce tribut d'émerveillement, l'indécision devenait presque douloureuse ; les courtisans ne savaient s'ils devaient approuver ou réprouver, attendant pour cela un signe du Roi ; les dames souffraient de devoir si longtemps contenir leurs langues et les artistes de n'avoir point la liberté d'exprimer leurs critiques.

Enfin Louis XIV, après avoir fait plusieurs fois le tour de la

statue, s'être posté en différents endroits d'où il la pouvait mieux contempler, parut vouloir parler. Tout le monde se pressa pour recueillir les paroles qui allaient tomber de sa bouche, les répéter, les commenter, les amplifier. Le Bernin s'était, lui aussi, approché, prêt à recevoir tous les éloges.

— Hum ! dit le Roi.

— Hum ! répéta M. de Colbert.

Avec l'exquise courtoisie dont était empreint chacun de ses actes, Louis XIV salua le cavalier Bernin, et, suivi de sa brillante compagnie, quitta le hangar.

Seul maintenant au milieu de ses élèves et de ses praticiens, le sculpteur se perdit en conjectures :

— Le Roi n'aurait-il pas été content ? N'aurait-il pas compris la beauté de mon œuvre ? Cela n'est pas possible. Je sais bien qu'un monarque est rarement un artiste, mais celui-ci a montré quelque goût dans les travaux qu'il a ordonnés et dans la construction de ce Versailles qui, en somme, n'est pas trop mal, bien qu'exécuté par de simples Français. Il a prouvé qu'il savait discerner le beau en me faisant venir de Rome. Que n'a-t-il exprimé plus clairement ses sentiments ?

Les élèves étaient plus catégoriques, car la jeunesse est impétueuse ; les uns attribuaient le laconisme royal à sa stupéfaction devant une œuvre si géniale ; les autres soutenaient que la langue française, trop barbare, ne contenait pas de mots dignes de célébrer un tel ouvrage et que l'exclamation du Roi contenait tout ce qu'il ne pouvait pas dire.

Mais, dans la soirée, des rumeurs étranges circulèrent : le Roi avait trouvé que son effigie manquait tout à fait de majesté ; qu'il y était rétréci et rapetissé ; pour ce qui était du cheval, ce n'était guère qu'un gros carrossier dont il n'eût pas voulu dans ses écuries. Ces bruits fâcheux se précisèrent ; les courtisans ne s'étaient pas fait faute de surenchérir sur la déception de leur maître et, deux jours après, le Bernin recevait la visite de Charles Perrault.

Avec un grand embarras et mille réticences, ce dernier dit à l'italien que Sa Majesté avait décidé que la statue devait recevoir quelques modifications de M. Girardon, qui avait l'habitude des monuments propres à plaire au public français ; que ces modifications étaient de trop petite importance pour que l'on priât un grand artiste

comme le cavalier Bernin de s'en charger. Enfin, il confessa que le Roi craignait qu'une telle statue ne portât le populaire à s'imaginer que le monarque voulût se défier à la manière des empereurs romains et qu'il avait résolu que l'œuvre ne le représenterait plus mais deviendrait un Marcus Curtius, personnage légendaire et sublime héros du patriotisme.

Ce que Perrault ne disait pas, c'est que Louis XIV avait cherché à quel personnage de l'antiquité il pourrait dédier la statue et qu'il s'était arrêté sur ce problématique Marcus Curtius, lequel avait acquis sa renommée pour s'être jeté, avec son cheval, dans un marais, afin d'obtenir des dieux qu'ils voulussent bien le combler : « Si ce bon Romain, ajouta le Roi, avait possédé un cheval comme m'en veut bailler le Bernin, il n'eût pas eu besoin d'une intervention divine pour boucher le gouffre ; la rosse s'en fût chargée toute seule. D'ailleurs, je ne suis pas fâché d'avoir ici cet assécheur de marais ; nous en avons assez besoin. » Le Roi faisait allusion aux difficultés que l'on avait éprouvées à assainir le sol du parc de Versailles.

On peut s'imaginer la colère qui s'empara du cavalier Bernin à la nouvelle du peu d'enthousiasme soulevé par sa statue. Sa fureur fut encore accrue lorsqu'il sut que, non seulement Girardon avait été chargé de retoucher son œuvre et de transformer le grand monarque en un petit héros, mais qu'il s'était encore vu confier la commande d'une statue de Louis XIV qui devait être dressée sur la place Louis-le-Grand que l'on commençait à construire à Paris. Le Bernin décida de quitter un pays aussi fermé à la compréhension de la Beauté et de rentrer en Italie.

Dès qu'il connut cette résolution, le Roi fit tenir à l'artiste une belle gratification et l'inscrivit pour une pension de douze mille livres.

La veille de son départ, le Bernin vint au Louvre où M. Girardon occupait maintenant un atelier. L'italien fut reçu avec les plus grandes démonstrations de respect et M. Girardon lui prodigua toutes sortes de compliments et de caresses, s'excusant même des faveurs qui lui avaient été consenties par le Roi et les expliquant par le génie propre à chaque nation, qui fait que des œuvres qui doivent avoir le consentement du public et non pas les suffrages de quelques connaisseurs, sont nécessairement soumises à certains préjugés.

L'italien coupa court à ces compliments :

— Je sais que je n'ai pas été apprécié ici ; mes plans ont été écartés pour la façade du Louvre et ma statue n'a pas eu l'heur de

plaire à Sa Majesté. Celle-ci s'est montrée pleine de bonté pour moi, j'accepte ses dons et la pension qu'elle me veut bien faire et que je considère comme un hommage à l'œuvre de ma vie ; mais il est une chose- que je ne puis garder...

— Laquelle ? demanda M. Girardon.

— Les mille louis qui m'ont été comptés pour faire la statue du Roi ; ceux-là je ne les ai pas gagnés ; c'est vous qui êtes chargé de sculpter le monument, c'est à vous qu'ils reviennent.

L'italien tira, de sa poche, une bourse et la posa sur la table à modeler.

M. Girardon se défendit bien d'accepter ; il était payé pour son travail ; quant à la somme, elle était acquise à l'artiste italien puisqu'il avait exécuté la commande qui lui avait été faite.

Le Bernin refusa de se laisser convaincre et de reprendre ses mille louis ; il manifesta l'intention de mettre fin à la conversation ; il prit congé assez froidement de son confrère et, comme celui-ci lui renouvelait ses compliments, il trancha :

— Tout ceci ne m'empêche pas de persévérer dans mon opinion qui est qu'aucun sculpteur français n'est capable de faire même le sabot d'un cheval.

Et, sur cette galanterie, il franchit la porte.

Le temps passa. La statue équestre de Louis XIV, superbe bronze de Girardon, se dressa sur la place Louis-le-Grand. Le Roi s'en était montré complètement satisfait ; c'était un noble ouvrage, d'une conception sobre et cependant solennelle. L'inauguration en fut faite en grande pompe par Messieurs de la Ville.

Après la cérémonie, de nombreux personnages vinrent rendre visite au sculpteur dans son atelier du Louvre afin de lui faire leurs compliments.

Un homme, petit de taille, sautillant, s'était glissé à leur suite. Lorsque le flot des visiteurs se fut un peu écoulé, il saisit un moment où M. Girardon n'était pas trop entouré et se présenta à lui :

— Vous ne me connaissez point, Monsieur, dit-il avec un fort accent italien, je suis Paolo Bernini, le fils du grand sculpteur et sculpteur moi-même ; c'est en cette double qualité que je vous apporte

mon tribut de louanges. Feu mon père tenait votre talent en haute estime et il eut certainement applaudi à votre succès.

— Monsieur, répondit Girardon en embrassant le fils du Bernin, je suis particulièrement touché de ce que vous me dites. Le souvenir de votre admirable père ne m'a jamais quitté.

On vit passer, sur la figure mobile de l'italien, un étrange sourire.

— Je le crois sans peine et si j'ai tant admiré votre statue, c'est peut-être parce que mon père n'est pas étranger à sa réussite ! Vous n'avez pas oublié qu'il vous avait, en quelque sorte, légué cette commande puisqu'il vous a remis les mille louis que le Roi lui avait donnés pour l'exécuter ?

M. Girardon se redressa :

— Parfaitement, Monsieur, le fait n'est pas sorti de ma mémoire. Cette somme, il me l'a donnée, mais je n'ai pas voulu la garder, elle appartenait au Roi ; seulement il m'eût été impossible, sans encourir sa colère, de la lui restituer, à lui-même, j'ai donc résolu de la rendre tout au moins à sa statue. À votre tour, vous souvenez-vous que votre éminent père disait couramment qu'un sculpteur français ne pouvait exécuter même un sabot de cheval ?

— Je me le rappelle parfaitement, répliqua Paolo Bernini en accentuant son sourire.

— Eh bien ! les mille louis, je les ai enfermés dans un coffret et les ai introduits dans le sabot du pied droit avant du cheval de la statue... De cette façon, si mon œuvre ne vaut rien, le sabot du cheval au moins, aura toujours quelque valeur.

Et c'est pourquoi un trésor se trouvait dans le bronze qui, en 1792, fut renversé par les émeutiers et brisé en mille morceaux après avoir, dans sa chute, écrasé une crieuse de l'« Ami du Peuple », trop curieuse d'assister à la chute d'un « tyran ».

Les mille louis sont-ils dans l'âme de quelque vieux canon réformé qui tonna à Lodi, à Austerlitz ou à Waterloo ? Nul ne le saura jamais...



L'eau de mort



ien des hypothèses ont été mises en avant au sujet de la mort de M. de Louvois. C'est qu'au moment où il disparut, on avait une fâcheuse tendance à ne pas croire que l'on pouvait quitter la vie par les moyens naturels lorsque l'on était un personnage et que, par conséquent, on avait des ennemis. Plus que tout autre, le trépas du ministre d'État, surintendant des Bâtiments, chancelier des ordres du Roi, devait prêter à commentaires.

Ses ennemis ne se comptaient pas et ils se tenaient non seulement dans les antichambres, mais dans la chambre même du Roi ; d'autre part, ayant travaillé après le dîner avec le souverain, il était trépassé bien avant l'heure du souper.

On disait que, s'il n'était pas mort dans son appartement de Versailles, il se fut trouvé, le lendemain, emprisonné à la Bastille et que, peut-être, il avait voulu se soustraire à cet événement fâcheux. On disait que, quelques mois après ce singulier décès, le médecin domestique de M. de Louvois, nommé Séron, avait eu une crise de folie, qu'il s'était enfermé dans sa chambre, en criant qu'il n'avait que ce qu'il méritait après ce qu'il avait fait à son maître.

On disait enfin que, s'étant trouvé indisposé au conseil du Roi, chez M^{me} de Maintenon, Louvois était rentré chez lui et qu'il avait succombé à la rupture d'un anévrisme sans même que M. de Barbezieux, son fils, ait eu le temps de venir de la chambre voisine recueillir son dernier soupir.

Toutes ces hypothèses avaient leurs partisans, mais naturellement celles qui mettaient en jeu le poison, étaient les plus répandues à la Cour. Une autre version qui s'accrédita chez quelques familiers du défunt ministre mérite d'être contée.

Depuis la mort de Colbert, Louvois se croyait arrivé au faite de la toute-puissance. Commandant à tous, il se mit en tête de conduire le Roi lui-même et de lui faire faire ce qu'il voulait. Louis XIV n'était pas homme à se laisser mener par un ministre ; malgré tous les services que M. de Louvois lui avait rendus, il se cabra dès qu'il sentit que celui-ci s'efforçait de substituer sa volonté à la sienne.

Le premier conflit apparent naquit d'un motif futile : on construisait Trianon et cette construction regardait M. de Louvois en sa qualité de surintendant des Bâtiments. Le monarque, qui aimait les travaux, ne manquait pas d'aller surveiller ceux de cette maison de plaisance dont il se promettait beaucoup d'agrément. Le château ne faisait presque que sortir de terre et le Roi, dans une de ses promenades matinales, s'aperçut d'un défaut à l'une des croisées qui s'achevait de former dans la longueur du rez-de-chaussée.

— Voyez donc, Monsieur, dit-il à son ministre, cette croisée-ci n'a pas la largeur des autres.

Avec une intransigeante brutalité, Louvois affirma qu'elle était en tous points semblable au reste des fenêtres. Le monarque insista, lui tint bon. Le ton de la querelle se haussait. Le roi avait horreur de la discussion : quand il avait tort, il ne demandait pas mieux que de le reconnaître, mais il lui était insupportable que l'on ergotât.

— Un homme va nous départager, dit le Roi. Il a le compas et le fil à plomb dans l'œil.

Cet homme était Le Nôtre, celui qui avait déjà dessiné et embelli tous les parcs des résidences royales. Le Nôtre ne pouvait pas être loin car, lorsque le Roi se promenait dans Versailles, il se tenait toujours à bonne portée pour pouvoir venir au moindre appel. On le fut donc quérir.

Louis XIV le mit au fait de la contestation et lui demanda son sentiment. M. Le Nôtre était la sincérité même ; il aurait, sans hésiter, démenti le Roi s'il avait été persuadé que celui-ci se trompait, mais il ne tenait pas à heurter de front un ministre vindicatif. Le Roi se fâcha et il donna l'ordre à l'architecte de ses jardins d'aller vérifier la chose à l'aide des instruments appropriés. Le Nôtre ne pouvait plus se récuser et, ayant procédé à la vérification ordonnée, il dut convenir que c'était le Roi qui avait raison.

Alors, Louis XIV, se tournant vers M. de Louvois, lui dit en présence de tous ceux qui suivaient les promenades royales :

seigneurs, courtisans, officiers des gardes et autres et même une nuée de valets, de maçons et de jardiniers accourus au bruit de la dispute, que son opiniâtreté était inexcusable et que, sans la sûreté de son coup d'œil à lui, on aurait bâti de travers et qu'il eût fallu tout abattre lorsque la façade aurait été achevée.

Depuis lors, Louvois ne rentra pas absolument dans les bonnes grâces du Roi : au siège de Mons, il advint un petit fait qui augmenta encore l'irritation du monarque contre lui. Un jour que Louis XIV se promenait autour du camp, il trouva une grand'garde de cavaliers mal placée. Lui-même indiqua à l'officier qui la commandait une autre position. En revenant de sa tournée d'inspection, il retrouva la grand'garde à l'endroit où elle était précédemment ; il en demanda avec humeur la raison à son capitaine.

— C'est M. de Louvois qui est venu, tout aussitôt après le départ de Votre Majesté, et qui m'a remis ici.

— Mais, reprit le Roi, ne lui avez-vous pas dit que c'était moi qui vous avais placé ?

— Oui, Sire, répondit le capitaine.

Le Roi fit encore replacer une fois la grand'garde, non sans avoir exhalé son mécontentement devant ceux qui l'escortaient.

À partir de ce moment, il était visible aux yeux des moins avertis que l'autorité du ministre ne se ferait plus longtemps sentir, d'autant plus qu'il avait contre lui M^{me} de Maintenon qui, sans doute, lui pardonnait mal de s'être opposé, par deux fois, avec un zèle bruyant et indiscret, à ce que son mariage avec le Roi fût déclaré.

Un incident plus grave était, depuis, intervenu : non content des terribles exécutions du Palatinat, faites à ses pressantes instigations, Louvois soutenait encore qu'il fallait que l'on brûlât Trêves. Le Roi n'y voulut pas consentir, mais le ministre, toujours obstiné, imagina de forcer la main de son maître.

C'est pourquoi un jour, en venant travailler avec Louis XIV chez M^{me} de Maintenon, où le Roi recevait toujours ses ministres, il déclara avoir pris sur lui d'envoyer un courrier à l'armée pour ordonner la destruction de cette place. Le Roi qui, la veille, l'avait formellement défendu fut, contre son naturel, si transporté de colère qu'il se jeta sur les pincettes de la cheminée et qu'il allait en frapper Louvois, sans M^{me} de Maintenon qui s'était élancée entre eux en criant :

— Ah ! Sire, qu'allez-vous faire ?

Elle ôta les pincettes des mains du Roi qui se ressaisit, mais dont les yeux étincelaient :

— Dépêchez un courrier, tout à cette heure, avec un contre-ordre et qu'il arrive à temps ! s'écria-t-il. Sachez que votre tête en répond, si on brûle une seule maison.

Trêves se trouva épargnée d'autant plus que M. de Louvois avait simplement ordonné le courrier mais ne l'avait pas expédié, ayant parlé comme il l'avait fait uniquement pour déterminer l'assentiment du Roi.

Tout cela était connu de la Cour et si quelque chose étonnait, c'est que le Roi montrât une aussi longue patience et on eût été moins surpris d'apprendre la disgrâce du ministre que de la voir différée.

Un fait, qui constituait non plus une faute mais une véritable trahison, commençait à se murmurer : le duc de Savoie qui désirait ardemment la paix avec la France avait été cruellement blessé par les manques d'égards répétés des armées françaises opérant en Italie. Il était visible que ces outrages multipliés à ses droits et à ceux de ses sujets n'étaient pas infligés sans ordres de Versailles.

À plusieurs reprises, il avait écrit en termes très mesurés à la Cour de France. Jamais on n'avait daigné même répondre à ses missives. Louvois s'était gardé de les mettre sous les yeux de son maître. À la fin, le duc de Savoie, abreuvé d'humiliations, fut sur le point de se joindre aux ennemis de la France qui l'en sollicitaient ; il ne le voulut point faire avant d'avoir mandé une lettre personnelle au Roi pour lui exposer la situation. Or, cette lettre avait été interceptée par le ministre et Louis XIV n'en avait pas eu connaissance. Le duc de Savoie, devant un silence qu'il crut volontaire de la part du Roi, se joignit aux puissances ennemies et son intervention eut un effet des plus fâcheux sur la suite de la guerre.

On vient facilement de Turin à Paris et les nouvelles se propagent vite entre les Cours. Le secret de Louvois allait, d'un instant à l'autre, être divulgué et il était probable que, cette fois, Louis XIV averti ne pardonnerait plus ; aussi, les courtisans attendaient-ils avec une curieuse impatience la fin de l'entretien, qu'en ce 16 juillet 1691 le Roi avait avec son ministre dans la chambre de M^{me} de Maintenon.

Soudain, la porte derrière laquelle devaient se traiter de grandes choses s'ouvrit et tout Versailles vit sortir M. de Louvois, chancelant,

appuyé au bras d'un garçon de chambre. Il était très pâle et défait et si quelque courtisan se fût avisé de le saluer — ce dont tous se gardaient bien — le ministre ne l'eût pas reconnu.

Or, ce n'était pas la disgrâce qui venait de frapper M. Le Tellier, mais la maladie ; tandis qu'il lisait au Roi une dépêche, il fut pris d'une sorte d'étourdissement et ne put pas continuer. Il avait dû se retirer. Rentré chez lui, dans l'appartement de la Surintendance, au bout d'une des ailes du château, il se sentit mieux. Il alla à une fenêtre, respira largement et il eut l'impression que son malaise était dissipé.

Au moment où, s'étant assis dans son fauteuil, il s'apprêtait à sommeiller un peu, le ministre entendit que l'on grattait à la porte : c'était son espion, Malherbe, pour qui il n'y avait chez le surintendant aucun privé, qui parut.

Dans toutes les sociétés, dans toutes les villes et jusque dans les châteaux où il pouvait se tramer quelque chose d'intéressant, M. de Louvois avait des espions. Mais celui-ci était, de tous, le plus rusé et le plus habile.

C'est pourquoi le soin lui avait été confié de savoir ce qui se faisait ou se disait dans l'intimité du Roi. Mieux que le valet de chambre Bontemps, mieux que Nanon, la vieille nourrice de M^{me} de Maintenon, il était au courant de ce qui se passait dans le ménage royal. N'avait-il pas, pour informateurs involontaires, ce Bontemps et cette Nanon et M. Rose, le secrétaire du cabinet du Roi, et tous les garçons de chambre ?

— Tu as quelque chose de grave à me dire ? demanda M. de Louvois. Si oui, dis-le. Si cela peut attendre, reviens demain ; je me sens encore las de mon indisposition et voudrais reposer.

— Très grave, répondit laconiquement l'espion, aucun retard possible, sans quoi je ne vous dérangerai pas maintenant.

— Alors parle. Est-ce qu'il » saurait ?...

— « Il » sait..., il a même donné, aussitôt après votre départ, l'ordre de préparer la lettre de cachet et vous devez, demain, être conduit à la Bastille.

— « Elle » était présente quand ces ordres ont été donnés ? Elle a dû être bien contente ?

— Elle était présente en effet mais, loin de marquer sa satisfaction, elle a dit ; « Sire, il est malade ». Mais il a répondu : « L'air de la Bastille est très salubre pour ce qu'il a. » Elle a encore insisté : « Êtes-vous sûr des informations que vous avez, car il ne faudrait pas faire un tel éclat sans qu'il soit appuyé sur de graves indices ? » Alors il a parlé haut : « Ne vous suffit-il pas d'avoir vu copie de la lettre du duc de Savoie ? Par sa trahison, cet homme a doublé la durée de la guerre qui a coûté la vie à des milliers de mes meilleurs soldats. Quand il sera à la Bastille, j'aviserais. »

— Je te remercie, dit le ministre. Tu peux te retirer. Voici ta récompense — il lui mit une bourse dans la main — mais, sois tranquille, je n'irai pas à la Bastille.

Dès que l'espion fut sorti, M. de Louvois alla vers la cheminée de son cabinet, où était toujours un pot d'eau à même duquel il buvait fréquemment. Il regarda si le pot était rempli comme à l'ordinaire. Il se trouvait qu'il était plein jusqu'au bord. Le ministre le prit, alla à la fenêtre et en jeta la moitié du contenu, puis il le reposa à sa place.

Revenant à son bureau, il fit jouer un tiroir secret d'où il tira une petite boîte de poudre blanche. Il alla verser, dans le pot, le contenu de la boîte. Ceci fait, il poussa un soupir de satisfaction : « Non, je n'irai pas à la Bastille ! »

Il avait pourtant une importante besogne devant lui !

Il ouvrit un secrétaire et commença à trier des papiers. Il y en avait de très vieux et de très récents qui se reportaient à des négociations secrètes, à des ordres de campagne, à des affaires particulières du Roi et à des événements dont la Cour avait été le théâtre mais qui étaient restés mystérieux pour tous.

Tous ces documents, à mesure qu'il les avait parcourus, il les jetait dans sa cheminée où il avait allumé du feu.

Ce travail avançait vite, il le faisait comme machinalement : un mot lu par ci par là rappelait à sa mémoire prodigieuse toute l'affaire. Il n'avait pas besoin de plus pour connaître la teneur de la pièce. Mais voilà qu'il s'arrêta à une liasse liée d'un ruban vert. Dès qu'il eut parcouru le premier papier de cette liasse, sa figure changea ; il rapporta le paquet à son bureau et le feuilleta avec fièvre.

Un sourire de triomphe voltigeait sur sa figure fermée et dure. Il frappa sur un timbre, un laquais se présenta :

— Dites, tout de suite, à M. de Chamlay que je le demande.

Un instant après, son commis, celui qui avait toute sa confiance, un gros homme blond et court, l'air lourdaud et rustre, entra dans le cabinet.

— Chamlay, dit le ministre. Les instants sont comptés. Le Roi veut, demain, m'envoyer à la Bastille.

Chamlay eut un haut-le-corps, mais Louvois continuait :

— Cela vous étonne et vous pensiez que l'on se contenterait de me disgracier sans éclat ? Il paraît que l'on en décide autrement, mais là n'est pas la question ! J'ai ici de quoi, non seulement m'éviter la Bastille mais encore négocier une disgrâce des plus honorables. Vous voyez ce paquet ? Ce sont des lettres concernant la Brinvilliers et l'affaire des poisons, pièces qui n'ont pas été soumises à la Chambre Ardente et qui ont échappé à la destruction faite par le Roi ; elles touchent des personnes très proches de Sa Majesté. Ces documents, vous allez les prendre, les emporter et les mettre en lieu sûr. Je puis compter sur vous ?

— Comme sur vous-même, répondit Chamlay... Je crois ne vous avoir jamais donné motif de vous méfier de moi...

— Vous êtes mon seul ami, dit le ministre dans un mouvement d'attendrissement qui lui était peu coutumier. Dès que vous serez à bonne distance, c'est-à-dire après le souper, le Roi recevra un billet de ma main, que je m'en vais écrire et lorsqu'il l'aura lu, sa lettre de cachet ne sera point expédiée.

Le commis saisit la liasse de documents, l'enfouit dans une de ses poches et s'en alla.

M. de Louvois prit une feuille de papier, trempa sa plume dans l'encre et écrivit : « Sire, j'ai l'honneur... »

La plume lui échappa des mains. Il poussa un grand cri et sa tête vint heurter son bureau. À son cri, les domestiques accoururent et essayèrent de lui porter secours. En même temps, on allait quérir M. Séron, son médecin qui, avant de pratiquer une saignée, voulut essayer de lui faire boire de l'eau. Il prit le pot qui était sur la cheminée et l'approcha des lèvres du ministre.

À ce moment, celui-ci ouvrait les yeux, une terreur indicible passa dans son regard ; il essaya de repousser le breuvage empoisonné,

et empoisonné par lui-même, mais son bras lui refusait tout service. Il comprenait que l'eau de mort ne pouvait être détournée de lui, il voulait parler, crier, il ne parvint qu'à ouvrir la bouche.

C'est cela qu'attendait Séron qui, entre les lèvres écartées pour une dernière protestation, versa le breuvage meurtrier.

Et c'est ainsi que serait mort M. de Louvois, apparemment de la rupture d'un anévrisme, mais, en réalité, empoisonné de sa propre main.



Le petit Antoine



l'Opéra, situé alors dans une aile du Palais-Royal, fut marqué le 28 février 1699 par un événement retentissant. M. Lulli, directeur fastueux et homme de goût, donnait la première représentation du « Carnaval de Venise » dont le livret de Regnard était accompagné d'une partition de Campra.

La représentation avait été un succès, le public avait été enthousiasmé non seulement par l'œuvre elle-même, mais par toutes les magnificences déployées autour d'elle ; les costumiers, les peintres et les décorateurs s'étaient surpassés pour la représentation de cet opéra, de même que les danseurs et les chanteurs avaient rivalisé de zèle pour son exécution. Le compositeur, enchanté de sa réussite, ne s'était pas montré avare : il avait répandu force libéralités et personne n'avait été oublié, pas même le petit Antoine, élève de l'atelier de décoration auquel revenait, parfois, le soin de broser les fonds de décor, mais qui, plus souvent, devait se contenter de broyer les couleurs et de laver les pinceaux et les baquets.

Les chandelles éteintes, les spectateurs partis, le sieur Mallepertuis, premier décorateur, et le sieur Dunand-Floreaux, son assistant, avaient réuni leur personnel, leurs aides et quelques amis venus du dehors, dans une grande salle au-dessus des cintres qui servait, d'ordinaire, soit à leurs travaux, soit à des répétitions de danse. Le petit Antoine avait, par faveur spéciale et parce que le succès porte toujours à une bienveillance particulière, été admis à cette réunion où il lui était loisible de se désaltérer avec le fond des bouteilles, s'il s'en trouvait quelque-une qui n'eût pas été complètement vidée.

M. Mallepertuis, un des héros du jour, tenait le dé de la conversation et entretenait ses amis de son projet de décoration pour

un futur opéra de M. Lulli où l'on verrait l'Olympe tout entier descendre sur la scène.

— Je me suis, disait cet artiste, entendu avec-le dessinateur des costumes et je crois parvenir à un ensemble qui plairait à M. Le Brun. Il y aura, entre autres choses, un défilé parmi les palais qui rappellera furieusement son « Entrée d'Alexandre à Babylone ». Pour aujourd'hui, je ne vous en dis pas plus long.

Là-dessus, de s'élever un concert de louanges pour le décorateur et pour ses nobles projets. M. Mallapertuis savourait la fumée délicate de cet encens, quand il eut heurté par la voix discordante du vieux peintre Métayer.

— Et pourquoi, disait celui-ci, toujours nous en tenir à cette école de froide pompe qui nous guindé depuis la fin du règne du feu Roi ? Pourquoi toujours nous inspirer des Le Brun, des Le Sueur qui ne sont, en somme, que des successeurs des Carrache ? Ne sommes-nous pas capables de prendre, nous-mêmes, des modèles dans la nature et de les traduire avec le génie propre à notre race ? N'est-il pas temps de faire succéder la grâce à l'emphase et le sourire à la solennité ?

Tous les artistes présents parurent scandalisés par cette déclaration du vieux peintre, comme s'il eût piétiné les dogmes les plus sacrés. Pourtant, on n'osa pas élever trop d'objections car on avait une certaine considération mêlée de pitié pour le bonhomme, dont les rêveries lui attiraient plus d'estime que de commandes.

Ce fut autre chose quand le petit Antoine — qui avait écouté, bouche bée, discourir Métayer — osa dire qu'il partageait son sentiment. Il y eut d'abord un grand éclat de rire et chacun se mit à crier haro ! sur ce clampin, ce drôle qui se permettait de juger les maîtres et qui pensait faire mieux que M. Le Brun.

On ne tarit pas de plaisanteries sur ce jeune outrecuidant, plaisanteries qui étaient indirectement dirigées contre le bonhomme Métayer.

L'heure avançait. On dut se disperser et chacun regagna sa demeure. M. Métayer s'en alla, à son tour, rêvant à ce qu'il venait d'ouïr et vitupérant, en lui-même, les anciens, les italiens et leurs aveugles serviteurs. Il marchait vite et sans beaucoup s'inquiéter de regarder autour de lui, car il estimait trop la sagacité des tire-laine et autres mauvais garçons pour penser qu'ils perdraient leur temps à s'attaquer à sa pauvre personne.

Pourtant, quelque distrait qu'il fût, il ne laissait pas d'entendre un petit pas pressé qui s'obstinait à marteler le sol durci par le gel, presque sur ses talons. Il se retourna et, comme il passait précisément sur un pont, à un endroit où était accrochée une lanterne, il distingua confusément les traits du jeune Antoine, l'élève des décorateurs de l'Opéra royal. Il s'arrêta.

— Que fais-tu donc là à me suivre, petit drôle ? demanda-t-il avec douceur.

L'enfant parut embarrassé :

— J'habite fort loin, dit-il, dans un petit logis de la rue Neuve-du-Luxembourg et je sais que votre maison est rue Saint-Thomas. J'ai un peu peur et je me permettais d'user de votre compagnie.

Le bonhomme Métayer eut un bon rire :

— Avance ici, mon enfant, nous allons cheminer de conserve.

Le petit Antoine se garda bien de désobéir. Il reprit sa route à côté de l'artiste. Il lui raconta, tout en marchant, qu'il avait quitté ses parents il y avait de cela trois mois et que ceux-ci habitaient Valenciennes. Il n'avait pas voulu être couvreur comme son père, il était venu à pied à Paris et avait trouvé de l'ouvrage comme petit manœuvre apprenti chez les décorateurs de l'Opéra. Pour le reste, il logeait, chez une brave vieille, la veuve Anthelmine qui, avec sa fille Flore, travaillait pour les ballets du Roi. Il avoua qu'il se plaisait à dessiner. Sur quoi le bon Métayer lui dit que, lorsqu'il aurait des croquis achevés, il les lui vînt montrer dans son atelier. Il lui promit de le guider dans son travail.

À partir de ce jour-là, le petit Antoine se mit à l'ouvrage avec un entrain décuplé. Il profita de tous les instants que lui laissaient les décorateurs pour crayonner ou peindre. Il avait en M^{lle} Flore, la fille de sa logeuse, une disciple et une alliée et, parfois, un modèle.

Flore, non plus, ne comprenait pas que l'on affublât les bergers des ballets de tant d'oripeaux qui les faisaient ressembler plus à des rois de carnaval qu'à des gardiens de troupeaux.

Tout comme le petit Antoine, elle s'imaginait fort bien les bergers en culotte bleue, en chemise blanche et veste rayée, modulant sur un pipeau rustique leurs déclarations à des bergères en robes à fleurs et coiffées d'un simple plateau de paille.

Bientôt, de la conversation des jeunes gens, naquit, sous les crayons d'Antoine, un groupe infiniment gracieux mais qui ne ressemblait en rien à ce que l'on avait fait jusqu'à présent. Ce croquis eut le malheur de passer sous les yeux du sieur Mallepertuis qui secoua les épaules en disant que l'enfant serait, toute sa vie, un misérable barbouilleur et qu'il ne lui demandait en grâce qu'une chose : de ne pas se dire son élève.

Antoine ne se découragea pas. Il rehaussa son esquisse de quelques traits de sanguine et, le dimanche suivant, il l'alla porter chez M. Métayer.

Là, ce fut une autre musique. Le peintre fut transporté, il promit au petit garçon un avenir brillant et lui conseilla d'aller étudier, sur place, la nature dans quelque joli site, par exemple au parc de Versailles.

Et c'est ainsi qu'un beau jour d'été, on vit Antoine, installé dans les frondaisons du jardin du Roi, jardin où l'on avait facilement accès. Il s'efforçait de faire jouer ses bergers, au milieu de riantes perspectives et de les encadrer par les grands arbres qui étaient sous ses yeux.

Il était tellement absorbé par son travail qu'il ne s'aperçut pas qu'une charmante figure se penchait au-dessus de son épaule. C'était un visage spirituel et mobile, d'une fraîcheur sans pareille, qui appartenait à une créature toute de grâce et de séduction.

À ce portrait, on n'a pas manqué de reconnaître la marquise de Caylus. Longtemps, elle considéra les crayons de l'enfant qui couraient sur le papier et, lorsqu'il eut fini, elle lui murmura, en termes émerveillés, son approbation. Antoine se retourna, surpris et bien confus de se trouver, dans son costume de méchant droguet, devant une si belle personne. Il eut aussi un peu de crainte d'être en un endroit où il n'eût peut-être pas dû s'aventurer.

Il s'agissait bien de le gronder !

M^{me} de Caylus lui demanda d'acheter son tableau. Voilà qui était nouveau et ce que l'enfant n'eût jamais osé espérer, même dans ses rêves les plus insensés ! La jolie dame se moquait-elle de lui ? Mais non, car des yeux aussi clairs et aussi limpides ne sauraient être trompeurs. Il fut, du reste, vite fixé quand la dame lui glissa dix louis dans la main.

Dix louis ! Une fortune ! Gêné, le petit garçon tendit son

esquisse.

— Signe et date ton tableau, mon gentil ami, dit encore la belle personne avec un sourire.

L'enfant obéit et, en bas, à gauche, écrivit son nom « Antoine » et la date « 1699 ». Puis, ayant livré son œuvre, à nouveau saisi de timidité, il s'enfuit.

M^{me} de Caylus emporta son acquisition chez elle et la montra à une ou deux de ses amies qui ne la goûtèrent guère.

Vint le temps de sa disgrâce et elle ne pensa plus ni à Antoine ni à son esquisse, mais M^{me} de Maintenon, qui éprouvait pour elle une réelle tendresse, la rappela à Versailles. À nouveau, elle fut de tous les Marly. Ce fut là que M^{me} de Maintenon, ayant eu l'idée d'un divertissement champêtre, lui demanda de lui suggérer quelques costumes pour des déguisements.

M^{me} de Caylus se souvint alors du dessin acheté cinq ans auparavant. Elle le montra. On se récria.

Quelle merveille ! Quelle fraîcheur ! Quelle originalité !

On rechercha l'auteur. Il se trouvait que c'était un petit peintre décorateur de l'Opéra de Paris.

Et c'est ainsi qu'Antoine Watteau s'en alla à l'Académie de Rome et qu'il entra dans la gloire, apportant déjà le charme, la délicatesse, la poésie, l'élégance, la fantaisie qui allaient faire l'éblouissement d'un règne nouveau sous lequel il ne vécut pas, puisque Watteau mourut cinq ans après le grand Roi.



Les deux vieillards



es feuilles rousses tombent doucement, des grands arbres dans le merveilleux parc de Versailles ; sous le clair soleil d'octobre, les charmilles se dégarnissent. Ce sont les derniers beaux jours de l'année, les derniers beaux jours du siècle et les plus glorieux du règne. Nous sommes, en effet, en 1699. Le traité de Ryswick a, deux ans auparavant, mis fin à une guerre victorieuse, le Roi est l'arbitre de l'Europe, la France brille sur le monde d'un éclat incomparable.

Vers trois heures, un grand et encore solide vieillard, vêtu simplement d'un habit de drap marron et qui a plutôt les allures d'un gentilhomme campagnard que d'un courtisan, s'avance paisiblement. Il tient, à la main, une canne, mais il s'en sert pour écarter de l'allée les branches cassées ou pour éparpiller quelques amas indiscret de feuilles mortes plus que pour s'y appuyer ainsi que son âge lui en donnerait le droit.

On ne remarque aucune hésitation dans sa démarche, il semble bien être là comme chez lui et si parfois il s'arrête, ce n'est pas pour s'orienter ou pour choisir sa route, mais pour sourire à un groupe de marbre, pour admirer un beau point de vue. Il s'engage dans l'allée qui mène au bosquet des Dômes ; cependant, il ne va pas jusqu'au bosquet, il fronce même le sourcil en regardant dans cette direction et il s'assied sur un banc de pierre d'où il ne peut pas l'apercevoir.

Il n'est pas assis là depuis cinq minutes qu'il voit venir vers lui un autre vieillard, qui doit être sensiblement son contemporain s'il n'est pas son aîné. Celui-ci marche à petits pas et comme embarrassé de quelque incommodité, il pose les pieds à terre avec une appréhension qui trahit le goutteux. Le nouveau venu est vêtu avec plus de recherche, il y a un je ne sais quoi d'étranger dans son accoutrement. Son habit noir, sans galons ni boutons brillants, ressemble à ceux qu'affectionnent les Anglais et qui leur vient de la

fréquentation des Puritains. Il ne porte pas perruque, mais lorsqu'il retire son chapeau pour s'éponger le front, on aperçoit, sur le sommet de sa tête, une sorte de calotte noire destinée à céler sa calvitie.

Le second vieillard semble vouloir pousser sa promenade jusqu'au bosquet des Dômes ; il paraît fatigué, il hésite et, après avoir fort civilement salué le premier occupant, il prend place sur le banc à côté de lui avec un soupir de satisfaction.

Il s'éponge encore le front, puis se tournant vers son voisin :

— Belle journée, dit-il.

— Plaît-il ? répond l'autre en penchant la tête vers son interlocuteur. Veuillez parler un peu fort car je n'entends pas fort bien... Je dois vous aviser, en outre, que je n'entends pas du tout l'anglais.

L'homme à l'habit noir a un sourire qui éclaire malicieusement, pendant un instant, sa figure triste.

— Je suis Français pour vous servir, réplique-t-il plus haut.

— Excusez-moi, reprend le vieillard en marron. J'ai été trompé par votre habit dont la couleur... Le Roi n'aime pas le noir.

— Mon habit a été effectivement taillé à Londres. Quant au Roi, je ne pense pas avoir l'honneur de lui faire ma cour : j'ai encouru, jadis, son déplaisir et bien que je ne sois ici que par sa permission, je ne crois pas que ma vue lui puisse être agréable. Mais peut-on, quand on est né et que l'on a vécu en France, que l'on y a aimé et que l'on y a — je crois pouvoir m'en flatter — été aimé, peut-on souhaiter mourir sans avoir revu tout cela ?...

De sa canne, il montre les nobles perspectives que l'on aperçoit au bout de l'allée et le vaste palais doré par le soleil, les parterres d'eau, les fontaines.

Son interlocuteur hoche la tête.

— Cela seul peut distraire d'un grand deuil, continue l'homme noir.

— Chacun a ses peines ici-bas et, quand on parvient à nos âges, il faut bien s'attendre à voir le vide se faire autour de soi.

— Combien vous avez raison et que de tombes creusées pour ceux qui furent de mes amis ! Ils y sont presque tous descendus, ceux et celles de l'hôtel de Rambouillet où les femmes avaient tant d'éclat et les hommes tant d'esprit. Flétrie « la guirlande de Julie », disparue l'incomparable Arthénice, disparus Vaugelas, Voiture, Quinault, Chapelain, Corneille, Rotrou et l'inoubliable Scarron. Mais peut-être depuis l'ascension de certaine dame, ce nom blesse-t-il les échos de ces lieux ?

— Mais non. On souffre encore que l'on en parle avec discrétion. On a joué, devant le Roi, chez M^{me} de Maintenon, « Jodelet, maître et valet », de feu Scarron et il n'est point véritable que M. Racine ait encouru la disgrâce pour avoir parlé de lui en présence de Sa Majesté.

— On me l'avait conté en effet. Pauvre Racine, il y a sept mois qu'il est mort. J'aimais son esprit clair et droit. Quelle perte a faite la France avec lui !

— C'est précisément ce qu'a dit le Roi à M. Despréaux.

— Je n'ai point de nouvelles de M. Boileau. Comment se porte-t-il ?

— Fort mal à son accoutumée, mais c'est quasiment sa manière à lui de bien se porter.

— Il fut l'un des premiers à rendre justice à Molière. C'est un homme de grand jugement, si irritable cependant. Je dus le réconcilier, maintes fois, avec le bonhomme La Fontaine. Ah ! l'heureux temps ! Mais je reviens toujours à celui de ma jeunesse quand on se délassait des fatigues de la guerre parmi les beaux esprits, dans le salon de la belle Ninon de Lenclos.

— Vous fûtes homme de guerre ?

— Je l'aimai passionnément. J'ai fait mes premières armes au Pas-de-Suze, sous Sa Majesté Louis le Treizième, en personne. J'étais à Landrecies, au siège d'Arras, avec M. le Prince à Rocroy, à Fribourg, à Nordlingen. J'encourus la rigueur du grand Condé pour quelques épigrammes qui ne furent pas de son goût, mais je fus fait maréchal de camp à la Fronde. La Fronde ! Encore le bon temps ! Et puis les premières splendeurs du règne. M. Fouquet...

À ce nom, le vieillard en marron fait un mouvement.

— Vous l'avez connu ? demanda l'homme en noir.

— J'ai travaillé pour lui.

— Il a été cause de ma disgrâce. Ma fidélité à son malheur m'a fait exiler. J'ai vécu en Angleterre. J'y ai trouvé autour de la duchesse de Mazarin un peu de la France. La divine Hortense Mancini avait su grouper, à Chelsea, beaucoup de personnes de distinction. Elle n'est plus et c'est pour cela que je suis venu en ces parages pour oublier. Comme l'air que l'on respire ici est léger ! Vous plairait-il, Monsieur, de faire quelques pas, pousser, par exemple, jusqu'à ce bosquet que l'on entrevoit ?

— C'est le bosquet des Dômes, je ne vous y suivrai pas. Il a été fait par M. Mansart qui est, je l'avoue, dans sa partie, un homme fort habile, mais je n'aime pas la façon dont il a habillé ce lieu-là.

— Vous venez de prononcer le nom de M. Mansart ; j'y joindrai ceux des Coysevox et des Coustoux, des Perrault, des Le Vau, des Puget et des Sarrasin, des Le Brun, des Mignard, des Poussin. Avec tous nos éminents poètes, nos prosateurs, les maîtres de la chaire, avec les grands hommes de guerre : M. de Turenne, M. le Prince, M. de Vauban, M. de Villars, M. de Catinat, n'y a-t-il pas là de quoi faire la parure d'un siècle qui égale, s'il ne les surpasse, ceux de Périclès ou de Léon X ? Les générations futures ne pourront-elles pas, en toute justice, parler du siècle de Louis XIV ?

— Je le crois.

— Et ce château, Monsieur, n'est-il pas un monument dont rêvent et dont rêveront tous les rois ? Et ce jardin ? Y a-t-il, au monde, rien de plus harmonieux ? Ne l'emporte-t-il pas sur la célèbre vallée de Tempé dont raffolaient les anciens ? Celui qui a dessiné ces parterres, semé l'agrément de ces bosquets, tendu ces pièces d'eau, fait jaillir ces fontaines, disposé ces mille ornements qui font valoir la nature et que la nature fait valoir, n'est-il pas digne, celui-là, de se placer à côté des Lorrain et des Le Moine ?

— Vous croyez, Monsieur ?

— Je le crois et je vois à la manière dont vous contemplez ces choses que vous partagez mon sentiment.

— Excusez-moi, Monsieur, mais je suis un pauvre bonhomme de jardinier et entendre ainsi parler des jardins, cela me fait plaisir.

— Je suis charmé de vous avoir réjoui et je m'en vais vous dire qui je suis : Charles de Marguetel de Saint -Denys de Saint-Évremond. Et vous, mon brave homme ?...

— Une confidence en vaut une autre. On m'appelle Le Nôtre.

Avec une vivacité dont on ne l'eût pas cru capable, Saint-Évremond est sur ses pieds, il se découvre et fait une profonde révérence :

— Quoi ! Le Nôtre ? s'écrie-t-il. Le grand magicien ! Il me semble en effet que maintenant...

— Remettez-vous, dit placidement Le Nôtre, et veuillez vous couvrir. Je vous l'ai dit, je ne suis qu'un jardinier qui, le soir venu, se plaît à voir le jardin qu'il a cultivé...

Il est interrompu par un bruit de pas.

Un groupe de seigneurs, en habits brillants, s'avance et, devant eux tous, majestueux et souriant, sous sa vaste perruque, une haute canne à la main : le Roi.

Louis XIV est arrivé à la hauteur du banc. Les vieillards se sont levés et se sont inclinés profondément. Le Roi a aperçu M. Le Nôtre, il vient vers lui et lui ouvre les bras ; le vieillard s'y jette et, longuement, les deux hommes se tiennent embrassés.

Le monarque qui connaît la surdité du surintendant des jardins, maintenant retiré, lui parle haut :

— Vous avez vu mon bosquet des Dômes et ma Colonnade ? Eh bien ! que vous en semble ? Ont-ils votre agrément ?

— Sire, répond le vieillard, d'un maçon vous avez fait un jardinier ; il vous a donné un plat de son métier.

— Qu'en dites-vous, M. de Barbezieux ? dit le Roi d'un air sérieux en se tournant vers son ministre qui a la charge des Bâtiments. Il faudra revoir cela.

Louis XIV va s'éloigner, mais il a deviné un coup d'œil scandalisé chez un de ses jeunes courtisans.

— Eh ! quoi, Monsieur, dit-il en riant, vous vous étonnez de ce que M. Le Nôtre m'embrasse ? Sachez que, le jour où il est entré chez

le Pape Clément X, il l'a embrassé sur les deux joues en s'écriant : « Eh ! bonjour, mon Révérend Père, que vous avez bon visage et que je suis aise de vous voir en si bonne santé ». Le Pape ne l'a pas trouvé mauvais et lui a fait mille amitiés.

Le cortège royal s'est éloigné. Les deux vieillards se sont rassis sur le banc et M. de Saint-Évremond, poussant un profond soupir, murmure :

— C'est là un bien grand Roi.

— On aura raison de dire : le siècle de Louis XIV.

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Printex à Heilly en
janvier 1965

N° d'Éditeur H. 9088 (C. VII) - Imprimé en France

Est-il vrai qu'en forêt de Saint-Germain la source de Tirefontaine se mit à couler du jour où le futur Roi Soleil poussa son premier cri et, non moins miraculeusement, se tarit lorsqu'il expira ? Comment ce jeune tournebroche italien composa-t-il « Au clair de la lune » dans les cuisines de la Grande Mademoiselle et se retrouva-t-il le lendemain "petit violon" du roi ? Cette rose des jardins de Le Nôtre que Louis XIV respirait pensivement, qu'évoquait-elle ? Nicolet fit-il vraiment fortune grâce à un bout de ruban rouge ? Croirez-vous que le Masque de Fer est vraiment démasqué ? Le XVII^e siècle, ses personnages devenus légendaires, l'atmosphère de la Cour avec ses charmes et ses intrigues se trouvent heureusement suggérés dans ce recueil captivant.



[1] La Grande Mademoiselle, duchesse de Montpensier, cousine de Louis XIV.

[2] Turenne tenait pour le Roi et Mazarin contre Condé (M. le Prince).

[3] Le Cours-la-reine qui était hors de l'enceinte de Paris.

[4] Aujourd'hui, Bibliothèque nationale.

[5] 1659.

[6] Régisseur parlant en public.

[7] Ouvrage avancé des fortifications d'une place.

[8] Au troisième étage.